



— Printemps 2011 —

Drogue(s) / Usage(s) de drogue(s)

Marc Dufaud ■ NatYot ■ Olivier BKZ

Antonella Fiori ■ Patrick Gómez Ruiz ■ Jean-Marie Gingembre

Corentin V. Sonfis ■ Stéphanie Lopez ■ Jean Lorrain

Jean-Pierre Galland ■ Isabelle Simon ■ Orion Scohy

nihil & Nounourz ■ Lemon A

Numéro 3



SOMMAIRE

Édito.	3
Scandale ! <i>You Play With Fire</i> de Marc Dufaud	5
Fulgure. <i>HOT DOG (extrait)</i> de NatYot	8
Aujourd'hui. <i>Benchmark</i> de Olivier BKZ	10
De l'utilité de l'art. <i>Les mauvaises herbes</i> de Antonella Fiori	17
Aux environs. <i>Grégoire Grégaire</i> de Patrick Gómez Ruiz	19
Buzz. Collection La Contre-Allée / Éditions Trouble Fête	
L'Interview : Elvire	29
<i>Le lien</i> de Jean-Marie Gingembre	34
<i>La fille-fleur</i> de Corentin V. Sonfis	36
<i>People Are Strange</i> de Marc Dufaud	38
<i>Party</i> de Stéphanie Lopez	42
Texte libre. <i>Les trous du masque</i> de Jean Lorrain	57
Texte libre. <i>Tête à cul</i> de Jean-Pierre Galland	62
Texte libre. <i>Kaletra</i> de Isabelle Simon	69
Texte libre. <i>Ne pas traverser aveuglément le paradis</i> de Orion Scohy	73
Texte libre. <i>Le texte dont je suis le héros</i> de nihil & Nounourz	75
Feuilleton. <i>Hot (4)</i> de Lemon A	94
Copinage.	103

RUBRIQUES - MODE D'EMPLOI

Aux environs : rubrique de proximité dans laquelle l'auteur évoque un événement, un espace ou un élément culturel local réel et identifiable.

De l'utilité de l'art : cette rubrique est centrée sur l'aspect purement utilitaire que l'on peut associer à une œuvre d'art, un artiste, un mouvement esthétique...

Scandale ! : cette rubrique se consacre à la polémique. L'auteur y développe une argumentation mordante et implacable à l'encontre d'une cible désignée.

Aujourd'hui : rubrique consacrée aux nouvelles tendances et aux phénomènes contemporains émergeant sur le Net ou dans la rue.

Fulgure : texte court en prose de 1 500 signes, espaces compris (+ ou - 150 signes). Aucune contrainte stylistique ou thématique.

Buzz : présentation et mise en perspective d'un auteur ou d'un éditeur à travers une interview et quelques textes.

ÉDITO

Numéro 3 / Printemps 2011

Premier numéro à thème pour SQUEEZE : drogue(s) / usage(s) de drogue(s)
— car la littérature est là pour se promener dans la marge et parler librement.

Ceci étant : les textes d'abord ! On passe donc sur le oui, le non, le pourquoi du comment et sur toute la fanfreluche et la baliverne au sujet de la défonce pour te présenter directement notre nouvelle boule à facettes. Bam ! Double portion et cascade de lumière ! Autant prévenir de suite que ça clignote dans tous les sens : poésie contemporaine, prose XIXème, chronique branchée, style classique/épuré, narration *pulp*, immersion, projection, essai fictionnel, du froid, du chaud, du comique, du glauque, du barré, des rythmes lents, coulés, d'autres frénétiques, hachés, des changements de tons, de perspectives, de l'atmosphérique, de l'action, de l'auteur édité sur papier, du *purewriter from the web*, du lauréat, du génie en devenir, du R.I.P, du jeune premier, du confirmé, bref un balayage de ce que peut produire et relayer la scène littéraire actuelle, en toute subjectivité et sans exhaustivité :

■ Au rayon des états modifiés de conscience, Orion Scohy livre un instantané perché, Jean Lorrain un voyage dans l'éther et Patrick Gomez Ruiz une tranche de quotidien sous Xanax.

■ Au dessus de la mêlée, Antonella Fiori arrose les herbes folles, le personnage principal de Jean-Pierre Galland, qui se fait vieux, partage ses inquiétudes psycho-actives et Olivier BKZ confond la cocaïne et le décor.

■ La part sombre est charriée par NatYot et restituée par nihil et Nounourz pour un texte à quatre mains sur le manque de perspective et la dépendance à l'héroïne, drogue également injectée dans les productions froides d'Isabelle Simon et Marc Dufaud (rubriques *Scandale !* et *Buzz*).

■ À l'honneur, la collection de La Contre-Allée, pilotée par les éditions Trouble-Fête, avec une interview d'Elvire, co-fondatrice et roue motrice de la maison, et quatre auteurs : Jean-Marie Gingembre sur la connivence et le vice de l'intoxication régulière, Corentin V. Sonfis pour un retournement poétique des perceptions ordinaires, Stéphanie Lopez qui plonge en soirée électro mondaine et Marc Dufaud, encore, avec un dealer et le portrait de sa clientèle de camés.

■ On termine évidemment dans le narco-espace par le quatrième épisode du feuilleton de Lemon A, session *ayahuasca included*.

Maintenant que le bouton est enfoncé, la REVUE SQUEEZE N3, disponible en consultation et/ou en libre téléchargement sur toutes les bonnes plates-formes, *wishes you a good trip !*

Ton égérie stupéfiante,

Quickie Squeezy

You Play With Fire

Marc Dufaud

Dans un *deal* de rue, l'échange est un moment si brusque, si tendu, que flipper devient un luxe qu'aucun *junky* ne peut se permettre. En revanche, là où un toxico commence à cogiter sévère, c'est juste après, sur le trajet du retour, la came sous le bras. L'excitation du score à venir et la crainte de voir surgir les flics confinent à la paranoïa pure. Et comme tout camé, Thomas n'échappait pas à la règle : il haïssait ces retours, notamment en métro.

Des années de pratique de cache-cache avec les contrôleurs de la RATP, dans les dédales du métro, l'avaient aguerri. L'expérience payait ! Sa technique d'escamotage, liée à une lecture parfaite de la géographie souterraine, allait se révéler un précieux atout pour échapper aux contrôles. Le réseau entier avec ses quelque 300 stations lui était familier. Thomas en connaissait les entrées annexes et les moindres sorties ; de mémoire, il savait si telle ou telle était équipée d'escalators, de tourniquets ou de portes pneumatiques, et même où se dissimulaient les portes dérobées des flics, tout comme il pouvait citer les recoins de prédilection des contrôleurs.

Aussi, usant de mille et une astuces, du passage en douce des accès aux coups d'œil furtifs dans les miroirs d'angle des couloirs, il était passé maître dans l'art de l'esquive et de la fraude.

Mais échapper aux mailles du filet des toujours plus nombreux gardiens du temple devenait difficile. L'ennemi prenait des visages multiples ; des contrôleurs (désormais, moindre mal !) aux troupes de flics RATP et autres brigades d'intervention dites « de l'Enfer », c'est-à-dire un essaim de voyous reconvertis « sécuritaires » sous prétexte de chômage, en passant par les représentants de l'ordre, flics et patrouilles militaires Vigipirate, en treillis et armés de Famas — genre dictature d'Amérique latine —, on avait là un échantillon quasi exhaustif des forces brutales et répressives dont s'honorent nos démocraties modernes. Leur omniprésence et leur visibilité mêmes, comme démonstration de force, constituant en théorie une dissuasion palpable.

Les parades face à un déploiement aussi consciencieux n'étaient pas légion ; il fallait renifler d'instinct leur présence, anticiper les cas de figure, contourner les obstacles, pour déjouer les pièges tendus.

Thomas adapta donc sa stratégie à la situation. Première mesure : se conformer aux règles basiques en vigueur. Il achetait désormais à chaque trajet un ticket. Plus question de voyager sans un titre de transport validé. Pour quelqu'un qui n'avait pratiquement jamais de sa vie accepté devoir payer le moindre centime en contrepartie d'une mobilité *intra muros*, c'était une petite révolution. Fini également les cigarettes après le franchissement des tourniquets, rien n'aurait été plus stupide que de se faire alpaguer pour une bêtise de ce type.

Car ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était justement qu'un banal contrôle de ticket ou d'identité, comme il y en avait alors pléthore, tourne au vinaigre. Il avait pu le vérifier *de visu*, si la vocation — et la version — officielle du dispositif militaro-policiier restait la chasse aux terroristes, dans l'application, la moindre interpellation, d'un arbitraire implacable, débouchait deux fois sur trois sur une fouille en règle. Et tous ces « clients » potentiels, comme les appellent les flics, étaient invités à bien vouloir relever leurs manches, histoire de vérifier, sans doute, que leurs veines n'étaient pas bourrées d'explosif ! Des camés kamikazes en plein Paris, ça fait tout de suite mauvais genre, alors on n'est jamais trop prudent.

À ce titre d'ailleurs, toutes les précautions dont s'entourait Thomas, lui avaient permis d'éviter le pire ; il ne déplorait qu'une seule alerte un peu chaude, station République, alors qu'il trimbalait les 10 grammes de poudre achetés à Ahmed. C'était un dimanche midi, il n'avait pas voulu prendre de taxi après le *deal*, pensant qu'il n'y avait rien à craindre. Il avait eu tort : à peine un pied dans la gueule dentée du grand mammifère urbain que ses mâchoires se refermaient sur lui et menaçaient de l'étriller pour de bon ! Repérant deux types en civil, immobiles au détour d'un couloir, il ne douta pas une seconde qu'ils constituaient l'arrière-garde d'un cordon conséquent en aval. Dès lors, plus question de faire demi-tour, sous peine de les voir fondre sur lui. Donc, il avança, et en effet, 20 mètres plus loin, flics et contrôleurs déployés en rang barraient l'accès du quai, effectuant des vérifications, qui d'identité, qui de titre de transport. La poisse ! Un foutu traquenard, inévitable. L'alternative consistait à se jeter dans la gueule du loup, en espérant un miracle. Le sachet de poudre planqué dans le creux de sa main, son journal par-dessus, il s'appropriait à s'en débarrasser. Ultime recours.

Marchant droit devant, comme un animal conduit à l'abattoir, il scruta ses congénères et se colla juste derrière un grand *Black*, jusqu'à en devenir transparent. Les derniers décamètres furent une horreur ; maintenant au niveau des flics, il ne restait qu'à espérer que ces derniers se montrent à la hauteur de leur réputation. Ce qui fut le cas ! Deux d'entre eux se ruèrent littéralement sur le grand Noir et d'un vague signe péremptoire ordonnèrent à un Thomas d'une docilité parfaite de circuler. Bingo ! À peine si les flics l'avaient vu. Un mètre plus loin, il tendait son ticket valide aux contrôleurs à l'entrée du quai ; le tour était joué, il montait dans la rame.

Et dix grammes de dope passèrent ainsi, mieux qu'une lettre à la poste, sous les yeux d'une flicaille raciste.

HOT DOG (extrait)

NatYot

Les prods arrivent
Tous nous
On se rue
Tous nous
On en veut
Mêmes les vieux
On vide tout.

le bruit de nos corps
ça craquelle à fond
je respire au sol
écoute mes fissures
l'air qui se faufile
rentre dans le chariot
et les trous
et les trous de Tous nous
sifflent
la belle mélodie du vide

une dent tombe
c'est quoi ?
pas la joie
un caillou
un bris
je me brise
c'est quoi ?

un morceau de
moi
dans la main
dans les plis
je regarde le caillou
c'est quoi ?
pas la joie
je n'arrête pas de le regarder
je sais que c'est important
c'est quoi ?
pas la joie

la [rage] le caillou
le caillou la [rage]
la [rage] le caillou
le caillou la [rage]

il faudrait faire la lessive
dans le corps partout
Qui sait faire ça ?
les mains sont des boules
les doigts gros brûlent
la peau
tu veux voir ?
sous le pull
n'insiste pas !
dans ma culotte
la poussière
Souffle !

je me demande encore
vite fait
à toute allure
comment je vais faire pour y arriver
que ça s'arrête
comment faire avec le puzzle
les morceaux éparpillés
et l'endroit où ils flottent

Tous nous
on veut revenir comme avant
pas malade quoi
rien

coagulés
bien
tu vois
d'accord ?

je suis
à l'intérieur
du chariot
de la chair à piquouse
je toque
toc toc toc
j'appelle encore
le chariot ne répond pas / plus
trimballe seulement
m'a glissé des doigts (gros qui brûlent)
je ne le connais pas/plus
je ne me rappelle pas/plus
de la chair à piquouse
seulement ça
je laisse rouler
roule roule roule
mon chairiot
va
dévale même
bien
dans les descentes
la tox (moi) + la folle (moi) + la petite (petite moi)
dans le chairiot
c'est un peu étroit
en fait

Benchmark

Olivier BKZ

Je suis assez agité ce soir, car deux questions cruciales m'occupent l'esprit.
La première est que la quasi-totalité des personnes que je fréquente m'imaginent, à tort, fou et dangereux.
La seconde est, quelle arme à feu siérait le mieux à mon *look* ?

Après réflexion, l'idée d'un revolver chromé s'imposa à moi comme une évidence. Cela ferait un rappel assez distingué avec ma grosse bague d'argent et les chaînes que je porte toujours autour du cou. Le modèle de l'arme devrait être quelque chose à la fois de classique et discret, afin d'éviter le côté bling-bling des 357, par exemple. Un Beretta ou un Colt 9mm feraient parfaitement l'affaire. La ligne ramassée des 38 compacts tasserait mon allure, et je n'en avais pas envie, même si, d'un autre côté, ma grande taille me permettait tout à fait ce genre de fantaisie.

Après avoir soupesé avec minutie ce dernier point, je décrétais de manière sûre qu'un Beretta chromé était l'arme la plus adaptée au *look* que je souhaitais.

Trouver une réponse à cette question me calma un petit peu.

Concernant ma première interrogation, par contre, l'affaire se montrait plus délicate à trancher, et beaucoup plus compliquée, je n'avais pas le début de la moindre piste.

Une discussion que j'eus quelques temps plus tôt lors d'un dîner me revint en mémoire...

« Olivier, tu devrais essayer de te faire éditer... »

« Ouais faut voir, mais tu sais, j'ai l'impression que l'écriture, personne n'en a rien à foutre. »

« C'est parce que tu t'y prends mal. Ce qu'il faut, c'est que tu te définisses une image d'écrivain clairement identifiable. »

« Genre comme du marketing ? »

« Tout à fait ! Il s'agirait de travailler sur la vision et les influx que génèrent ta personne et ton œuvre sur les psychés environnantes et travailler dessus afin de clairement te positionner sur un air du temps, une mode, ou un créneau laissé vacant par les concurrents. »

« Tu as peut-être raison, ouais putain, je vais y réfléchir... »

C'était peut-être par là qu'il fallait commencer ! Je devais profiter de cette idée nouvelle qui me venait à l'esprit pour en sortir un concept simple qui m'aiderait, car sinon je risquais demain d'oublier tout ça et...

« Tu fais quoi toi dans la vie ? »

« Hein putain !!? »

« Tu fais quoi toi dans la vie ? »

C'est la question que me répète un jeune type largement coké et en état d'ébriété avancé qui se trouve affalé sur un pouf près de moi.

« Tu fous quoi toi, ici ? »

« Bah, je suis chez moi ! »

Ca y est je me souviens. Nous sommes allés dans un appartement et il y a là un tas de gens que je ne connais pas qui passent leur temps à se saouler et renifler de la cocaïne dans une ambiance sinistre...

« Alors tu fais quoi ? »

« Tu veux dire, comme boulot ? »

« Ouais. »

Putain...

« Je bosse sur internet... »

« Tu penses quoi du marché ? Les *start ups* et tout ça ? »

« Concentration des marchés, repli des investisseurs, surévaluation des *start ups* – pléonasme – gel des investissements, faillites, puis, nouvelle crise boursière sous un an, probable. »

« Alors tu penses que c'est fini les *start ups* ? »

« Non j'en sais rien, et je dis souvent un tas de conneries... »

« J'te demande ça, parce que j'ai dans l'idée de monter une *start-up* tu vois ! »

« Genre quoi ? »

« Genre un portail où les gens pourraient écouter de la musique gratuitement. »

« *Streaming* ? »

« Oui en quelque sorte, les gens pourraient fabriquer leur *playlist* et tout, parce que tu vois en fait moi, je suis DJ, je bosse dans l'événementiel, j'organise aussi ! »

« Ouais ? »

« L'idée, ce serait d'entrer en bourse puis de revendre les parts, et là, *jackpot* ! »

« Ok. C'est quoi le système marchand ? »

« Le quoi ? »

« Comment tu gagnes de l'argent ? »

« C'est ça le problème. J'ai pas encore trouvé exactement, mais de toute façon, le but est de revendre les parts à l'entrée en bourse, et là, c'est le *JACKPOT* ! T'en penses quoi ? »

« Fonce ! »

« Tu veux un trait ? »

« Non merci... »

Plus tard des amis arrivent.

« Et toi ça va BKZ ? »

« Ouais, je réfléchis à un nouveau concept. Travailler mon *benchmark*. Étudier l'image que je veux renvoyer aux gens, et me positionner par rapport à ça. »

« Tu veux dire quoi exactement ? »

« Faire comme les *looks* tu sais, avant de sortir, tu choisis tes vêtements plus ou moins inconsciemment en fonction de l'image que tu veux donner aux autres, ou tu mets sur Facebook les photos qui font émaner de ta personne une ambiance *cool*. Là ce serait du même ordre, sauf que TOUT serait sous contrôle ! La femme avec qui je sors par exemple. Il faudrait que les hommes la trouvent très belle, que les femmes la jalourent et l'admirent, et qu'elle bénéficie d'un haut niveau de réussite, et ce pour deux raisons. La première est qu'un peu de sa respectabilité rejaillirait automatiquement sur moi. Ensuite, je pourrais profiter de ses réseaux pour mon propre bénéfice, en plus de la baiser régulièrement... »

« Oui mais comment une femme comme ça pourrait s'intéresser à toi ? »

« C'est très simple ! Aimer tout et tout le monde, à condition que ce monde soit important. Je dégage de mon entourage les hommes et les femmes n'ayant rien à m'offrir, potentiellement, puis j'essaye de m'entourer de personnes ayant quelque chose que moi je n'ai pas, et qui pourraient me servir, en tolérant, à la limite, celles et ceux comme moi ayant fabriqué un entourage utile. »

« Ça m'a l'air intéressant ! Et facile ! »

« Détrompe-toi ! Pour que cela marche, il faudrait que je travaille énormément sur ma patience au contact des déplorables races ! C'est le prix à payer pour en devenir une ! »

Un silence malsain de quelques secondes fit son apparition autour de la table.

Une amie relève la tête du miroir sur lequel elle était affalée pour se repoudrer le nez :

« merde ce type me tripote ou quoi ? »

« Hein ? »

« Le type me touche le cul ! »

Un couple se roule des pelles, ils sont à moitié effondrés sur mon amie. Je lui demande à voix basse si elle ne veut pas m'embrasser pour faire pareil.

« Ça va pas BKZ, tu sais très bien que je suis mariée ! »

« Et alors ? T'en as pas envie ? »

« Le problème n'est pas là... »

« Pffft regarde-nous ! Quelle *lose* ! Qu'est-ce que ça peut être chiant ces soirées. Pourquoi tout les gens se droguent pour ensuite devenir sinistre ? Quel est l'intérêt de la chose ? »

« La *coke*, c'est comme les mauvaises histoires d'amour tu comprends ? Au début c'est *fun*, tu t'amuses, ensuite cela devient juste chiant, alors tu continues dans l'illusion de pouvoir retrouver cette petite chose fragile qui te plaisait tant au début. »

Un ami :

« BKZ, je repense à ta théorie de tout à l'heure, pourquoi as-tu dit qu'il fallait aimer tout et tout le monde ? »

« Tout et tout le monde, à condition que ce monde soit important, ouais ! Tu assistes à un truc foutument mauvais, et tu t'exclames : « Hey ! Les mecs ! Ce que vous faites est tellement génial ! Non franchement, je trouve cela fooorrrrrmmmmiiiiidable ! » Tout d'abord tu gagnes du temps, inutile d'expliquer pourquoi tu aimes, tu es censé avoir compris le délire de l'artiste, alors que lorsque tu émetts un avis négatif, tu dois toujours expliquer pourquoi ! Mais le plus important lorsque tu aimes tout, c'est que tu génères une image positive sur ton entourage, qui imagine alors que tu es quelqu'un de grande intelligence et de grand talent, puisque eux-mêmes s'estiment de grande intelligence et de grand talent ! Si cette partie du boulot est bien faite, ta présence devient indispensable partout, et tu te retrouves au milieu des choses, et la dynamique est amorcée, tu attires comme ça toutes les personnalités à forte valeur ajoutée, qui elles-mêmes feront rejaillir un peu de leur respectabilité sur ta gueule, ce qui attirera le type de femme dont j'ai parlé... Bien sûr nous parlons là de médiocrité, ce qui me fait penser qu'il faut aussi inverser son jugement de valeur, du moins au début, car après quelque temps de ce travail, je pourrais sûrement me convaincre que tout et tout le monde est formidable, moi inclus. »

« Ouah putain ouais ! Je n'ai pas tout compris mais ouais ! Tout ce dont tu parles m'a l'air vraiment...foormidable ! Tu devrais en faire un livre. Tu sais que j'ai toujours adoré ce que tu écris ! »

Un autre ami :

« bah ce serait pas mal dans ton cas en effet... Toi BKZ, tu n'aimes rien. »

« FAUX ! Pourquoi il n'y a que des bières ici ? Je veux un whisky ! »

« Cite-nous quelque chose ou quelqu'un que tu aimes bien ? »

« Bah... « Bip » par exemple. Je trouve que son travail est sincère ! »

« Quoi ? Ce connard alcoolique ? AHA tu plaisantes ! Y a rien là-dedans ! C'est vraiment de la merde, il a tout pompé sur « Bip » ! En plus, il a des problèmes de *coke*... »

« Arrête, tu es un peu dur là. Tu m'as dit pourtant que tu l'aimais bien je m'en souviens. »

« Écoute, ce mec est un nase, un zéro, c'est tout. Tu ne te rends vraiment pas compte toi, hein ? »

« Je ne suis pas d'accord avec toi, surtout que « Bip » a eu une expo plutôt pas mal... »

« Hein MAIS JE RÊVE ! C'est parce que « Bip » a sucé « Bip » qui tient cette galerie ! C'est la seule raison ! »

« Quoi ? Mais non ! « Bip » de la galerie, je le connais un peu, c'est un type bien ! »

« TU ES VRAIMENT NAÏF OU TRÈS CON BKZ ! « Bip » est le pire fils de pute qu'on ait jamais vu, c'est une belle merde humaine, presque autant que « Bip », le seul à détrôner tout le monde dans le domaine de la médiocrité ! »

« « Bip » ? Mais... Je croyais que c'était ton pote pourtant ! »

« Mon pote ? MAIS JE LE DÉTESTE ! C'est aussi une merde. Non, franchement BKZ, as-tu déjà ne serait-ce que soutenu UNE CONVERSATION avec ce type ? Hein ? Non, « Bip » n'est pas un pote, toi tu es un pote ! D'ailleurs, c'est bien beau tous tes discours, mais faut que je te dise que tu t'entoures très mal ! « Bip » pour commencer... »

« Quoi « Bip » ? Mais c'est notre AMI À TOUS ! »

« Parle pour toi. Personne ne l'aime ici. C'est un nul, un nase et un zéro ! En plus il te manipule ! »

« Hein putain ?? Mais je rêve là les mecs ! Y a pas de bière ici ? J'en ai marre de boire du whisky... »

Un autre type :

« Ouais il a raison BKZ, je confirme. « Bip » est une sombre merde. Une dépliable race comme tu l'écris dans tes textes. D'ailleurs, tu te rappelles quand tu sortais avec « Machine », cette soirée où tu étais bourré dans l'appart du mec, bah, à un moment donné, j'ai voulu allé aux chiottes et ils étaient ensemble aux chiottes ! Après ils sont partis ensemble... Et c'est pas des conneries, tout le monde peut te le dire... »

« QUOI ! T'es en train de me dire que ce FILS DE PUTE baisait ma meuf ? Et vous ne m'avez rien dit ? Et il continue de me faire des grands PUTAINS de sourires ? »

« Hein de quoi tu parles BKZ, j'ai jamais dit ça ! J'ai jamais dit qu'il avait baisé ta meuf ! »

« Ouais BKZ, il n'a jamais dit ça ! Putain qu'est-ce que tu es agressif mec ! J'ai horreur de ça ! Faudrait que tu fasses un truc j'sais pas, tout le monde t'aime et toi t'es mauvais comme ça, tu pètes les plombs tout le temps pour

rien ! Tout est dans ta tête ! »

« Hein ? Je... »

« Faut que tu fasses gaffe mec, vraiment faut que tu fasses gaffe et que tu te contrôles un peu plus. Je veux dire, tout le monde te prend pour un cinglé ! Moi-même, avant ce soir, je pensais que tu étais vraiment un gros enculé ! »

« Hein....? »

Un autre :

« ouais BKZ ! Toi et moi on se connaît bien pourtant, à un moment donné, je me suis dit que t'étais vraiment quelqu'un de dangereux et de malade ! »

« Quoi toi ? Putain... Mais je ne comprends pas, c'est à cause de mes textes ? »

« Non c'est plutôt ce que l'on raconte sur toi. Il paraît que t'as tué ta mère quand t'étais gamin et que tu l'as bouffée partiellement, il paraît aussi que tu as été élevé en asile psychiatrique de sept à vingt-cinq ans, au fond d'une cellule sans lumière, avec électrochocs tout les matins, et il paraît aussi que tu aimes moyen la GAG ! »

« C'est une blague ? Comment tu as pu croire un truc pareil ? »

« Bah je ne sais pas, sur le coup ça m'a paru crédible... »

« Mais qui t'a raconté ça ? »

« « Machine », ton ex. Et « Bip », ton pote, et aussi « Bip » « Bip » et « Bip. » »

« La putain de la putain de leur race je vais... »

« AH voilà TU VOIS ! Tu ne te contrôles plus ! Tu nous fais peur ! T'es complètement parano mec ! Nous ça va parce qu'on est tes potes et qu'on te connaît, mais fais gaffe... »

« Je dois avoir des problèmes oui, je suis désolé les mecs. Je dois être comme ces artistes instables, il va falloir que je me calme vraiment, que je me fasse aider pour ça... »

« Oui ce serait sage ! Un trait ? »

« Non merci. Je suis désemparé là. Je veux dire, selon vous, personne n'est valable ? Personne ne crée quelque chose d'un peu vivant ? »

« Bah si y a bien « Bip » ! C'est vachement bien ce qu'il fait ! »

« T'as vu son travail ? »

« Non, personne ne l'a vu, mais c'est vachement bien tu sais, c'est quelqu'un de grand talent ! »

« Ouais BKZ, il est cultivé, et en plus, il a une image vraiment cool ! »

« Ok les mecs, je vais me rentrer... Et réfléchir à tout ça... J'ai la haine là... Le temps de dire au revoir à notre hôte... »

...

« J'ai été ravi de te rencontrer BKZ ! Tiens, je te donne ma carte, toi et moi, on pourrait faire du business ensemble lorsque j'aurais monté ma *start up*, je veux dire, c'est rare tu sais, rencontrer quelqu'un comme toi et que le *feeling* passe comme ça, j'ai l'impression que tu comprends tout de suite mes concepts et que... »

« Écoute mec, si j'avais un Beretta chromé à la ceinture, je trouverais le moyen de t'emmener dans la chambre, de poser un oreiller sur ta gueule et de vider un putain de chargeur dessus ! »

...

« Hé les gars, votre pote là, BKZ... Il est pas un peu « bizarre » ? Il m'a parlé d'arme à feu je crois ? »

« T'inquiète, c'est un connard, un nul un naze, un zéro ! Il a été élevé en hôpital psychiatrique de sept à vingt-cinq ans...»



De l'utilité de l'art

De l'utilité de l'art

Les mauvaises herbes

Antonella Fiori

Vous ne saurez jamais mon nom, ni ma signification profonde, ni le sens de mon échappée hurlait Charles Bukowski en présentant son expérience comme impénétrable. Titubant devant la caméra et dessinant par ses gestes un espace vertigineux, il livrait avec frénésie son corps insaisissable. Ce qu'il voulait dire, c'est que tout découlait directement de ses années durant lesquelles il s'était tout envoyé, de la cocaïne au whisky, de l'herbe à la bière, du LSD à la méthamphétamine, et toute une autre pharmacopée entre temps aussi. Seule, la page blanche réfléchissait son déséquilibre moteur, disloqué et aléatoire. La page rectangulaire, plate, était la condition même de sa survie. Ce qu'il jetait sur le papier, c'était le spasme, les trous de douleur, le couple en copulation, les points érectiles, les orifices extensibles, enveloppants.

Pour Bukowski, la sensation était la preuve immédiate de l'existence. Ses livres nous livraient les métamorphoses de son corps dont le rôle était de polluer. Ce qui importait, c'était de montrer qu'il était pollué lui-même et de manifester cette pollution totale. Dans sa galère, toutes les toxines remontaient à la surface et s'évaporaient. Il ne restait plus que le nécessaire.

Deux ans plus tôt, il avait mis fin à une longue relation avec une femme qui ne représentait plus rien pour lui, mais dont l'absence l'affectait comme il ne l'aurait jamais imaginé. Il s'ennuyait avec elle, ça ne menait nulle part, alors il avait rompu. Pendant quelque temps, il s'était senti délivré de ce fardeau, et puis, un malaise s'était installé. Il cessa de sortir, il ne voyait plus personne, et le temps finit par s'effacer. Un jour, il sombra dans une sorte de sommeil épuisé, comme une défaillance ou un échec. Du moins, c'est ainsi qu'il le ressentit en se réveillant en sursaut, à bout de souffle. Il avait l'impression qu'il avait laissé le temps lui échapper, et que de ce manquement s'ensuivrait quelque chose de terrible.

Il y avait un petit lavabo dans sa chambre. Il se leva, pissa dans le lavabo, le rinça, puis il mit la tête sous le robinet et but un peu d'eau. Après quoi, il s'aspergea la figure et s'essuya avec un pan de son maillot de corps. Puis, il descendit l'escalier et sortit dans la rue. Le ciel était bleu et vaste comme l'enfer.

Sur son chemin, il passa devant un terrain vague. Des images se bousculèrent en lui. Des souvenirs se superposèrent. L'odeur douloureuse de sa mémoire sonna comme une cloche sourde. Une cloche distordue.

C'est à ce moment-là qu'il eut l'idée de préparer des graines pour les semer entre les pavés. Malgré des conditions exceptionnellement dégueulasses, ces graines avaient survécu. Elles s'appelaient *Les mauvaises herbes* parce qu'elles avaient eu la force de résister et qu'elles s'étaient retrouvées en première ligne de la révolte, résolues à dénoncer l'injustice qui touchait chaque aspect de la vie.

Depuis, elles étaient toujours prêtes à assiéger les laboratoires, les banques d'affaires, les dépôts de carburant. Elles n'hésitaient pas à se coucher en travers des autoroutes pour stopper les moteurs, à lutter contre les expériences sur les animaux, ou contre la dette du tiers-monde. Ces mauvaises herbes vivaient en paix, chacune à leur façon. Elles témoignaient qu'il était possible d'évoluer sans une avalanche de biens et que leur héritage était tel qu'elles pouvaient vivre partout, sous n'importe quel climat, même dans le Sahara.

Ce fut avec un certain nombre d'acrobaties conceptuelles qu'elles jetèrent ce qui allait constituer l'attitude singulière qui serait toujours la leur, nommée « phénomène sémiotico-culturel éminemment complexe ». Tous leurs états d'existence, de perception et d'action étaient exprimés au moyen de processus familiers et qui avaient à voir avec le traitement des végétaux, boire, semer, déverser, creuser, couler, dégoutter, protéger, suinter, fumer, prendre, arracher, durcir, coaguler, fondre, se répandre, fleurir, se contracter... et des aspects volontaires comme se dérober, avancer, courir, se coucher, rassembler, lâcher...

Charles Bukowski, dans le court descriptif qu'il rédigea, disait avoir essayé de créer l'équilibre en plaçant *Les mauvaises herbes* entre des pavés. Pour lui, la composition et ses lignes de force devenaient l'égal des lois cosmiques. Elles imposaient une condition, celle de regarder dans une lumière très forte, quelles étaient les limites de la liberté avant la cassure ; obligeant *Les mauvaises herbes* à mettre au point leur vision personnelle. Cette vision personnelle dont on prétend que les artistes veulent l'imposer aux autres et qui n'apparaît en fait à l'artiste que lorsque l'œuvre est achevée et qu'elle tient toute seule parce que la forme en garantit la survie.

Bien plus tard dans sa chambre, allongé sur le lit, Bukowski ne bougeait pas. La lumière qui filtrait à travers les rideaux l'illuminait. Il resta ainsi pendant quelques minutes, puis il ouvrit un carnet et se mit à écrire... *Les grands chevaux blancs se lèvent et lèchent le givre du rêve...*



Grégoire Grégaire

Patrick Gómez Ruiz

« Analyser... Analyser... Voyons, tout cela est illogique... Reprends-toi ! Fais face ! Ne sombre pas... Garde les pieds sur terre ! Tout va bien se passer cette fois... La raison est plus forte que tout... Tout cela est ridicule ! »

Perdu au milieu d'une foule grouillant d'anonymes que paradoxalement il ne connaît que trop, Grégoire Grégaire guette, terrifié, l'arrivée du RER. Il la redoute plus que tout. La peur tenaille ses viscères dès que la silhouette de la motrice se profile à l'horizon. Combien de fois a-t-il reproduit, dans ses rêves semi-léthargiques nocturnes, l'enfer qu'il s'apprête à affronter ? Bien assez pour ne pas dormir de la nuit... Bien assez pour être éprouvé physiquement toute la journée... Singulièrement, il tire profit de cet état de fait : il sait très bien qu'assommé de fatigue, son calvaire deviendra probablement un peu plus supportable.

Grégoire longe le quai côté voie 2 qui, petit à petit, se remplit d'usagers. Il maudit la gare de Saint-Denis : théâtre où se déroule implacablement, tous les jours depuis maintenant cinq ans, l'acte premier d'une tragédie pathétique dont il figure le malheureux acteur et directeur. La mise en scène est bien rodée ; chaque matin il respecte scrupuleusement le même rituel, un protocole qu'il a minutieusement élaboré, enrichi et corrigé tout au long de ces années de supplice.

Grégoire, comme pris de frénésie après s'être engouffré dans la station, se met à transpirer à grosses gouttes. Perdu dans son cauchemar, dépossédé du contrôle de son corps et de ses gestes, il se dirige d'un pas lourd et pataud vers les tourniquets en bousculant des coudes, écrasant des pieds ou frappant de

son attaché-case toute la ribambelle d'obstacles vivants croisés sur la trajectoire rectiligne qu'il décrit de l'entrée de la gare aux portillons automatiques. La plupart des badauds, ballottés par les courants des foules, n'y prêtent guère attention, mais parfois certains l'insultent, voire lui rendent les coups. Grégoire ne cherche pas d'histoires, il s'excuse de sa maladresse les rares fois où il prend conscience de ses actes. Il ne veut surtout pas polémiquer, obnubilé par la montagne qu'il lui reste à franchir.

« Où ai-je mis ma carte orange ? », se répète-t-il en boucle pendant deux minutes en explorant de ses mains tremblantes toutes les poches de son gros blouson, rembourrées de mouchoirs qu'il a utilisés à outrance, de manière quasi boulimique, pour éponger son front. Les sens de Grégoire sont à l'affût. Il perçoit la réalité exagérément amplifiée. Il a l'impression qu'un torrent de sueur se déverse par tous ses pores.

La panique le gagne par déferlantes. Il la sentait monter, insidieuse, ce matin comme chaque matin, bien avant qu'il ne se décide à s'aventurer hors du lit. Comme à son habitude, il n'a pas pris de petit déjeuner. Il a juste avalé deux Xanax 0.5mg qui n'ont que très peu atténué ses angoisses. Le mal a toujours pris la mesure de la médication, tant et si bien que, maintenant, Grégoire souffrirait dix fois plus sans ses petits comprimés roses. Il en est donc devenu accro, bien plus par crainte des effets de leur absence que par réelle addiction physique. Par ailleurs, Grégoire anticipe les problèmes gastriques qu'il a eus la veille, l'avant-veille et les jours précédents et qu'il aura indubitablement tout au long du trajet entre son domicile et son lieu de travail. Il sent qu'en lui de terribles éruptions de bile et de sucs présagent une inexorable gêne, qui le hantera durant tout son périple.

« 1. DÉNOMINATION DU MÉDICAMENT

DÉNOMINATION

Xanax 0,50 mg

COMPOSITION QUALITATIVE ET QUANTITATIVE

Pour un comprimé sécable :

Alprazolam 0,50 mg

Excipients : *lactose, cellulose microcristalline, silice colloïdale, ester dioctylique de sulfosuccinate de sodium à 85% et benzoate de sodium à 15%, amidon de maïs, stéarate de magnésium, laque aluminique d'érythrosine.* »

Grégoire récite les prières qu'il a appris par cœur sur le Vidal et les notices médicales pour trouver la foi... Les miracles ne se sont jamais totalement opérés jusqu'à présent... « Je doute donc je suis ? » se demande-t-il. « Soit ! Mais je crois, donc j'agis sur le monde ! » Il sait très bien qu'il doit se créer des convictions fortes, s'en imprégner jusqu'à oublier

qu'il les a un jour enfantées, se convaincre d'en faire des vérités irréfutables pour se sortir de la situation absurde qu'il vit et devant laquelle la logique pure est inefficace...

Il retrouve sa carte Orange toute chiffonnée et maculée de sueur. Elle lui tombe des mains lorsqu'un impatient le double pour emprunter le portillon qu'il obstrue depuis cinq minutes. Il se relève, insère le coupon momentanément désolidarisé de son étui en plastique et passe le portail en s'y cognant douloureusement l'épaule. Un resquilleur en profite pour sauter le tourniquet et s'engouffrer sans payer. Grégoire a la sensation qu'un météore le frôle. Ses oreilles bourdonnent et chauffent un court instant. Tout son corps tremble, jusqu'à ce que l'inconnu s'évanouisse dans le brouillard : mirage que Grégoire sait construit de toutes pièces par son cerveau surexcité et au-delà duquel la réalité se confond et se perd.

Grégoire se définit comme agoraphobe. Jamais pourtant son psy n'a prononcé ce terme (sans doute une habile technique médicale pour ne pas mettre de nom sur le mal, pour ne pas en faire une excuse identifiée derrière laquelle le patient pourrait se réfugier). Mais ça ne prend pas, parce que Grégoire n'est pas indifféremment sujet à l'état de transe-panique. Au contraire, cet état se déclenche lorsqu'il quitte son domicile et qu'il se retrouve entouré d'anonymes, dans les lieux publics, dans les transports en commun notamment. De violentes crises d'angoisse s'abattent alors sur lui. Rien de raisonnable ne peut en expliquer la cause : Grégoire n'a jamais subi la moindre agression traumatisante, rien d'extraordinaire ne lui est arrivé au beau milieu d'une foule lors de sa prime jeunesse et c'est à peine si les gens le remarquent aujourd'hui. Unité parmi tant d'autres, singularité parmi tant d'autres, élément du décor en mouvement, pas une once menaçant, il se pense comme une bribe de mémoire immédiate pour la totalité des passants, une information volatile que leur cerveau ne gardera que quelques secondes, juste le temps d'en avoir rien à foutre et de l'éliminer à jamais. Malgré cette prise de conscience, il y a cette peur... une peur primale inexplicable qui le domine fatalement chaque fois qu'il pointe le nez dehors.

« Je ne suis qu'une saloperie de machine sujette à un putain de dysfonctionnement ! », se lancine-t-il à présent, en s'éloignant des fous qui s'agglutinent sous l'abri du quai de gare pour se protéger de la pluie et du froid. Ils disparaissent tous happés dans son brouillard mental alors qu'il se dirige, *groggy*, vers le bout du quai, là où il n'y a jamais personne à cause de la puanteur de l'usine de traitement des eaux usées que drainent les vents indéliçats. Rassuré le temps d'un bref répit, enfin seul, il reprend contrôle de ses pensées et retourne cette fois-ci vainement (il l'admet pour l'avoir plusieurs fois expérimenté) toutes les rancœurs et les haines accumulées contre ces gens qu'il craint sans trop bien en cerner la raison :

« Je hais tous ces connards qui viennent me pourrir la vie... Je les hais bien plus encore que ma saloperie de donne... Je suis comme je suis après tout... Quelle idée aussi d'accepter d'être traités comme du bétail qu'on mènerait à l'abattoir ? Je préfère mille fois plus avoir à supporter seul la puanteur de l'usine de traitement des eaux usées, exaltée par mes sens pris dans leur absurde frénésie, plutôt que d'avoir à me frotter à eux et leurs regards inquisiteurs... Je rêve... Y en a même qui sourient dans le tas... Mais comment font-ils, bon sang ? Je devine d'ici cette bande de tarés agglutinés sous l'abri... Ils se serrent comme ces putains de phoques à la con qu'on voit dans les documentaires sur la banquise... Saloperies de mammifères ! Mais qu'ont-ils à se complaire de leur condition, à se soutenir les uns les autres pour en fin de compte la glorifier ? » Grégoire s'invente des leitmotivs alors que la bouche d'accès au milieu du quai, telle l'entrée d'une fourmilière, ne cesse de cracher des vies et d'alimenter ses certitudes.

Une nuée d'oiseaux migrateurs surgit à ce moment de derrière les toits de l'usine désaffectée, recouverte de tags, qui fait face à la voie 2. Tout ce qui sort de l'ordinaire, tout ce qu'il n'a pas déjà vécu, vient immanquablement troubler l'esprit de Grégoire. Il a déjà beaucoup de mal à gérer le prévisible pour ne pas être lourdement affecté par ce qu'il n'a pas vu venir. Grégoire tressaillit et son angoisse inexplicable le gagne encore une fois. Il perd le fil de ses pensées et la sphère de brouillard, qui s'était dissipée lorsqu'il avait brièvement retrouvé la paix intérieure, refait irruption. Cet écran de fumée protège Grégoire en ne lui présentant qu'une partie restreinte du monde qui l'entoure. Ses sens surexcités ont bien assez d'informations à récolter dans cet espace réduit, son cerveau malade a bien assez de stimuli à interpréter, sursaturé de données à convertir en angoisses, pour pouvoir discerner au-delà.

« FORME PHARMACEUTIQUE

Comprimé sécable rose.

(Boîte de 30)

(Boîte de 100 - présentation hospitalière).

CLASSE PHARMACO-THÉRAPEUTIQUE

BENZODIAZÉPINE (Anxiolytique)

(N : Système nerveux central) »

« Amen ! »

Grégoire ne voit plus les oiseaux qui l'ont surpris, ils sont perdus dans le *fog*, mais leurs piailllements et le bruit des battements répétés de leurs ailes percent cette enceinte protectrice virtuelle dans laquelle il s'est réfugié et s'abattent immanquablement sur ses tympanes. Les sons semblent en lacérer les membranes et marteler directement son cerveau. Alors que les rares âmes

qui l'entourent voient un être pétrifié, Grégoire a l'impression qu'il se tord de douleur comme s'il avait été victime d'une inexplicable décharge électrique, qu'il avait quitté son corps et qu'il oscillait de manière chaotique tout autour de son centre d'inertie en se bouchant les oreilles.

La tempête laisse rapidement place au calme plat. Le cœur de Grégoire tambourine dans sa cage thoracique comme s'il allait être expulsé. La sueur perle de nouveau sur son front et brûle sa peau irritée par le frottement abrasif répété des Kleenex qu'elle a subi un peu plus tôt. D'autant qu'un vent froid vient de se lever et semble maintenant le scarifier. Sa sueur se cristallise et tombe en lambeaux en emportant les chairs, comme si un gigantesque déluge de glace tourneboulait dans le vide et lacérait ses joues de milliers de flocons solides aux extrémités aiguisées. Pourtant Grégoire se reprend ; c'est un moindre mal. Le *fog* s'éloigne puis se dissipe. Il voit le groupe d'oiseaux voler en rang serré en direction du stade de France.

« Les oiseaux ont pris peur... Je sais de quoi je parle... C'est communicatif... Je la ressens... Leur essaim décrit des hélicoïdes dans les cieux, un peu comme si le groupe tout entier ne formait plus qu'une seule entité en déroute... On perçoit la propagation collective de la frayeur dans de bouleversantes ondulations et courbes isobares traversant la nuée que l'on pourrait presque mettre en équation... J'ai la bizarre impression d'être en apnée... submergé par des hectolitres d'eau au fin fond d'un océan... Ces bancs d'animaux sont pris dans les tumultes, les courants capricieux des abysses... Leur supposée magnifique danse céleste n'est rien d'autre qu'une maladroite tentative de flotter dans de versatiles vortex ... De la grâce dans leur vol ? Certains y voient de la grâce ? Pour moi ces oiseaux ne sont que des putains de traceurs radioactifs, des indicateurs colorés mettant en évidence l'existence de formidables champs vectoriels qui nous entourent, presque invisibles... Ils ne volent pas, les courants les portent et les aspirent... Je ne connais que trop cette sensation d'être manipulé par un puissant marionnettiste, relié à ses pensées par de microscopiques fils connectés à chacun de mes membres... Je lutte autant que je peux... Je lutte mais il finit tôt ou tard par reprendre le contrôle... »

Les quatre quais noircis de monde de la gare de Saint-Denis ressemblent à d'immenses cales assurant le parallélisme parfait de huit ou neuf rangées de rails qui paraissent néanmoins converger à l'infini lorsqu'on regarde vers l'horizon. Qu'on tourne la tête à gauche ou à droite, on pourrait presque croire que ce lieu est une improbable exception aux lois de la géométrie.

Soudain, trois bangs résonnent dans tous les os du squelette de Grégoire. Il sent sa peau onduler. Par trois fois, le COVA de 8h05, qui ne s'arrête pas

à Saint-Denis, vient de passer le mur du son. La lumière plus rapide que les ondes sonores ? Juste une question de perception : voilà que la flèche vrombit telle une hallucination psychédélique à la gauche de Grégoire, que les fenêtres, emportant son reflet chaque fois qu'elles le dépassent, défilent sous son nez révélant, dans l'ancre du monstre, des cohortes entières de clones de bons travailleurs serviles fonçant à toute allure vers la capitale ; voilà qu'avec le même retard par rapport aux bangs, deux traînées de lumière pourpre s'imprègnent de manière résiduelle sur ses rétines.

Grégoire est resté immobile, il n'a même pas remarqué qu'il était de l'autre côté de la ligne jaune censée assurer sa sécurité sur le quai. Il a l'impression d'avoir reçu une immense claque dans la gueule ; deux gouttes de sang entachent sa narine droite. Sans faire un pas en arrière, il s'effondre comme une masse sur le sol, avec la violence d'une chute de plusieurs milliers de mètres. Il sent le ciment se craqueler autour de lui comme si, tout d'un coup, le poids de toute la colonne d'air projetée par sa surface de sustentation venait s'ajouter à nouveau à sa propre pesanteur. Il peut se voir encore debout, figé, fixant le mur de l'usine face au quai. Le train passe en un éclair et il se regarde pivoter autour de ses talons et tomber. Son corps se décompose comme si quelqu'un feuilletait les multiples pages de son anatomie, abattant chacune d'elles sur son être au sol, lui assénant de vilains coups. Il ne reste bientôt plus qu'une page, étrangement ouverte, perpendiculaire à lui. Le train n'est plus là, mais le reflet de Grégoire dans ses vitres demeure, au dessus des rails... Il se fait face... Quel spectacle pitoyable : un être arc-bouté, statufié, le regard perdu dans vide. Le quai et l'horizon se rabattent alors violemment sur ce dernier feuillet.

Un choc horrible précède le bruit assourdissant de l'avertisseur sonore déclenché par le conducteur de la motrice. Grégoire écarquille les yeux. Son attaché-case est emporté par le RER. Des dizaines de papiers volent au vent, tourbillonnent, dessinant le tube de l'onde de choc. Grégoire aurait pu être happé par le train, mais ça n'est pas la première crainte qui lui vient à l'esprit. « Rien de nouveau... rien de nouveau... », émerge-t-il, « c'est le COVA de 8h05... Ces maudits oiseaux ont perturbé ma méditation... Cette frayeur m'a mené jusqu'aux frontières de ma phobie, aux portes de la schizophrénie... Il faut raison garder.. Il faut raison garder... Je ne sombrerai pas... Le cerveau est un puissant outil... J'ai lu qu'il pouvait s'adapter à l'altération de certains organes sensoriels, qu'il pouvait par exemple reconstituer une image globale du monde alors même qu'une grande étendue de cônes récepteurs étaient détériorés ou détruits... Si le cerveau peut extrapoler une réalité de laquelle il n'est même pas informé, effacer des taches sombres en l'occurrence, je suis convaincu qu'il peut ignorer mon mal qui n'est de toute évidence qu'un dysfonctionnement mécanique interne... Certaines pannes *hardware* peuvent

être contournées à défaut d'être réparées sur certains ordinateurs par le biais de solutions *software*... Je dois reprogrammer mon cerveau, le conditionner pour qu'il ne tienne pas compte des mécanismes traditionnels de la peur, ceux qui chez moi se déclenchent à des moments totalement inopportuns... »

Le *fog* se dissipe au fur et à mesure que l'introspection de Grégoire le conduit à une paix intérieure précaire. Des centaines de regards convergeant sur sa personne débordent du brouillard... Une foule s'amoncelle autour de l'homme qui a failli être happé par le RER. Une peur panique s'empare de Grégoire, tel un petit rongeur lâché dans un vivarium peuplé de reptiles affamés.

Dans un geste réflexe, il vient de porter à sa bouche un Xanax qui se décompose lentement sous sa langue, dissout par la salive...

« 2. DANS QUEL CAS UTILISER CE MÉDICAMENT (INDICATION THÉRAPEUTIQUE)

Ce médicament est préconisé dans le traitement de l'anxiété lorsque celle-ci s'accompagne de troubles gênants. »

« Ainsi soit-il ! »

Grégoire balance sa tête d'avant en arrière... Il devient le plus orthodoxe des croyants : « L'alprazolam est assimilé dans mon sang. Déjà les concentrations plasmatiques sont proches de 8 nanogrammes par millilitre. Je peux sentir la formation de très nombreux métabolites dont le principal est l'alpha-hydroxyalprazolam. »

Mais sa peur s'amplifie lorsqu'aux regards anonymes vient s'ajouter la vue de la silhouette du RER qu'il va devoir prendre... Celui-ci se découpe au loin, tel un monstrueux dragon et Grégoire s' imagine déjà en son antre, digéré par les milliers d'yeux acides de ceux qui le cernent actuellement.

« Non, la réalité n'est pas ce que mes sens me suggèrent ou même ce que mon cerveau interprète... Ces saloperies d'êtres primitifs vont-ils cesser de me menacer du regard ? Ces sauvages inconscients n'agissent que par mimétisme... Leur curiosité malsaine se propage dans leurs rangs par vagues... Je canalise leur peur implicite de l'inconnu, du différent. Ne voient-ils pas qu'ils me font atrocement souffrir ? Que l'un d'entre eux ose poser ses mains sales sur moi... Que l'un d'entre eux ose me toucher... », Grégoire est perdu mais lutte toujours à se convaincre qu'il est anormal, que son ressentir est faux et qu'il doit appréhender le monde au travers du prisme des belles histoires dont regorgent les livres...

« Dans ma tête en ébullition, il y a cette formidable agglomération d'organes en surchauffe. Je peux sentir précisément les contours de chacun d'entre eux... Ils conspirent contre mon existence à grands renforts de messagers fourbes... Mais je les tiens à ma botte cette fois encore... Je suis en train de reconquérir les terres centrales une à une : les régions limbique, amygdale et hippocampe tombent sous mes attaques de benzodiazépine. Je détourne à mon avantage leurs ateliers de production d'armes surnoises... Voilà qu'elles se rallient à ma cause et que leurs usines secrètent des substances sédatives, anxiolytiques et anticonvulsivantes qui œuvrent contre le complot... », Grégoire se sent pris en étau entre deux feux ennemis, l'un interne et l'autre externe, mais croit dominer la situation grâce à ses petits cachets roses.

Pourtant, son souffle court et rapide, crachant des nuées d'angoisses se vaporisant dans la froideur du monde, ses mains moites et tremblotantes témoignent plutôt de son manque d'assurance. Effectivement, la peur le domine, le transportant allègrement de l'autre côté du col qu'il s'était toujours interdit de franchir, la zone de non retour où ses phobies les plus flagrantes et ses fantasmes les plus refoulés, font office de législateurs, juges et bourreaux de la réalité.

Grégoire continue de réciter ses dogmes sans y mettre la moindre conviction : « sur tous mes neurones, les agonistes se fixent et occupent les récepteurs des benzodiazépines, ils déverrouillent ainsi mes récepteurs GABA dont l'action est anormalement diminuée par mon mal... La concentration en acides aminés gamma aminobutyrique dans mes espaces inter-synaptiques quant à elle n'a jamais connu la moindre irrégularité, elle est 1000 fois supérieure à celle des amines biogènes comme la sérotonine ou la dopamine... De ce fait l'inhibiteur GABA se fixe normalement à partir de ce moment sur les récepteurs prévus à cet effet et modifie directement l'excitation membranaire des axones de mes neurones en chamboulant la distribution des ions de part et d'autre de leur membrane. Le canal chlore des axones est alors modulé, sa fréquence d'ouverture est augmentée et la pénétration des ions chlore à travers le ionophore est favorisée... »

Grégoire n'écoute plus le rythme lancinant de son invocation... Il reste bouche bée, spectateur de la situation : le RER en approche ne semble pas freiner ni ralentir. À l'inverse, le sifflement strident de son frottement avec l'air, prenant bizarrement la tangente vers les aigus, indique qu'il gagne de la vitesse. La foule est soudainement engagée dans un tumulte frénétique. Les usagers de l'autre bout du quai sont horrifiés par la machine qui, vu son allure, va indubitablement se scratcher sur la plate-forme en déraillant. Ils communiquent leur effroi à leurs voisins par lesquels ils se trouvent inexorablement bloqués. De voisin en voisin, l'onde de panique parvient

jusqu'aux personnes les plus éloignées des bords, au centre du quai, dont la vue et la liberté d'action sont obstruées par un mur humain impénétrable mais produisant une pression telle qu'elles ne peuvent faire autrement, pour réussir à respirer, que de pousser violemment, en bloc et de toutes leurs forces, en sens inverse. Et la foule la plus exposée finit par se déverser mécaniquement sur les rails, suivant point par point les théorèmes de Bernoulli et ceux sur la dispersion des fluides...

« ...Un plus grand courant d'ions Cl⁻ dans le canal, induit une diminution du potentiel électrique de l'axone, donc un ralentissement de l'influx nerveux et l'inhibition de la synapse, donc de la transmission nerveuse... Appliqué à une échelle plus générale, cela montre comment le Xanax contribue à calmer mes angoisses en réduisant les décharges neuronales dans mon cerveau... » , Grégoire est terrifié, son *pater* n'est pas convaincant...

Une vague d'hémoglobine mélangée à un broyat d'os et de chair précède la progression de la motrice... Le troupeau de bisons fonce aveuglément, droit dans le précipice... Des cris de douleur et de terreur se mêlent aux chocs des concassements et déchirements en chaîne, ainsi qu'au bruit des freins cassés et de l'avertisseur. Le brouillard arrive du lointain, il se referme mais pas assez vite pour épargner la scène à Grégoire. À mi-longueur du quai, la motrice heurte le remontoir bétonné et le train entier se couche sur les centaines de personnes qui croyaient avoir échappé au carnage. Il poursuit sur le flanc sa course folle, meurtrière, emportant les pancartes publicitaires et faisant voler en éclat les abris de verre. La brume fait le ménage. Le deuxième étage de certains wagons de queue s'affale sur le quai et détruit quatre des six colonnes qui soutiennent l'énorme voûte de pierre dont la lourde chute vient achever les blessés. Tout n'est plus que nuage de poussière et d'âmes.

La confusion totale règne de l'autre côté du quai. Les gens les plus énergiques tentent de fuir le massacre en piétinant d'autres personnes qui se sont laissées choir. Des passagers se précipitent sur les rails mais sont happés par une avalanche de verre et de projectiles métalliques. Le RER fonce droit sur Grégoire, l'une des rares personnes à se tenir encore debout. Son visage est couvert de sang, de coupures et d'ecchymoses. La boîte de Xanax tombe de son poing desserré et disparaît dans le *fog*, à ses pieds. La motrice s'approche et perce son brouillard mental. La collision semble inévitable. D'un coup, le rayon de la sphère brumeuse se réduit jusqu'à l'annulation au centre de la tête de Grégoire.

Black-out mental...Vide momentané.

Les doubles-portes automatiques s'écartent pour laisser entrer et sortir les flots de passagers. La brume se dissipe. Grégoire Grégaire se précipite. L'alarme retentit et le train s'ébranle sur les rails. Le pire est à venir, tout au long du trajet.



BUZZ

Collection La Contre-Allée
Éditions Trouble-Fête

Pour la première fois, notre rubrique Buzz accueille un éditeur. À savoir les éditions Trouble-Fête qui se consacrent à « *produire des livres illustrés sur des sujets originaux et animer une collection littéraire dont l'objectif est de donner la parole à de nouveaux auteurs ou découvrir des textes oubliés* ». On parle de bonne vieille édition papier là, de quatrième de couverture, de bio et photo de l'auteur au revers, de diffusion en librairie et de relations presse lors du lancement d'une nouveauté : la prestigieuse *old school* quoi !

Le segment littéraire des éditions Trouble-Fête se nomme Collection La Contre-Allée, soit six titres disponibles à ce jour et une ligne éditoriale fortement orientée vers notre thème « *drogue(s) / usage(s) de drogue(s)* », militante dans le sens où la littérature peut l'être, c'est-à-dire en associant des qualités d'écriture et de narration à des sujets non consensuels, directement cloués dans la marge. On l'a compris, la Contre-Allée ne joue pas à gagner des millions mais travaille pour alimenter cette part de libre indépendance dans l'expression littéraire, telle qu'elle existe depuis toujours, en dépit des découragements et des censures, et comme, espérons-le, elle survivra sur la grande route de l'avenir.

Ci-après une interview d'Elvire, le bras armé des éditions Trouble-Fête, qui appartient au carré très respectable et très restreint des personnes oeuvrant dans l'ombre pour concrétiser les projets remarquables en garantissant le niveau d'exigence nécessaire — plus quatre textes en format court *made in* la Contre-Allée, c'est-à-dire quatre identités d'auteurs que tu pourras te commander *in extenso* en cliquant par ici : www.trouble-fete.fr



Collection La Contre-Allée
Éditions Trouble-Fête

L'Interview : Elvire

Dans le milieu tout le monde t'appelle Elvire, c'est ton vrai nom ? Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Tout dépend de ce que tu considères comme étant le « vrai » nom. Parlons-nous de l'état civil ou de la personne qui s'est construite au fil de sa vie ? Si l'on parle d'état civil, Elvire n'est pas ce qui est inscrit sur mon passeport. À l'inverse, il est pour moi mon vrai nom, je l'ai mérité et bâti. C'est un sujet un peu long mais, en quelques mots, je suis une autodidacte qui a dû passer par pas mal de péripéties et qui, pour survivre, a construit une personne qui « allait mieux » que l'ancienne. Voilà pourquoi je tiens à ce point à ce prénom, cela n'a rien à voir avec un caprice. De toute façon, je m'inventais des prénoms déjà dans mon enfance. Il paraît qu'à quatre ans, je voulais qu'on m'appelle « Madame Agnès » ! Va savoir d'où j'étais allée chercher ça...

Raconte-nous la naissance de Trouble-Fête, ce qui a motivé le projet et le contexte dans lequel il s'est monté.

La naissance de Trouble-Fête a été motivée par la création de J'attends une récolte (ndr : ouvrage de référence et de vulgarisation sur « l'art de cultiver le cannabis », signé par Jean Pierre Galland et Phix, publié en 2000). Nous étions trois artistes — Jean-Pierre Galland, écrivain-militant, Phix, dessinateur et moi, graphiste — avec un projet ; notre quatrième associé nous a glissé l'idée de monter une maison d'édition pour le sortir. Personnellement, je n'étais pas du tout consciente de ce que nous faisions, j'étais graphiste, j'ai découvert l'édition à ce moment. Les autres avaient déjà une expérience des livres avec les Éditions du Léopard. Nous ne savions pas vraiment où cela allait nous mener mais je ne pense pas qu'on aurait parié sur le fait que cela allait durer 11 ans ! Assez rapidement, Phix a quitté la maison d'édition, nous sommes depuis trois personnes.

Pourquoi la ligne éditoriale est-elle orientée autour des drogues ?

Nous faisons des livres de qualité, qu'ils parlent de drogue ou non n'est pas le problème. Il faut qu'ils aient le petit truc qui fait qu'on le trouve bon. Le Selby Jr que nous avons publié ne parle pas de drogue ni même Comme un vélo rouge pourtant écrit par Jean-Pierre Galland !

Si nous avons tant de livres sur le sujet c'est peut-être aussi parce que d'autres sont plus frileux dans leur choix d'édition. Par ailleurs, nous avons évidemment des convictions concernant les drogues et la manière idiote dont la question est gérée.

Le thème de la drogue a une dimension très passionnelle et politique, comment te positionnes-tu par rapport à ce contexte ?

Je pense que l'hypocrisie a assez duré. C'est une vaste question qui ne peut pas être traitée rapidement. Pour résumer, je pense que la loi doit être changée. La France a besoin de vraie prévention, c'est-à-dire d'un discours honnête. Nous sommes dans un cas de figure unique en Europe où le fait de parler d'une drogue sans détour peut être taxée de « présentation sous un jour favorable ». La diabolisation de tous les produits ne mène qu'à l'obscurantisme et à la bêtise. Par ailleurs, je suis pour la légalisation des drogues, pas n'importe quoi, n'importe comment, mais de toute façon comment faire pire que ce qui est en place depuis maintenant quarante ans. Nous avons eu les preuves de l'inefficacité de la prohibition à tous les niveaux, et depuis longtemps, il serait temps de passer à autre chose et d'avancer enfin.

À quoi ça sert le travail de l'éditeur ? Peux-tu nous décrire une journée type de la vraie vie de Trouble-Fête ?

Pour moi, nous servons à faire connaître de bons livres qui n'auraient certainement pas existé sans nous. Il n'y a pas de journée type chez Trouble-Fête. Vu que je m'occupe seule de pas mal de choses, mon travail va de la recherche des livres (donc pas mal de lecture) au graphisme en passant par l'administratif. Je gère à tour de rôle les auteurs, le comptable, les imprimeurs, le distributeur, l'avocat quand il le faut. Je suis secondée par Jean-Pierre qui participe toujours à l'acceptation d'un projet édité et dont la présence à Paris me permet d'être ailleurs. Nous avons la même culture littéraire, il est assez rare qu'on ne soit pas d'accord dans/sur le choix d'un livre.

Quelles sont les difficultés que tu rencontres et quelles sont les récompenses de ton travail ?

Les difficultés sont nombreuses.

Tout d'abord l'aspect financier évidemment. J'attends une récolte nous permet de tenir et de publier d'autres livres mais, bien sûr, nous ne pouvons pas nous payer pour notre travail.

Ensuite, il y a le service de presse qui est toujours une galère. Cela représente beaucoup de travail pour de moins en moins de résultats. Nous avons le soutien de Rock & Folk qui chronique toujours nos livres mais, pour les autres, c'est un vrai combat. Je ne rentrerai pas dans les détails qui fâchent mais crois-moi, c'est le moment que j'aime le moins dans la sortie d'une nouveauté. Et malheureusement, surtout pour les romans, pas de presse, de télé, nous confine dans une confidentialité assez frustrante à force.

La satisfaction vient bien sûr à plusieurs autres moments. Lorsque l'on est

en train de lire un projet et que l'on se demande si ça va tenir la route. Le moment où le livre arrive est toujours un grand moment aussi. Nous avons de bonnes critiques en général et ce n'est pas déplaisant.

Les récompenses sont surtout humaines. Même si ce n'est pas systématique, il y a des auteurs avec qui c'est vraiment un plaisir de travailler.

Sur Skype, on dirait que tu habites à l'autre bout du monde, en rase campagne caraïbéenne, comment rencontres-tu les auteurs que tu publies ?

Je vis en effet depuis cinq ans dans la campagne guadeloupéenne. Au bout de six ans à me donner nuit et jour à Trouble-Fête, j'avais besoin de prendre du recul. Donc, les six premières années, j'étais à Paris, cela facilitait les choses pour rencontrer les auteurs. Depuis, je fais comme avant pour le début, c'est-à-dire que je reçois le projet par la poste, je le lis, s'il me plaît je l'envoie à Jean-Pierre. Le montage du livre, je peux le faire de n'importe où grâce au Net, ainsi que la communication avec les auteurs. Ceci dit, je viens une fois par an à Paris, ce qui me permet de les rencontrer « en vrai ». Je m'arrange aussi pour y être à la sortie d'un livre. C'est toute une organisation ! Je ne pense pas rester toute ma vie dans cette situation mais bon, pour le moment c'est ainsi et cela me laisse plus de temps à consacrer à mes tableaux.

Tu fais de la peinture aussi ?

En fait non ! Je fais des tableaux grâce à la technique qu'utilisent les indiens Huichol du Mexique. Une cire d'abeille malléable est répartie sur un panneau de bois, et sur cette couche de cire des fils de couleurs sont collés un à un. On peut les voir sur mon site : www.elvireclev.deviantart.com

La Contre-Allée constitue le volet littéraire des éditions Trouble-Fête. Quels sont les critères de publication pour cette collection ?

La qualité avant tout. Nous ne publions pas n'importe quoi, nous nous attachons non seulement au propos mais aussi au style, même s'il y en a de bien différents au sein de notre collection. Il ne suffit pas d'écrire un livre qui parle de drogue pour entrer chez Trouble-Fête.

Quelle est ta stratégie de diffusion, quel lectorat vise La Contre-Allée ?

Je souris à ta question ! Nous sommes de fins stratèges, tu peux le croire !!!

Nous avons un diffuseur-distributeur qui s'occupe de notre présence dans les librairies au moment de la sortie. Pour le reste, le bouche à oreille a été notre meilleur allié au moment de la sortie de J'attends une récolte. On ne peut pas dire que la presse se soit battue pour en parler à l'époque mais cela n'a pas

empêché le livre de se vendre. Nous avons également un site où nous vendons en ligne (www.trouble-fete.com). Et puis, Jean-Pierre nous fait de temps en temps de la pub sur sa page Facebook... On se débrouille avec notre réseau militant ou ami.

Quel intérêt y a-t-il à traiter des sujets autour des drogues et usages de drogues sous une forme spécifiquement littéraire ?

Drôle de question ! Désolée, c'est trop fort pour moi ! Et quel est l'intérêt de la littérature en général alors ?! Je suis trop impliquée pour pouvoir répondre. J'ai passé ma jeunesse à lire Baudelaire, Kerouac, Huxley, Castaneda, Burroughs, Hunter S. Thompson, etc... Pour me poser la question de l'intérêt de tout ça... C'est là d'où je viens, je transmets, c'est tout.

À quoi ressemble le travail avec les auteurs de la Contre-Allée ? Ça doit être impossible non ? On aurait tendance à imaginer qu'ils sont complètement ingérables et défoncés toute la journée ?

Alors là, ne compte pas sur moi pour balancer !!!

Je respecte mes auteurs quel que soit leur état et bien sûr à moi de gérer les aléas. Ceci dit, c'est bien avec le plus normal d'entre eux que nous avons eu le plus de problèmes alors, à bas les idées reçues ! Toxicos, ex-toxicos ou pas, chaque être humain a ses travers. Mes auteurs peuvent être parfois déroutants pour des gens dits « normaux » mais vu que je n'en fais pas partie et que j'ai navigué en milieu interlope très tôt, je ne suis pas dépaysée. Je suis finalement plus à l'aise avec eux qu'avec d'autres. De toute façon, le public serait déçu s'il s'attendait à des gros défoncés, ce n'est pas le cas. On peut très bien être passé par des phases et en sortir, le cliché du tox qui sombre n'est pas non plus une fatalité. Et puis, je te rappelle que ce sont des romans... Qu'est-ce qui te fait croire que les auteurs sont exactement le reflet de leur personnage ? Il faut savoir faire la différence entre une œuvre et son auteur, des fois, on est vraiment surpris, des fois, moins !

En lisant Marc Dufaud ou Stéphanie Lopez notamment, on a l'impression que certains usages de drogues correspondent spécifiquement à certaines époques, à certains mouvements musicaux : l'héro pour le rock et la cold wave des années 80s, l'ecstasy à partir des années 90s, avec les raves et la techno... N'est-ce pas un peu réducteur d'angler le sujet de cette façon ?

Les livres de la Contre-Allée ne prétendent pas couvrir tout le sujet des drogues ! Ce sont des romans avant tout, il faut bien qu'ils se situent à une époque, dans un milieu. Et puis stéréotype ou pas, il y avait bien des ecstas dans les raves et de l'héro dans les milieux rock, non ?!!! J'ai vécu les deux et je ne pense pas avoir rêvé. Et puis il n'y avait pas QUE les

drogues, il faut aussi parler du reste et c'est ce que nos livres font. Dans Les Peaux Transparentes nous avons aussi pas mal de belles balades dans Paris, Stéphanie Lopez nous emmène à l'autre bout du monde, Après, les livres racontent une histoire, cela ne veut pas dire que les drogues ne sont présentes que dans ces milieux-là, à ces époques-là.

Dans les textes de la Contre-Allée, le fait de prendre des drogues est associé à un côté branché, voyageur, ne recevez-vous jamais de textes ayant pour personnage principal un usager quidam : enseignant, paysan, ouvrier, cadre informatique, cuisinier... ayant une vie banale et des réseaux de connaissances ordinaires ?

Eh bien, nous ne serions pas contre mais il est vrai que je ne reçois pas vraiment ce style de projet. Le problème pour nous n'est pas de se situer hors-norme à tout prix, le tout est de voir comment un sujet est traité. Tu parles d'ouvriers, ça me renvoie à La grève dans Last Exit to Brooklyn, quelle pure merveille ! Il y a une nouvelle, de Hubert Selby Jr également, qui s'appelle Le Manteau dans Chanson de la neige silencieuse qui relate la relation d'un homme à la rue et de son manteau, c'est superbe, tellement touchant et humain... Ce genre de texte aurait sa place au sein de La Contre-Allée sans problème, il n'y pas besoin d'être «branché».

Quels sont les projets à venir pour la Contre-Allée ?

Il y a plusieurs choses dans l'air mais rien d'assez avancé pour pouvoir en parler.



Collection La Contre-Allée
Éditions Trouble-Fête

Le lien

Jean-Marie Gingembre

Ils ne se revoient plus depuis deux ans. Elle a changé de job. Du *look* teenager, elle est passée au style jeune fille.

Elle a presque tout arrêté. Lui aussi.

Il est devenu un honnête travailleur, mais ne renie pas ses anciennes amours. Maintenant, il travaille et ne gagne pas trop mal sa vie. En tout cas suffisamment pour jouer les touristes. Retrouver sa vieille maîtresse de temps en temps. Il voit un dealer comme on va au bordel.

17 heures, rue Saint-Denis. La foule. Mélange de vraies et de fausses putes. Une boutique mode, un tapin, un sex-shop.

Il mate, à l'affût, comme à la chasse. Il cherche, il ne sait pas quoi. Une fille ou un plan. De toute façon, le plaisir sera le même. Enfin presque...

Ils se croisent. Finalement, ils n'ont pas tellement changé. La vie continue tant bien que mal. Ils sont, tous les deux, obligés de bosser. Quelle époque !

Il l'accompagne. Il veut lui tenir compagnie, revivre son passé. Ça lui fait plaisir de la revoir, comme ça, par hasard.

Elle s'arrête. À leur droite, un *peep show-life show*. « Les plus belles filles du monde en action - 20 F seulement - Cabine Spéciale. » Sur une feuille de cahier, écrit à la main : « Cherche modèles, s'adresser à la caisse. »

Elle travaille là, depuis peu. Avant, elle faisait d'autres boulots. Elle lui en parlera un autre jour, si elle y pense... Il est gêné. Il n'ose avouer qu'il est un habitué. De temps en temps, il vient s'y shooter. Un fix, une femme qui se caresse, orgasme garanti.

Il s'étonne. Il ne l'a jamais vue dans ce lieu.

Ici, elle s'appelle Nadia. Normal, elle est blonde.

Elle l'invite. Il rougit. Il a très envie de refuser et trop envie d'accepter.

Jeton à la main, il pénètre dans la cabine. Tant qu'à l'inviter, elle aurait pu lui offrir une « spéciale sans vitre ». Il s'assied. Il ne sait pas quelle attitude adopter. Il a honte de jouer les blasés. Il a peur de faire celui qui ne connaît pas. Alors, il attend. Comme avant. Comme toujours.

Elle arrive, godemiché à la main. Elle sourit. Sûre de son coup.

Suspense intolérable. Elle est pro. Il est mateur. Consommateur, toujours.

Il sort le carnet qui ne le quitte jamais. Il y griffonne quelques mots, le plaque contre la vitre de séparation. Elle sourit un peu plus. Et accepte.

Demain, ils dîneront ensemble.

Il s'est fait beau. Beau dans son style.

Elle a parfait son élégance. Plus classique qu'avant. Mais toujours cette petite touche d'exhibitionnisme. Celle qui le fait craquer.

Blue Lagoon en apéritif.

Attente d'une table dans le brouhaha. Ils se regardent. Ils n'ont rien à se dire. Alors, le passé ressurgit.

— T'as pas un plan ?

Elle sourit.



Collection La Contre-Allée
Éditions Trouble-Fête

La fille-fleur

Corentin V. Sonfis

Sous ses traits cadavériques, sous sa peau diaphane et ses yeux cernés, rayonnait une force mutine et rafraîchissante. Une force juvénile, une effervescence joyeuse, un trop plein de naïveté qui jaillissait en une aura ravissante. Elle était si jolie avec ses grands yeux bleu-vert, ses gestes d'une théâtralité discrète et gracieuse, ses joues blanches délicatement nuées de rose et ses vêtements froissés entrelacés dans une folie luxuriante d'inventivité. Oh, elle était là et cela suffisait. Sa simple présence ouvrait une brèche dans le continuum des jours, brèche d'où s'exhalait le troublant parfum de l'imaginaire. Il l'aurait regardée des siècles entiers, elle et ses délicieuses boucles cuivrées ; chaque seconde de sa vie paraissait être une découverte, une nouvelle étape du voyage intersidéral dans lequel elle baignait. À ses côtés, rien n'était fade, rien n'était monotone, chaque instant était traversé par la lueur de l'éternité.

Il y avait en elle une vitalité stupéfiante. Ce n'est pas qu'elle était plus énergique que les autres, ni qu'elle échafaudait de grands projets, non ; la vigueur qui était la sienne se manifestait avec une fragilité vertigineuse, dans sa manière d'être, de se tenir, de poser ses mains. Sur un plan strictement médical, en revanche, c'était différent, parler de vitalité était tout à fait inapproprié ; son teint blanc, sa maigreur, sa toux glaciale, tout en elle respirait la mort. Elle était une agonisante souriante et cela n'était pas sans ajouter à son charme, cet accord rare entre la vie la plus belle et la déchéance la plus complète. Un pied dans la tombe et pourtant encore assise là, devant lui. Pour combien de temps ? Très peu, sans doute – jamais elle n'aurait vingt-cinq ans, ni même vingt-quatre si les choses ne s'amélioraient pas.

Un jour, il lui en avait parlé, voulant sincèrement faire quelque chose pour elle. Je veux t'aider, avait-il lancé. À cet appel, pour toute réponse, elle s'était contentée, avec une douceur cristalline, de lui murmurer qu'elle était plus heureuse que jamais. Rien ne l'avait plus effrayé que ces quelques mots. Mais tu vas mourir ! Tu le sais, si tu continues comme ça, s'était-il écrié. Cependant, elle, elle n'avait pas peur, elle accueillait l'inéluctable sereinement. Sa voie finirait où elle devait finir ; d'ici là, elle poursuivrait son errance. D'ailleurs, lui avait-elle alors confié, ses forces diminuant, elle sentait qu'elle s'approchait de quelque chose d'important dont elle ne pouvait pas vraiment lui parler. Tout ce qu'elle avait pu lui dire, c'est que c'était quelque chose d'éminemment silencieux, même si ça n'avait aucun rapport avec ce que l'on avait coutume d'appeler « silence » ; ça semblait la regarder, avait-elle ajouté. Après cette échange, plus jamais il ne lui proposa son aide. Il se contentait de l'admirer, elle et son visage de fillette.

Plus les mois passaient, plus l'insondable mystère qui l'habitait irradiait. La dernière fois qu'il la vit, alors que sa maigreur était devenue indécente, elle était plus belle que jamais ; une dimension sacrée illuminait chacun de ses traits, chacun de ses gestes, chacune de ses paroles. Elle n'était déjà plus parmi nous et s'il pouvait encore être avec elle, c'était parce qu'elle l'avait emmené dans l'abîme sans lieu qu'elle avait ouvert. Transporté dans ces profondeurs, il avait pu lui jeter un dernier regard et c'est dans ce regard qu'il avait éprouvé le calme, ce grand calme qui auréolait la morte depuis des mois et qui sourdait dans la tendresse enfantine de ses yeux.

Il y eut un enterrement où l'on pleura beaucoup, où l'on dénonça les ravages de la drogue, où l'on pria pour que la défunte trouve dans l'au-delà le bonheur qu'elle n'avait pas eu ici-bas. Dans l'assemblée, il était le seul à savoir qu'elle s'en était allée plus heureuse que n'importe qui.



Collection La Contre-Allée
Éditions Trouble-Fête

People Are Strange

Marc Dufaud

La nouvelle s'était répandue comme une traînée... de poudre !

Très vite, l'information circula qu'Ève et Thomas dealaient une dope plutôt bonne et surtout bon marché. La mèche enflammée courait à travers la ville parmi le microcosme toxico et une première clientèle se constitua rapidement. En quelques semaines, les acheteurs, relations diverses, rencontres de fête, occasionnels et réguliers, défilaient dans l'appartement reconverti en véritable officine hors la loi. On trouvait là des couples, quelques vrais paumés, des amis, des amis d'amis, des junkies plus ou moins mondains, des plutôt festifs et des plutôt sinistres, une tripotée d'accros notoires et autres acabits du genre... Une belle brochette ! Jamais autant qu'à cette époque, Ève et Thomas ne furent plus populaires.

Rapidement, le *business* fit bien plus qu'assurer l'autonomie souhaitée et Thomas dut admettre que ce petit trafic générait un paquet de thunes. Au bout de quelque temps, il fut convenu d'opérer une sélection drastique parmi une demande qui, en dépassant peu à peu l'offre, commençait à poser problème. Soucieux de limiter les risques, Ève et Thomas ne gardèrent sur la masse qu'une petite dizaine de fidèles, seuls habilités à se pourvoir à l'appartement, tout en continuant de vendre des képas, par-ci, par-là, au cours de soirées et de fêtes.

Stephen fut, au début, l'un de ces fidèles, même si ses visites s'espacèrent ensuite jusqu'à ne devenir que très épisodiques. Looké *eighties*, fringues et petit air propre, on peut dire qu'il avait presque inauguré le *business*, à ceci près que Thomas lui refusait l'accès de l'appartement pour shooter, le rencardant invariablement au pied de l'immeuble.

Chris et Anne, eux, étaient les bienvenus. Plusieurs mois durant, ils passèrent deux à trois fois par semaine avant de se faire plus rares. Quant à Maud et Stoned Phil, pour ne citer que les plus aficionados, l'amitié récente qui les liait à leurs nouveaux pourvoyeurs s'accommodait de ce commerce.

Maud et Phil vivaient et se camaient ensemble depuis une bonne dizaine d'années. La trentaine chacun, ils avaient tout connu, tout vécu à deux, même la taule. À l'époque, ils habitaient Lyon et revendaient juste assez de poudre pour survivre. C'est pourtant pour « trafic d'héroïne » qu'ils étaient tombés ! Ils devaient leur incarcération à une fichue bévue des stupés qui les avaient confondus avec des dealers de premier ordre ! C'est dire si ces deux-là étaient vernis ! Fâcheuse méprise qui avait valu à Phil un an ferme, tandis que sa compagne ramassait six mois. Histoire de conjurer le sort, ils avaient quitté leur région, à peine un mois après leurs sorties respectives de taule, direction Paris. Là, ils étaient parvenus à concilier ce que Maud appelait leur « vice » avec une vie sociale, en apparence assez ordinaire : ils bossaient ensemble dans une boîte de production, à deux pas de Montparnasse, un hasard qui « favorisa » les choses. Leur rencontre avec Ève et Thomas datait d'une fête plutôt *straight* au cours de laquelle tous quatre s'étaient découverts un point commun : la came, bien sûr ! Thomas d'abord les avait fait tourner ; Maud leur avait rendu la politesse et ainsi de suite jusqu'à l'aube. Le courant, comme la dope, passa immédiatement. De fil en sniffs, Maud et Phil ne tardèrent pas à prendre place dans le cercle d'amis montparnassiens. Leur proximité géographique n'était pas étrangère à la fréquence de leurs visites. Plusieurs fois par semaine, quand ce n'était pas par jour, ils se ravitaillaient auprès d'Ève et de Thomas, dont ils furent les clients les plus assidus. Leur confortable paye était aux trois quarts engloutie dans la dope. Selon un rituel qui finit par devenir immuable, vers 13 heures, Phil, le premier, passait un coup de fil et s'échappait quelque vingt minutes de son boulot ; il remontait le boulevard à grandes enjambées, s'envoyait solo deux, trois rails dans le pif et repartait à son taf, précédant généralement Maud d'une petite heure. L'un et l'autre s'assurant de l'entière discrétion de leurs revendeurs quant à leurs escapades solitaires, ils débarquaient à nouveau en fin de journée, cette fois ensemble, acheter un gramme et puis selon leur humeur restaient une bonne partie de la soirée à se défoncer en compagnie de leurs dealers.

Mais le plus barge de tous ces camés, le plus pathétique aussi, fut sans doute Alex. Tous les vendredis soir, avec une régularité métronomique, il garait sa camionnette bleue en double file sur le boulevard, sonnait à l'interphone, et attendait que Thomas descende lui porter son stuff. Toujours un gramme ! La transaction se déroulait vite. Ensuite, ils restaient là, un petit moment, à bavarder, après quoi, remontant dans son J7, il disparaissait jusqu'à la semaine suivante.

Au fil des entrevues, Thomas était devenu une sorte de confident confesseur ; Alex lui avait avoué qu'il sortait de Fresnes où il venait de purger quatre années pour un crime passionnel.

« J'ai fait la culbute à cause d'une donzelle, un beau p'tit lot ! » répétait-il à loisir, avec un mélange d'ironie glaciale et d'effroi rétrospectif.

Le Parisien de l'époque, véritable encyclique du drame et de la noirceur quotidienne, avait relaté les faits. Un titre du genre accrocheur : « Il arrache à mains nues un œil à l'amant de sa femme et le tue. » La loi du talion moins les dents ! Stigmatisation, sous forme de raccourci, d'un acte d'une sauvagerie hors du commun, tout à fait à l'opposé de l'impression lymphatique produite au premier abord par Alex. Mais à y regarder de plus près, cette sérénité semblait le produit d'une application un peu outrée, comme si se déroulait en permanence au fond de ses entrailles, à chaque seconde de sa vie, une guerre entre plusieurs forces opposées et déchaînées. Aucun doute, la tragédie sanguinaire qui se jouait en son for intérieur mobilisait tous ses efforts. Le calme affiché, arraché de haute lutte, semblait ne tenir qu'à un fil.

Pourtant, depuis sa sortie de taule, Alex jouait le jeu, se tenait à carreau, autant qu'il tenait à distance ses démons les plus furieux. L'une des méthodes pour y parvenir avait consisté à s'aliéner à un boulot épuisant de chauffeur-livreur, 13 heures par jour, six jours sur sept. Plus qu'une réinsertion, un redressement de l'âme ! Mais l'angoisse cernait le bonhomme et les mâchoires de l'étau se resserraient... Il était comme une cocotte sous pression, pression qu'il fallait d'une façon ou d'une autre évacuer. L'exutoire auquel il recourait se déroulait chaque vendredi soir, au fin fond des banlieues les plus chaudes. À la nuit tombée, il fonçait dans sa camionnette bleue y pratiquer des *ultimate fights* ultra-violents. Très en vogue avec les combats de pitbulls, ces combats à mains nues ne répondent qu'à une seule règle : le droit du plus fort, et s'achèvent lorsque l'un des deux lutteurs reste au sol, définitivement. Les parieurs empochent leurs mises respectives, et le vainqueur ses gains.

Alex n'avait encore pas encaissé la moindre défaite. Peut-être parce qu'il était mort depuis longtemps ! Le combat en devenait inégal et c'est un lieu commun de penser, qu'à moins d'une intervention divine, les vivants ne triomphent jamais de la mort !

Sa préparation était aussi extrême que le rite létal auquel il jouait sa vie. Chaque vendredi soir, il achetait sa *coke* à un dealer de Barbès, s'en envoyait un gramme de suite et passait pécho chez Thomas. Il s'injectait le mélange de dope et de *coke* restant en intraveineuse, à quelques minutes du combat seulement. Le *speedball* détonant lui explosait le cerveau, décuplait

ses forces et sa rage contenues tout au long d'une semaine abrutissante.

Durant plus de cinq mois, Thomas lui avait fourni la moitié de son cocktail suicidaire d'invincibilité et soudain Alex disparut de la circulation aussi brusquement qu'il avait fait irruption. Thomas le supposa mort pour de bon ou à nouveau en taule. La réalité était bien plus prosaïque (comme toujours !). Son dealer de Barbès s'étant mis à vendre de la poudre, Alex n'avait tout simplement plus besoin de Thomas pour compléter sa préparation physique.



Collection La Contre-Allée
Éditions Trouble-Fête

Party

Stéphanie Lopez

C'était un jour exceptionnel où il ne se passait rien d'extraordinaire. Dans six heures, ce serait l'an 2000, et toujours pas de robots humanoïdes à tout faire, toujours pas de machines à voyager dans le temps, ni de télécommandes qui télétransportent, ni de soucoupes volantes à l'horizon. À part la tempête fracassante quelques jours plus tôt, même l'Apocalypse avait fait faux bond. Nostradamus, Paco Rabanne et la science-fiction du XXe siècle s'étaient plantés. On ne devrait jamais croire les histoires qui anticipent exagérément le futur. C'est pourquoi celle qui démarre ici s'est inspirée du vrai vécu d'une vraie personne de la vraie vie. Éva D. Lysid a vraiment existé. Bon, d'accord, à ce stade du récit, son existence était encore limitée, et son comportement, pas forcément raccord avec ce qu'on peut attendre d'un personnage ancré dans la réalité. Éva D. Lysid venait de se précipiter sous la douche. À cause du pétard : elle se sentait desséchée de l'intérieur. Alors elle faisait couler l'eau, sans égard pour les nappes phréatiques et l'urgence écolo, et commençait tout juste à se ressourcer... quand bien sûr, le téléphone se mit à sonner. C'était le treizième appel de la journée. Elle aurait voulu se dissoudre sous le jet diluvien, disparaître comme une bulle sans savon l'air de rien, lorsque le répondeur vint augmenter la pression :

– Éva, t'es pas chez toi ?

Toute *speed*, la voix de Kleo émanait d'une cacophonie de rythmes techno.

– Bon, écoute, je suis déjà chez Oscar là. Fwoaaah ! C'est classe, tu vas halluciner ! Ils viennent de régler le son : énorme. Les trois platines sont installées, tout est prêt, on attend plus que toi et tes disques pour envoyer. Ah, puis tu sais quoi ? Paraît que Romain Duris va passer ! Enfin, peut-être... Ah,

puis aussi, faut que je te précise un truc hyper important concernant le *dress code*. Le thème, c'est le futur. Ça craint, je sais, mais Oscar tient absolument à ce que tout le monde soit déguisé. Alors tu te lâches, hein, t'assures... Cyberdélire bébé !

Le futur ! Bonjour la misère...

Au jour de ce vendredi 31 décembre 1999, en France, le disque le plus vendu de l'année était un album de Francis Cabrel. La presse la plus lue, Télé Magazine. Pire : on comptait encore trois millions de concitoyens analphabètes. Un million de gosses vivaient au-dessous du seuil de pauvreté. Une femme sur trois avait déjà été maltraitée, battue ou violée. Une Terrienne sur six était tenue de sortir voilée – voire de ne pas sortir du tout. 40 % des enfants d'Afrique subsaharienne n'atteignaient pas l'âge de cinq ans. Leurs parents luttèrent à la machette dans des zones de non-droit et rien qu'aujourd'hui, tous continents confondus, 24 000 personnes allaient mourir de faim.

Bravo pour le futur.

Éva sortit de la salle de bains à reculons, essora sa longue tignasse auburn en répandant des flaques plein le parquet. En cherchant une paire de chaussettes dans le fatras de fringues, de disques, de *flyers*, de feuilles à rouler, de feuilles pour écrire et de paperasses diverses qui jonchaient le sol de sa « coquette studette », elle réalisa qu'à part son i-book et le téléphone mobile, il n'y avait dans ces quinze mètres carrés aucun objet vital qui n'existait pas depuis plusieurs décennies. Éva faisait partie des 20 % de Terriens qui s'accaparaient 80 % des richesses, mais ne possédait ni PlayStation, ni lecteur de DVD, ni écran plasma, ni appareil photo numérique, ni micro-onde qui sèche le linge, ni rien qui puisse la distraire de ce sur quoi elle avait bâti sa vie : écouter de la musique, rencontrer des musiciens, danser sur leurs œuvres, les faire découvrir aux autres.

Sur ces constats, fidèle à elle-même et à son esprit anticonformiste, elle décida de se pointer chez Oscar déguisée en clocharde *beatnik*. Elle enfila un sac poubelle sur son patte d'éph' en velours côtelé, osa la chemise pelle à tarte jaune fleurie à la gouache verte, tailla les pneus de son scooter en panne pour les coller sous ses baskets Space Invaders, fourra une pile de vinyles préalablement sélectionnés dans son *Dj bag* et partit réveillonner sans enthousiasme.

Dans le métro direction Sèvres-Babylone, l'Homo sapiens urbanus se tenait bien droit sur son 31, arborant toute une gamme de costards-cravates qu'il

déclinait du gris béton au noir corbeau, ce qui présentait toujours l'avantage de pouvoir resservir pour un enterrement. Sur les trottoirs de la rive gauche, c'était pire : un cortège de visons, foulards Hermès, parures Chanel et sacs Vuitton la toisait avec le même dédain que si un jean Pantashop s'était immiscé dans un défilé Lagerfeld. En arrivant au dernier étage du 6 rue de Babylone, sa tenue « early sixties made in caniveau » lui valut d'entrée la moue réprobatrice du PDG de BMI :

– *Dear* ! Une muse androgyne dans un sac poubelle, ça s'appelle du gâchis, s'offusqua le fondateur de Buzz Music International en ouvrant la porte de son loft + terrasse avec vue sur le strass.

Passée la renfrognade due à son outrage vestimentaire, il s'étonna de la trouver seule :

– Bug n'est pas avec toi, *lone baby* ? Il avait honte de ta tenue peut-être ?

– Tu parles, ça fait longtemps que Bug ne regarde plus ce que je porte... Il nous rejoindra plus tard, d'abord il dîne avec sa mère au Man Ray. Elle a traversé la Manche exprès pour passer l'an 2000 sur une chaise où Johnny Depp a déjà posé ses jolies fesses. Ça fait rêver, non ?

– Méfie-toi, si ça se trouve, à son âge, tu traverseras le Channel à la nage pour aller surfer la même *sinewave* que le prochain génie de la musique électronique, se gaussa-t-il en déposant ses affaires au vestiaire.

Éva ne fit pas cas de ses sarcasmes. Son ego était tellement blindé qu'il formait une carapace anti-choc émotionnel, une coquille un peu pesante, soit, mais qui garantissait une assurance tous risques face au jugement d'autrui. Elle tourna le dos à Oscar et suivit les flèches qui menaient au Lunarium, un genre de cosmodrome qui transformait toute la surface du salon en *dancefloor* de science-fiction. Le sol était tapissé de minuscules scories volcaniques, qui scintillaient sous une myriade de diodes clignotantes. Suspendues à des hauteurs différentes, des grappes d'étoiles phosphorescentes, des stalactites en cristal et des galaxies nimbées de lumière noire composaient les principaux atours de cette déco intersidérante. Planté au milieu de la piste, un large volcan en résine de cannabis crachait des fumigènes par intermittence. Lorsqu'il s'arrêtait, un immense trait de laser orange striait brutalement l'espace, pour mieux en souligner les dimensions. Pas de doute, Oscar avait vu grand. À sa manière, il avait tout fait pour légitimer le vieux mythe SF de l'an 2000.

Assise dans une bulle de verre, Kleo était moulée dans une combinaison intégrale en cuir blanc, d'où fleurissaient deux drôles d'antennes de chaque

côté de sa tête. Le géant vert avec lequel elle trinquait sous une planète aux reflets rubis n'était autre que le directeur artistique de BMI. Kleo travaillait aussi dans la maison de disques d'Oscar, qui l'avait embauchée en tant que chargée de com'. Depuis qu'elle avait payé à Éva dix jours de reportage en Australie pour aller interviewer les marsupiaux techno signés chez eux, ces deux club-trotteuses étaient presque devenues trop amies pour être honnêtes. Oscar les surnommait les *freak sisters* et les soupçonnait pour sa part d'être trop intimes pour n'être qu'amies...

Dans la capsule spatiale qui servait de cabine au Dj, un hologramme de Liza'n'Eliaz était en train de distiller un *set* spécial d'*ambient* fin de siècle. Un nuage de sons post-industriels couvrait le Lunarium, instaurant d'emblée un de ces climats décadents qui donnait un avant-goût de la soirée, et un arrière-fond d'esbroufe à peine déguisée.

Il n'était pas l'heure de l'apéro que toute l'équipe de Buzz Music International batifolait déjà sous une pluie de paillettes et de champagne. Des dizaines d'autres *people*, pseudo-mondains, demi-célébrités et branchés complets s'abattaient sur le buffet comme l'obésité sur l'Amérique. Éva se força à sourire et entama le cérémonial affecté des « ça-va-super-et-toi ? ». La plupart de ses amis étaient là, y compris ceux qu'elle n'aimait pas trop : il y avait Jeff, le rédacteur en chef de Soundz Magazine, qui l'employait comme pigiste assidue. Gaël, le stagiaire *wannabe*, prêt à vendre sa mère pour se payer l'interview d'un Saint Père de l'électro. Judith, l'ex de Bug, qui ne manquait jamais de se rappeler à son bon souvenir. Et, beaucoup plus réjouissant, Odysse, son mentor musical et meilleur ami, un technophile de la première heure qui l'avait initiée aux différentes facettes de la culture électronique, ainsi qu'aux rouages du *music business*. Odysse était tout à la fois organisateur de soirées, chercheur de talents, manager de groupes en devenir et brasseur de Dj's. Éva lui devait des *bookings* impensables pour une jeune médiatrice musicale. Sans lui, ses vinyles n'auraient probablement jamais traversé les continents, ni les frontières, ni même le périph'...

Seulement voilà, dans le petit monde de la *hype*, rien n'aidait plus qu'un véritable ami qui faisait la pluie et le beau temps avec la programmation des soirées dans lesquelles il était impliqué. Ainsi, dès lors qu'il l'en sentait capable, Odysse décidait que dans telle ou telle fête, Éva D. Lysid partagerait l'affiche avec des pointures du calibre de Jeff Mills, Sven Våth ou Dave Clarke. Grâce à lui, elle était devenue une sorte d'égérie sortie de nulle part, mais dont le nom se faufilait un peu partout.

Plus récemment, Odysse s'était par ailleurs déniché trois nouvelles inspiratrices, trois sœurs triplées qui formaient un groupe post-rock dans la veine de Sigur Ròs : les Korriganes. Pour que leur premier album sorte

sous les meilleurs auspices, il déployait des trésors d'énergie – ce qui tenait d'une sacrée prouesse pour quelqu'un qui, depuis six ans, vivait avec un Sida déclaré. Il s'investissait à plein temps pour la réussite de ses protégées, non pas pour coucher avec (Odysse était homosexuel), pas plus que pour se gaver de royalties (quand on fait abnégation de sa santé par folie d'amour, quand on sacrifie son corps pour ne pas mettre de barrière entre soi et l'être qu'on aime, on se situe forcément au-dessus de ce qui est matériel). Aussi dingue que cela puisse paraître, Odysse était un pur altruiste. Une sorte de saint post-moderne qui n'obéissait jamais qu'à ce que lui dictait son cœur. Et son cœur, comme celui d'Éva, était imprégné de musiques.

En foulant le sol scoriacé au détour du volcan, ils tombèrent tous les deux nez à nez avec une étrange créature qui s'appliquait déjà à émietter la paroi de haschich. Son visage était entièrement couvert de fond de teint noir, ce qui contrastait avec le blond électrique de sa coupe hérisson. La créature flottait dans une robe conique cousue de feuilles d'aluminium, qu'elle fit virevolter de joie en apercevant Odysse.

– Viviane, je te présente mon amie Éva. Éva, je te présente Viviane, la plus loufingue des Korriganes.

– Enchantée, c'est le cas de le dire : il paraît que le nom Korrigane désigne les esprits fées chez les Bretons ?

– Bien sûr. C'est parce qu'on est nées dans la forêt de Brocéliande, tu sais, la forêt de Merlin l'enchanteur... On boit encore de la potion magique là-bas, c'est pas des légendes. Tiens, tu vois cette fiole ?

Elle dévissa le pendentif en forme de flamme qui brillait sur son cou :

– Eh bien dedans, il y a une décoction à base de jusquiame noire et de datura. À côté, le LSD c'est du pipi de licorne. J'te paye ma goutte ?

Éva, qui ne ratait jamais la moindre occasion de se décapsuler l'encéphale en bonne compagnie, s'empressa de tendre son verre, trop heureuse d'y recevoir le substantifique mix de deux plantes mythiques jadis utilisées en sorcellerie. Plus que de tout autre plan stupéfiant, elle était particulièrement friande de découvertes psychédéliques. Bien entendu, en jetant ses deux oreilles dans la techno, son cerveau avait aussi goûté des kyrielles de drogues synthétiques conçues pour faire passer la pilule du rythme occidental. Mais dans la grande famille des psychotropes, les hallucinogènes restaient de loin ses substances préférées. À chaque nouvelle expérience correspondait une

nouvelle clé : elle l'introduisait dans la serrure, et son esprit se déverrouillait. Impossible de savoir à l'avance ce qui surgirait derrière la porte ; la quête psychédélique passait nécessairement par l'acceptation de l'inconnu. Ainsi, pour elle qui prônait un usage récréatif et surtout créatif des drogues, *trips*, MDMA, champignons et autres plantes initiatiques n'avaient rien perdu de leur dimension sacrée, à ne pas prendre à la légère. Éva D. Lysid ne badinait pas plus avec l'amour qu'avec la musique et le LSD.

Dans le cosmodrome, où des centaines d'Objets Vivants Non Identifiés s'apprêtaient désormais à enterrer les années 1900, l'hologramme de Liza'n'Eliaz eut la riche idée de passer un vieil album de Squarepusher en guise de transition avec le prochain Dj. Au pied du volcan cannabique, Odysse bondissait allègrement dans ses bottes de cosmonaute en faisant gicler le gravier de scories. Viviane ondulait comme un bouquet d'herbes folles sous la tempête de *breakbeats* pendant qu'Éva, plus motivée que jamais à l'écoute de *Feed Me Weird Things*, avalait une longue gorgée de son kir royal aux solanacées. Elle était en train de se délecter des premiers riffs de jazz, visualisait déjà les *UFO's Over Leyonstone* atterrir dans le loft d'Oscar, lorsqu'un authentique Terrien – qui flairait toujours les meilleurs trips sensoriels – courut la rejoindre sur le *dancefloor* :

– Bonsoir gente dame, bienvenue dans le présent. Dites-moi, votre beau regard semble tout absorbé dans ce verre... Quel est donc cet étrange breuvage dont vous vous gargarisez les pupilles ?

– Mmh, tu veux goûter ? C'est de la potion Korrigane. Ça va te rincer le crâne.

– Fichtre ! Je ne saurais faire fi d'un tel philtre... Surtout si en échange, vous acceptiez ces modestes gélules remplies de poudre de Perlimpinpin. Nous pourrions tout à loisir les dissoudre dedans pour nous mettre en *joy*...

– Parbleu l'ami, ce serait double alchimie ! Tenez, buvons ensemble.

Ce drôle de troubadour, tout de *no logo* vêtu et de *dreads* chevelu, n'était autre que Personne, un vieux copain de fac qui avait quitté Sciences Po pour s'adonner à sa passion de photographe. *Rider* chevronné, il s'était spécialisé dans les images de glisse, et contredisait à lui tout seul le cliché du surfeur qui n'a rien dans la tête. Personne, c'était plutôt l'archétype du philosophe zen, du psychonaute érudit et de l'écolo engagé. Autant de raisons pour lesquelles Éva en avait fait son grand pote. Il incarnait la sagesse insouciance, le je-m'en-foutisme vigilant, la coolitude inspirée... Et comme tout Poisson qui se

respecte, il partageait avec elle le même attrait pour le monde marin. Avec de tels atouts, s'il avait été musicien, Personne aurait constitué l'homme idéal. Éva admirait, enviait son art de vivre, sa façon d'être au monde. Personne ne s'accrochait à rien, il avait toujours rejeté la notion d'identité – ce qui lui évitait ainsi tout problème d'ego. Contrairement à elle, qui s'attachait à son petit statut de Dj-journaliste pour avoir l'impression d'exister, Personne n'était pas ce qu'il faisait dans la vie ; il était, simplement. Présent à la vie, à chaque instant. Là, par exemple, il s'appliquait de tout son être à touiller le cocktail explosif de MDMA-jusquiamé-datura prompt à les catapulter sur les anneaux de Saturne, quand un certain Pedro, proclamé dealer officiel de la soirée, vint lui proposer de la *coke*. Personne, qui se réclamait d'une éthique exclusivement psychéphile en matière de défonce, dévisagea l'importun comme un Dj *hardcore* à qui on aurait demandé un *slow* italien.

– Lâche l'affaire, coco. Je ne me suis pas bâfré tout Castaneda, Kerouac et Leary pour me contenter d'un petit délire nombriliste à l'heure des travaux pratiques.

– Faut vivre avec ton époque, *man*. Woodstock, Katmandou, tous ces *trips*-là, c'est comme Capri : c'est fini ! T'es pas en phase, *man*.

Personne, qui n'aspirait justement qu'à se déphaser, moucha le dealer d'un rire acerbe qui se situait déjà hors du temps. Son visage se fendit d'un large rictus, sur lequel Éva put déchiffrer la réponse éclairée d'un disciple d'Aldous Huxley aux tentations Zombies façon Breat Easton Ellis. Les premiers effets de la décoction Korrigane n'avaient pas tardé à se manifester.

Assise dans l'air, Éva regardait tomber les masques, les neurones ébouriffés par ses frasques. La lune se décrocha, elle entendit le verrou sauter. C'était le déclic. Elle entra dans un état second, un état dans lequel elle ne se sentait pas déchirée, ni défoncée, ni déboîtée, ni aucun autre synonyme du genre destructeur. Bien au contraire. Comparée à Kleo qui, complètement bourrée, titubait sur le *dancefloor* et devait s'agripper aux stalactites pour ne pas valser dans les pattes d'Oscar, Éva se trouvait juste étrangement consciente. Soudain, enfin, les choses lui apparaissaient telles qu'elles étaient réellement, débarrassées du filtre rationnel qui les déformait le reste du temps. Les sons devenaient des sens à part entière ; ils s'entrecroisaient les uns les autres et tricotaient de la béatitude tous azimuts. Parfaitement. Les sons, elle les voyait, elle les respirait, elle les goûtait, elle les caressait, ils fourmillaient sur le bout de sa langue et elle les engloutissait.

Depuis combien de temps Éva s'était-elle mise à danser ? La question ne

se posait pas. Le temps ne s'écoulait plus. Les contours du Lunarium avaient disparu, les conversations s'étaient éteintes, les lumières s'étaient tues. À présent, seule la musique existait. L'emplissait. Parce que la musique, avec ou sans drogue, il faut bien préciser, une bonne fois pour toutes, que c'était l'essence de ses jours. Le moteur de ses nuits. La raison d'être d'un être qui entretenait de drôles de rapports avec la raison. Sans doute aurait-elle déjà écourté son séjour sur Terre s'il n'y avait pas eu des notes, des rythmes et des sons pour lui donner un sens.

Pourtant, Éva D. Lysid n'était pas musicienne. Si l'on excepte les platines et ses bidouillages occasionnels sur le *sampler* de son copain Bug, elle ne jouait d'aucun instrument. Simplement, la musique était son instrument : celui qui lui permettait de se maintenir en vie. À la fois outil de travail, béquille anti-spleen, machine à produire du rêve et de l'espoir, thermomètre de ses humeurs, baromètre des tendances, ustensile de cuisine mentale, appareil à danser, vecteur de transe et seul amplificateur d'émotions capable de briser des limites.

Était-ce parce qu'elle ne produisait pas de musique qu'elle avait tant besoin d'en consommer ? Peut-être. En tous cas, Éva n'était pas née dans une famille de mélomanes. Bizarrement, cette sensibilité à fleur d'oreille était innée chez elle. Toute petite déjà, elle fredonnait des comptines aux airs de mantra avant même de savoir dire « maman ». Puis la musique s'était infiltrée crescendo dans sa vie. Quand elle ne se réveillait pas avec une mélodie dans la tête, il arrivait fréquemment que les paroles d'une chanson se fassent l'écho de ses faits et gestes, composant ainsi la B.O. naturelle de son quotidien. Et certaines de ces œuvres étaient si belles qu'elles compensaient, à l'écoute, toute la frustration d'être infoutue de les créer. Car enfin, c'était bien là tout le paradoxe : vivre par et pour la musique, alors qu'en se penchant sur son berceau, Euterpe lui avait transmis la magie sans lui fournir de baguette.

*

– Éva chérie, quand est-ce que tu mixes ? roucoula Kleo en lui entortillant ses antennes autour du cou.

– Comment quand ? Je sais pas... Quand ? Après... Après, euh, l'an 2000 ? C'est déjà l'an 2000 ?

– *Dear*, c'est bientôt, dans pas longtemps.

– Temps ?

– T’en fais pas, ça va bien se passer... Oh *darling*, tu voudras bien jouer *Last Tribute To The 20th Century*, tu sais, c’est le morceau qui fait tintinlintintoum sur le nouvel album de Laurent Garnier. Tu le mettras, hein, dis ?

À cet instant, Personne – qui aimait principalement intervenir quand on ne l’avait pas sonné – interrompit la requête de Kleo en agitant dans ses oreilles une grappe d’étoiles en cristal, qui tintaient comme des clochettes :

– Ding dong ! Non mais c’est quoi encore ce délire avec Y2K, et bientôt le XXI^e siècle, et bientôt le troisième millénaire, et bientôt la fin du monde de Sigue Sigue Spoutnik !? Non mais, est-ce que les Papous, est-ce que les Chinois, est-ce que les Aborigènes, est-ce que la planète Terre fêtent l’an 2000 ? Nom d’un petit Jésus, l’an 2000, C’EST DU VENT ! La potion de Viviane : ça, c’est du solide !

– Ah, ça, la potion de Viviane, c’est pas de la bibine de scouts en goguette, renchérit Éva. Non parce qu’alors là, vraiment, c’est... Woah ! Je me sens... Fwouh ! Comment dire ?

– Impeccable ?

– À un point, c’est pas racontable.

Éva n’avait plus envie de parler. Toute sa présence, toute sa conscience, toute sa lucidité parallèle étaient à nouveau absorbées par la musique et la musique seule. Dans les hautes sphères du Lunarium, Dj Lush (également à la une de Soundz Magazine) venait de faire son entrée dans la capsule sonore. Il envoya d’emblée *Higher State Of Consciousness*, le vieil hymne psychotrope de Josh Wink, bien loin d’imaginer que pour la danseuse néo *beatnik* qui voltigeait là-bas sous la Voie lactée, « *Higher State Of Consciousness* », c’était encore peu dire. À ce niveau de conscience-là, ce qui était en train de se hisser en elle était suffisamment puissant pour ne pas pouvoir être relaté. Tout était dans l’expérience, dans cette sensation indescriptible qui transcendait les mots. L’écrivain qui aurait voulu rendre compte de cette prise directe avec l’infinité des choses se serait confronté à l’impossible. Car les mots posent toujours des limites ; or dans ce présent-là, l’esprit d’Éva n’en avait plus. Les mots imagent la réalité ; or la réalité n’est pas une image. Hélas, ce n’est peut-être pas un hasard si dans « écrivain » , il y a « vain »...

En fait, du point de vue d’Éva, le seul langage qui, à ce moment-là, aurait pu dépeindre la féerie de ses connexions avec l’infini eût été la musique d’Aphex Twin. Alors, comme dans ces états de grâce tout est bien qui coïncide bien,

Delphium, l'un de ses premiers morceaux, retentit comme par magie. Un son soudain si clair qu'il illumina tout le Lunarium, et produit un *flash* dans l'esprit d'Éva. Un fluide. Il y avait de l'eau. De l'eau, partout. Le loft d'Oscar inondé. La rue de Babylone submergée. La cime des arbres noyée. Paris, englouti. Le ciel dégoulinait en cascades sur les gargouilles de Notre-Dame, sur les cloches du Sacré-Cœur, sur le sommet des tours Saint-Jacques, Eiffel et Montparnasse. Les rares monuments qui émergeaient encore de cette scène où la Seine n'était plus que le fond d'un souvenir se désagrégeaient comme de pauvres châteaux de sable emportés par les vagues. La Grande Arche se liquéfiait, le Panthéon se liquéfiait, le Palais de Chaillot, le Musée de l'Homme se liquéfiaient et, plus prodigieux encore, le corps d'Éva aussi devenait liquide. Le corps d'Éva mutait. Des torrents de plasma, des ruisseaux de bile, de larmes, de sucs, de salive, d'urine et de sécrétions diverses s'écoulaient tour à tour par ses différents orifices. Puis sa chair même devint soluble, ses muscles, ses organes, son sexe, son squelette, tout son corps devint soluble. Ensuite, enfin, son ego réputé si solide s'est dissous à son tour, emporté par le flux d'une transe limpide.

Mutatis mutandis.

Là-haut dans la capsule, Dj Lush enchaîna sur un autre morceau de Richard D. James intitulé *Girl/Boy* et l'androgyne Éva, soudainement reconstituée, vit l'amour au fond du Lunarium.

L'amour brandissait une tronçonneuse vrombissante et s'attaquait aux angles supérieurs d'un énorme cube de glace. L'amour ressemblait à un sorcier Yaqui ou à un descendant Inca avec sa longue natte noire, son profil racé et ses yeux perçants. L'amour baignait dans un halo de lumière bleue, ce qui, entre deux stalactites phosphorescentes, rendait son apparition subite encore plus fantastique. Un large sourire étirait ses zygomatiques jusqu'aux pommettes, dévoilant une éclatante canine de comte Dracul à la commissure gauche. La lame aux crocs d'acier mordait la glace dans le prolongement de son bras nu, esquissant une première courbe, puis une deuxième... Et un tourbillon de givre enveloppait son corps fondu dans un manteau d'opale.

Fantasmagorique.

Éva ne savait pas trop comment elle s'était retrouvée aimantée contre ce bloc de glace, à regarder les formes se préciser sous ses yeux ébahis comme une mère regarde naître un enfant. Elle était en train d'assister au miracle même de la création. Et tandis qu'une figure encore indéfinie surgissait au

cœur de la glace, un vieux rêve trouble resurgissait simultanément du tréfonds de son être : le rêve d'un *amour artistique*. Elle n'en avait jamais parlé à personne, mais c'était le grand idéal de sa vie. Inventé tout exprès par son esprit chimérique parce que sa vie, justement, n'avait rien d'idéal. En temps normal, cette candide utopie était ensevelie sous une montagne de petits plaisirs, de menus acquis sociaux et autres semblants de prestige prompts à rassasier son ego, en occultant ses vraies ambitions. Mais l'espace d'une trêve, d'un instant de beauté suprême comme celle qui venait d'apparaître, cette indéfinissable obsession ne manquait jamais de refaire surface. Elle redevenait une priorité.

Un *amour artistique*... Était-ce d'abord un amour créatif ? Était-ce un amour unique, différent ? Ou plutôt un amour poétique, romanesque ? Était-ce carrément un amour absolu, un amour immortel ? Ou simplement un amour harmonieux ? À vrai dire, Éva ne voyait pas précisément à quoi son cher concept pouvait bien correspondre, ni comment il pourrait se manifester concrètement. En fait, elle ne savait même pas si un tel amour pouvait seulement exister. Mais quand le *break* mélodique de *Girl/Boy* s'envola dans le cosmodrome et qu'à la première note, le sculpteur sur glace lui décrocha une demi-lune de sourire, alors oui, elle se dit qu'une ébauche de définition était peut-être en train de sortir des limbes. Posé comme un reflet d'ivoire sur la plus belle symphonie jamais composée sur Macintosh, ce sourire aussi largement barré que celui du chat d'*Alice au Pays des Merveilles* lui apparut comme l'esquisse même de l'*amour artistique*. Éva se caressa l'oreille, dessina un *smiley* sur le givre qui recouvrait la sculpture naissante, explosa ses pupilles dans celles de l'homme à la dent pointue. En cet instant, oui, tout était possible.

Un *amour artistique*... En cet instant, oui, elle était sûre d'y croire. C'était donc le moment ou jamais, se dit-elle, pour repartir sur de bonnes bases. Parce que pour être honnête, Éva devait bien admettre que jusqu'ici, elle n'avait jamais trop su comment procéder, au juste, pour ainsi mettre la Beauté au service de l'Amour. Alors à défaut, elle n'avait rien trouvé de mieux que de mettre dans son lit les artistes les moins vilains de son entourage. Éva manquait de discernement : elle confondait amour artistique et baise idolâtrique. C'était d'ailleurs comme ça qu'elle s'était entichée de Bug.

Évidemment, Bug était musicien. Il avait le côté *Sexy Boy* débraillé des joyeux branleurs de trente ans qui n'avaient jamais renoncé à leurs lubies de gosses pourris gâtés.

Non moins immature, Éva était tombée sous le charme du personnage comme une gamine un peu plouc tombe sous le charme du clown de passage.

Bug, c'était un peu le fils spirituel de Bob l'Éponge et de Marge Simpson : ses pitreries naturelles n'avaient pas leur pareil pour transformer les banalités du quotidien en *cartoon* d'appartement. Un vrai talent. Chaque matin, Éva se réveillait dans un nouvel épisode de Tex Avery. Sans compter qu'en plus de bien la faire rire, Bug la faisait bien jouir – ce qui n'aurait sans doute pas été le cas s'il avait été docteur, avocat ou footballeur. Le désir d'Éva était trop conditionné.

Malheureusement avec Bug, les avantages s'arrêtaient là, en attendant que leur histoire s'arrête tout court. L'inconvénient principal, c'était que Bug n'aimait pas Éva. Il aimait juste sentir l'emprise qu'exerçait sa musique sur elle, lire l'admiration dans son regard quand il lui faisait écouter un de ses morceaux. Pour lui, Éva était une fille facile, une groupie avec laquelle il n'avait pas à faire d'efforts. D'ailleurs, c'était par facilité qu'il restait avec elle. Par confort.

Éva, elle, aurait pourtant aimé l'AIMER. Elle aurait fait cet effort pour lui s'il ne l'avait pas écrasée de la sorte sur le terrain du nombrilisme, du narcissisme, de l'égoïsme, de l'égomanie, de l'égoïsme, bref, tous ces points communs à cause desquels ils n'étaient pas égaux. Mais la souffrance ayant ses limites, elle avait simplement décidé d'aller voir ailleurs. Une tactique efficace, en l'occurrence, puisque la simple vue de ce sculpteur la plongeait dans un état de pure contemplation. L'homme à la dent pointue était en train de donner naissance à quatre bras tentaculaires qui émergeaient aux quatre coins du cœur de glace. Si Éva avait été moins fascinée par cette singulière apparition, elle se serait aperçue qu'à l'orée du Lunarium, un bouffon gesticulant venait de faire son entrée, fièrement harnaché dans un scaphandre qui devait faire deux fois son volume. Ce Bibendum en carton pâte, improbable progéniture de Capitaine Caverne et de Capitaine Flam, c'était donc Bug, précisément. Elle n'avait toujours pas remarqué sa présence pourtant peu évitable, quand Kleo et Oscar vinrent lui présenter l'objet de sa contemplation :

– Éva, tu connais Zorg ? demanda Oscar.

– Zorg, tu connais Éva ? renchérit Kleo.

Ils n'eurent pas le temps de bredouiller un « non » hésitant que tous furent soudain assourdis par une vive détonation. Une fusée verte venait de sortir du cratère, suivie d'une rouge, puis d'une bleue, puis d'un feu d'artifice complet. Toutes les autres lumières s'étaient éteintes. Oscar en profita pour rouler une pelle à Zorg. Odysse vint mettre sa langue dans l'oreille d'Éva. Viviane s'amusa à chatouiller les fesses d'Odysse. Kleo lui prêta main forte

en mimant les gestes du vice. Délogeant Zorg – qui semblait soulagé – Bug sauta au cou d'Oscar et lui roula un patin à son tour. Pendant ce temps, son ex Judith entreprit de lui lécher le nombril en perçant son scaphandre avec un pic à glace. Ça y est, c'était le bordel.

*« We're gonna party and have a good time and
I wanna make love to you baby »*

Dans la sound capsule, Dj Lush s'était carrément foutu à poil, et scratchait comme un cador sur le *Year of Apocalypse* de Jimi Tenor. Le Lunarium crépitait sous les flashs des stroboscopes, tandis qu'un déluge de confettis-météores s'abattait sur les troupes de danseurs. Tout le *team* de BMI s'agitait, criait, s'étreignait. Des dizaines d'autres invités se roulaient par terre, victimes d'un lâcher de ballons-planètes gonflés au gaz hilarant. D'autres encore se ruaient sous la cascade de champagne qui séparait le bar du *dancefloor*, un large rideau mousseux rinçant les soiffards ivres morts. Sur la terrasse, les plus réchauffés enfourchaient les branches d'arbres arrachées par la tempête, et faisaient mine de s'envoler avec.

*« We're gonna do a lot of beautiful things
'cause this is year of Apocalypse. »*

Ainsi donc il était minuit. Dingue comme tout le monde avait été sauvagement frappé par les douze coups de 2000. Frappa-dingue. Pourtant le moment était moins historique qu'hystérique. Oscar s'était précipité sur son *laptop* afin de vérifier si l'horloge tournait toujours rond, mais il s'avéra bel et bien que le seul Bug ici, c'était celui qui était en train de bloquer sur le décolleté de Judith... Les choses suivaient simplement leur cours ; aucune métamorphose notable. Toute cette mascarade symbolique n'avait d'ailleurs aucune incidence sur Éva. L'unique différence qui, à ses yeux, distinguait l'an 2000 de la fin des années 1990, c'était Zorg : il avait disparu comme il était apparu. Volatilisé dans les volutes obscures, vapeurs volages qui entouraient sa sculpture... Peut-être qu'à l'instar de Personne, il était transparent à Y2K lui aussi ?

Éva n'était plus sûre de rien. Elle avait la gorge sèche, un peu nouée aussi. Elle voulut boire un verre d'eau.

– Yop là, bella donna ! Je t'offre un bloody quelque chose ?

Bug l'intercepta en direction du bar, le scaphandre éventré, les cheveux en pétard, un ballon de protoxyde d'azote qui pendait entre ses lèvres. Elle tenta de l'esquiver.

– Ben quoi bébé, fais pas la gueule ! C'est juste l'an 2000, on se lâche un peu...

– Dans ce cas, lâche moi plutôt les bask', tu me feras plaisir.

– Attends, je te cherche partout depuis tout à l'heure, t'es introuvable !

– Ah oui ? Eh bien à défaut, t'as retrouvé Judith, c'est déjà ça.

– Non mais tu rigoles, Judith, c'est pas du tout ça ! Je vais quand même pas prendre un X avec mon ex, t'as vu cette désaxée ! Regarde plutôt ce que j'ai là ; c'est pour toi que je nous ai ramené ça...

Il lui présenta deux petites pilules blanches à moitié fondues dans la moiteur de sa main.

– J'en veux pas Bug, je suis assez chéper comme ça...

– Hein !? Mais c'est des Mercedes, putain, la Rolls de l'ecsta !

– Bof... Ça me dit rien.

– Enfin, Éva, tu peux pas refuser ! Ça fait des mois qu'on s'est pas pris un p'tit xeu tous les deux, en amoureux... Allez, laisse-toi faire bébé, tu verras, ça nous fera du bien...

Elle voulut crier au foutage de gueule, mais n'eut pas fini d'ouvrir la bouche que Bug lui glissait déjà un cacheton sur la langue, en le noyant dans un gros patin. L'enfoiré. Bien sûr que non, il ne cherchait pas à partager un *trip* avec elle. Il cherchait juste quelqu'un pour accompagner le sien, nuance. Quoiqu'ils fissent ensemble, c'était toujours comme ça avec Bug : chacun pour soi. 1+1=1+1. Même en couple, ils n'arrivaient pas à faire deux.

Éva poursuivit son chemin jusqu'au bar. Avec le goût amer que Bug venait de lui laisser, elle avait définitivement besoin de se rincer la gorge. Là, c'était *Total Devastation* : sur les platines de Dj Lush, dans sa tête, autour du comptoir. Ce qui avait été un somptueux buffet, pantagruélique et finement décoré, offrait désormais le spectacle d'un lendemain de pillage chez les Goths. Seules les bouteilles d'Évian *collector* n'avaient pas été dépucelées.

Couchée sous le rideau de champagne, une célébrité du petit écran qu'Éva ne connaissait pas l'interpella pour lui demander si elle allait bientôt mixer. Oscar, toujours du côté des *people*, intervint alors la bouche en cœur :

– Mais oui, au fait ! Éva, tu devais pas prendre les platines à minuit ?

– Bien sûr que si.

Il tapota sa montre Storm du bout de l'index.

– Oooooups ! Désolée, j'avais oublié l'heure...

– Cette fille est d'une gravité aiguë, dit Oscar à l'inconnu célèbre, tandis qu'Éva bondissait dans la capsule du Dj. Tu lui laisses le meilleur *timing* le soir de Y2K et elle ne voit pas l'heure ! Heureusement qu'elle a une bonne oreille...

Le type de la télé jugea surtout qu'elle ne devait pas avoir de goût pour s'habiller comme une gueuse hippie. Il ricana de concert avec Oscar. De leur point de vue, cette pauvre Éva démarrait l'année avec un triple zéro pointé.



Les trous du masque

Un conte éthéré de Jean Lorrain

À Marcel Schwob.

« Le charme de l'horreur ne tente que les forts. »
Baudelaire.

I

« Vous voulez en voir, m'avait dit mon ami de Jacquels, soit, procurez-vous un domino et un loup, un domino assez élégant de satin noir, chaussez des escarpins et, pour cette fois, des bas de soie noire aussi et attendez-moi chez vous mardi vers dix heures et demie ; j'irai vous prendre. »

Le mardi suivant, enveloppé dans les plis bruisants d'un long camail, un masque de velours à barbe de satin assujetti derrière les oreilles, j'attendais mon ami de Jacquels dans ma garçonnière de la rue Taitbout, tout en chauffant aux braises du foyer mes pieds horripilés par le contact irritant de la soie ; dehors les cornets à bouquin et les cris exaspérés d'un soir de carnaval m'arrivaient confus du boulevard.

Assez étrange et même inquiétante à la longue, en y réfléchissant, cette veillée solitaire d'une forme masquée affalée dans un fauteuil, dans le clair-obscur de ce rez-de-chaussée encombré de bibelots, assourdi de tentures avec, dans les miroirs pendus aux murailles, la flamme haute d'une lampe à pétrole et le vacillement de deux longues bougies très blanches, sveltes, comme funéraires, et de Jacquel n'arrivait pas. Les cris des masques éclatant au loin aggravaient encore l'hostilité du silence ; les deux bougies brûlaient si droites qu'un énervement finissait par me prendre et, soudain effaré devant ces trois

lumières, je me levai pour aller en souffler une.

En ce moment une des portières s'écartait et de Jacquels entra.

De Jacquels ? Je n'avais entendu ni sonner ni ouvrir. Comment s'était-il intro-duit dans mon appartement ? J'y ai songé souvent depuis ; enfin de Jacquels était là devant moi ; de Jacquels ? C'est-à-dire un long domino, une grande forme sombre voilée et masquée comme moi : « Vous êtes prêt ? interrogeait sa voix que je ne reconnus pas, ma voiture est là, nous allons partir. »

Sa voiture, je ne l'avais entendue ni rouler ni s'arrêter devant mes fenêtres. Dans quel cauchemar, dans quelle ombre et dans quel mystère avais-je commencé de descendre ? « C'est votre capuchon qui vous bouche les oreilles ; vous n'avez pas l'habi-tude du masque, » pensait à haute voix de Jacquels, qui avait pénétré mon silence : il avait donc ce soir toutes les divinations et, retroussant mon domino, il s'assurait de la finesse de mes bas de soie et de mes minces chaussures.

Ce geste me rassurait, c'était bien de Jacquels et non un autre qui me parlait sous ce domino. Un autre n'aurait pas eu souci de la recommandation, faite à moi par de Jacquels il y avait une semaine. « Hé bien, nous partons, » commandait la voix et, dans un bruissement de soie et de satin qu'on froisse, nous nous engouffrions dans l'allée de la porte cochère, assez pareils, il me semble, à deux énormes chauves-souris dans l'envolement de nos camails soudainement relevés au-dessus de nos dominos.

D'où venait ce grand vent ? Ce souffle d'inconnu ? La température de cette nuit de Mardi gras était à la fois si humide et si molle.

II

Où roulions-nous maintenant, tassés dans l'ombre de ce fiacre extraordinairement silencieux, dont les roues, pas plus que les sabots du cheval, n'éveillaient de bruit sur le pavé de bois des rues et le macadam des avenues désertes ?

Où allions-nous le long de ces quais et de ces berges inconnues, à peine éclairées çà et là par la lanterne falote d'un antique réverbère ? Depuis longtemps déjà, nous avions perdu de vue la fantastique silhouette de Notre-Dame se profilant de l'autre côté du fleuve sur un ciel de plomb. Quai Saint-Michel, quai de la Tournelle, quai de Bercy même, nous étions loin de l'avenue de l'Opéra, des rues Drouot, Le Peletier, et du centre. Nous n'allions même pas à Bullier, où les vices honteux tiennent leurs assises et, s'évadant sous le masque, tourbillonnent presque démoniaques et cyniquement avou-és les nuits de Mardi gras, et mon compa-gnon se taisait.

Au bord de cette Seine taciturne et pâle, sous l'enjambement de

ponts de plus en plus rares, le long de ces quais plantés de grands arbres maigres aux branchages écar-tés comme des doigts de mort, une peur irraisonnée me prenait, une peur aggravée par le silence inexplicable de de Jacquels ; j'en arrivai à douter de sa présence et à me croire auprès d'un inconnu. La main de mon compagnon avait saisi la mienne, et, quoique molle et sans force, la tenait dans un étau qui me broyait les doigts... Cette main de puissance et de volonté me clouait les paroles dans la gorge et je sentais sous son étreinte toute velléité de révolte fondre et se dissoudre en moi ; nous roulions maintenant hors des fortifications, par des grandes routes bordées de haies et de mornes devantures de marchands de vins, guinguettes de barrières depuis longtemps closes, nous filions sous la lune qui venait enfin d'écorner une bande de nuages et semblait répandre sur cet équivoque paysage de banlieue une nappe grésillante de sel ; à ce moment il me sembla que les roues du fiacre, cessant d'être fantômes, criaient dans les pierrailles et les cailloux du chemin.

« C'est là, murmurait la voix de mon compagnon, nous sommes arrivés, nous pouvons descendre », et comme je balbutiais un timide : « Où sommes-nous ? – Barrière d'Italie, hors des fortifications, nous avons pris la route la plus longue, mais la plus sûre, nous reviendrons par une autre, demain. » Les chevaux s'arrêtaient et de Jacquels me lâchait pour ouvrir la portière et me tendre la main.

III

Une grande salle très haute aux murs crépis à la chaux, des volets intérieurs her-métiquement clos aux fenêtres ; dans toute la longueur de la salle, des tables avec des gobelets de fer blanc retenus par des chaînes et, dans le fond, surélevé de trois marches, le comptoir en zinc, encombré de liqueurs et de bouteilles à étiquettes colorisées des légendaires marchands de vins ; là-dessus le gaz sifflant haut et clair : la salle ordinaire, en somme, sinon plus spacieuse et plus nette, d'un troquet de barrière, dont le commerce irait bien. « Surtout, pas un mot à qui que ce soit, ne parlez à personne et répondez encore moins, ils verraient que vous n'êtes pas des leurs, et nous pourrions passer un mauvais quart d'heure. Moi, l'on me connaît », et de Jacquels me poussait dans la salle.

Quelques masques y buvaient, disséminés. À notre entrée, le maître de l'établis-sement se levait et, pesamment, en traînant les pieds, venait au-devant de nous comme pour nous barrer le passage. Sans un mot, de Jacquels soulevait le bas de nos deux dominos et lui montrait nos pieds chaussés de fins escarpins ! C'était le Sésame, ouvre-toi ! sans doute de cet étrange établissement ; le patron retournait lourdement à son comptoir et je m'aperçus, chose bizarre, que lui aussi était masqué, mais d'un grossier cartonage burlesquement enluminé, imitant un visage humain.

Les deux garçons de service, deux colosses aux manches de chemise retroussées sur des biceps velus de lutteurs, circulaient en silence, invisibles, eux aussi, sous le même affreux masque.

Les rares déguisés, qui buvaient assis autour des tables, étaient masqués de satin et de velours, sauf un énorme cuirassier en uniforme, sorte de brute à la mâchoire lourde et à la moustache fauve, attablé auprès de deux élégants dominos de soie mauve, et qui buvait à face découverte, les yeux bleus déjà vagues, aucun des êtres rencontrés là n'avait visage humain. Dans un coin, deux grands blousards à casquettes de velours, masqués de satin noir, intriguaient par leur élégance suspecte ; car leur blouse était de soie bleu pâle, et du bas de leurs pantalons trop neufs, s'effilaient d'étroits orteils de femme gantés de soie et chaussés d'escarpins ; et, comme hypnotisé, je contemplais encore ce spectacle si de Jacquels ne m'avait entraîné dans le fond de la salle, vers une porte vitrée fermée d'un rideau rouge. Entrée du bal, était-il inscrit au-dessus de cette porte en lettres historiées d'apprenti rapin ; un garde municipal montait la garde auprès. C'était au moins une garantie ; mais en passant, ayant heurté sa main, je m'aperçus qu'elle était de cire, de cire comme sa figure rose hérissée de moustaches postiches, et j'eus l'horrible conviction que le seul être dont la présence m'eût rassuré dans ce lieu de mystère, était un simple mannequin.

IV

Depuis combien d'heures est-ce que j'errais seul au milieu de ces masques silencieux, dans ce hangar voûté comme une église ? Et c'était une église en effet, une église abandonnée et désaffectée, que cette vaste salle aux fenêtres en ogive, la plupart à moitié murées, entre leurs colonnettes à rinceaux badigeonnées d'un épais enduit jau-nâtre, où s'enlisaient les fleurs sculptées des chapiteaux.

Étrange bal, où l'on ne dansait pas et où il n'y avait pas d'orchestre. De Jacquels avait disparu, j'étais seul abandonné au milieu de cette foule inconnue. Un ancien lustre en fer forgé flambait haut et clair, suspendu à la voûte, éclairant des dalles pou-dreuses, dont certaines noircies d'inscriptions recouvraient peut-être des tombeaux. Dans le fond, à la place où certainement devait régner l'autel, des mangeoires et des râteliers couraient à demi-hauteur du mur, et c'étaient dans les coins des tas de harnais et de licols oubliés ; la salle de bal était une écurie. Ça et là de grandes glaces de coiffeur encadrées de papier doré se renvoyaient de l'une à l'autre la silencieuse promenade des masques, c'est-à-dire qu'elles ne se la renvoyaient plus, car ils s'étaient tous main-tenant assis, rangés immobiles des deux côtés de l'église, ensevelis jusqu'aux épaules dans les anciennes stalles du chœur.

Ils se tenaient là, muets, sans un geste, comme reculés dans le mystère sous de longues cagoules de drap d'argent, d'un argent mat au reflet mort ; car il n'y avait plus ni dominos, ni blouses de soie bleue, ni Arlequins ni Colombines, ni déguisements grotesques, mais tous ces masques étaient semblables, gainés dans la même robe verte d'un vert blême comme soufré d'or, à gran-des manches noires, et tous encapuchonnés de vert sombre avec, dans le vide du capu-chon, les deux trous d'yeux de leur cagoule d'argent.

On eût dit des faces crayeuses de lépreux, et leurs mains gantées de noir éri-geaient une longue tige de lys noir à feuil-lage vert pâle et leurs capuchons, comme celui de Dante, étaient couronnés de lys noirs.

Et toutes ces cagoules se taisaient dans une immobilité de spectres et, au-dessus de leurs couronnes funèbres, l'ogive des fenêtres se découpant en clair sur le ciel blanc de lune, les coiffait d'une mitre d'évêque.

Je sentais ma raison sombrer dans l'épouvante ; le surnaturel m'enveloppait ! Cette rigidité, ce silence de tous ces êtres masqués. Quels étaient-ils ? Une minute d'incertitude de plus, c'était la folie ! Je n'y tenais plus et, d'une main crispée d'angoisse, m'étant avancé vers un des masques, je soulevai brusquement sa cagoule.

Horreur ! il n'y avait rien, rien. Mes yeux hagards ne rencontraient que le creux du capuchon ; la robe, le camail, étaient vides. Cet être qui vivait n'était qu'ombre et néant.

Fou de terreur, j'arrachai la cagoule du masque assis dans la stalle voisine : le capuchon de velours vert était vide, vide le capuchon des autres masques assis le long des murs. Tous avaient des faces d'ombre, tous étaient du néant.

Et le gaz flambait plus fort, presque sifflant dans la haute salle ; par les vitres cassées des ogives, le clair de lune aveuglait ; alors une horreur me prenait au milieu de tous ces êtres creux aux vaines apparences, un doute affreux m'étreignait le cœur devant tous ces masques vides.

Si moi aussi, j'étais semblable à eux, si moi aussi, j'avais cessé d'exister et si sous mon masque, il n'y avait rien, rien que du néant ! Je me précipitai vers une des glaces. Un être de songe s'y dressait devant moi, encapuchonné de vert sombre, masqué d'argent, couronné de lys noirs.

Et ce masque était moi, car je recon-nus mon geste dans la main qui soulevait la cagoule et, béant d'effroi, je poussai un grand cri, car il n'y avait rien sous le masque de toile argentée, rien dans l'ovale du capuchon que le creux de l'étoffe arrondi sur le vide : j'étais mort et je...

– « Et tu as encore bu de l'éther, grondait dans mon oreille la voix de de Jacquels. Singulière idée pour tromper ton ennui, en m'attendant. » J'étais étendu au milieu de ma chambre, le corps glissé sur le tapis, la tête posée sur mon fauteuil, et de Jacquels, en tenue de soirée sous une robe de moine, donnait des ordres fébriles à mon valet de chambre ahuri ; sur la cheminée les deux bougies allumées, arrivées à leur fin, faisaient éclater leurs bobèches et m'éveillaient... Il était temps.



Tête à cul

Un élan de panique par Jean-Pierre Galland

Même sachant qu'il devrait patienter, il ne supportait pas l'idée d'être en retard, aussi avançait-il dans la pente, à deux pas des véhicules débrayant et crachant leurs vénéneuses fumées. Il attendrait le faux plat pour allumer le mégot de son joint et tirerait la dernière taffe avant de pousser la porte de la salle d'attente.

Il était à l'heure. Une jeune mère de famille, les yeux cernés et les seins lourds, débordait d'attention pour un môme d'une cinquantaine de centimètres dont le visage était parsemé de plaques rouges. À l'opposé, une vieille femme dans ses habits du dimanche, une grande enveloppe bleue posée sur ses genoux, émettait quelques râles plaintifs à intervalles réguliers.

Entre la vie et la mort, Chris se laissa tomber sur un fauteuil en osier. Comme il l'avait prévu, il avait du temps à tuer, et pour ne pas le perdre, il repéra les magazines éparpillés sur la table basse. Il ferait mieux de réfléchir à la façon dont il présenterait les choses à son toubib, mais le démangeait l'envie de plonger dans l'intimité de ceux qui nous gouvernent ou nous divertissent.

Il hésitait entre Paris Match et le Figaro Magazine, choisit finalement le second, plus « prout prout ma chère » que le premier. Il avalait les mots à toute allure, des biographies complaisantes d'artistes dans leur atelier ou des articles sur les ténors politiques illustrés par des photos de famille, des femmes déguisées en cavalières ou en agricultrices posant devant le mur couvert de glycine de la maison familiale au milieu d'une marmaille tirée à quatre épingles. Il lorgna sans entrain les images de coquettes bicoques les pieds mouillant dans une eau verte ou bleue mais toujours transparente, des lieux de villégiature réservés à la fine fleur des capitalistes bouffant la laine sur le dos des prolétaires, une espèce loin d'être en voie d'extinction, contrairement à la rumeur.

Chris n'était pas jaloux. Il appartenait à une autre caste, la caste de ceux qui ne lisent pas le Figaro Magazine. Les habitués de ce journal en vente le samedi avec le quotidien du même nom habitaient un autre Paris que le sien peuplé de vendeurs à la sauvette : maïsso, canard laqué, œufs de cent ans... De toute façon, ces gens-là possédaient une maison de campagne, et le Figaro, ils se l'achetaient au bureau de tabac PMU du village. Le polo négligemment posé sur la chemisette à carreaux Lacoste, le Lewis porté comme un symbole de la décontraction distinguée, ils garaient leurs puissantes berlines là où elles seraient admirées par le bas peuple ... Et les commerçants, les artisans boulangers comme les charcutiers médaillés, les bouchers couperosés comme les pâtisseries diplômés, de les flatter pour mieux les gruger.

Alors que la vieille toute cassée se déplaçait, il se souvint ex abrupto avoir souffert tout le week-end. Il était encore sous le choc. Quelle que soit la partie du corps d'où s'échappe le sang, c'est un peu de votre vie qui fout le camp. L'évoquer, ne serait-ce que brièvement, lui donnait le vertige. Il balançait le magazine sur la table, l'envie de s'en griller une le titillait grave. Une nouvelle vieille plus ratatinée que la précédente entra suivie d'une jeune *Black* payée au lance-pierre pour la chaperonner.

La doctoresse officiait au rez-de-chaussée et la salle d'attente donnait sur une cour pavée au centre de laquelle trônait une vasque en pierre où poussaient de jolies fleurettes entretenues par une concierge qui vivait dans l'attente du nouvel an où elle espérait toucher le *jackpot*. Chris fumait une cigarette roulée avec du tabac sans agent de texture, il s'était converti aux filtres comme nombre de ses frères tabagiques même quand il parsemait sa clope de ganja... Peut-être devrait-il signaler à son médecin traitant que de plus en plus fréquemment l'extrémité de ses doigts était gourde, le célèbre syndrome de Raynaud, un handicap de taille pour qui roule ses clopes.

Il s'était pris une bonne claque. Devait-il entrer dans les détails ? C'était son... ou sa toubib depuis des années. Elle était attentive, plus avenante que sa banquière et plus rassurante que sa conseillère à Pôle Emploi. Il lui avait confié sa santé et elle disposait d'un lourd dossier à son nom où étaient répertoriés les petits et les grands maux de sa vie antérieure.

Chris était à trois ans de la retraite qu'il ne toucherait pas et à sept du « minimum vieillesse », un concept qui fleurait bon la misère. Lui dirait-il que cédant à une amicale pression, il s'était tapé deux lignes, deux rails ou deux traits, c'est comme vous voulez, d'héroïne, de la blanche dont le produit de coupe n'était pas du Subutex pilé, mais du lactose. Chris se rangeait dans la catégorie des usagers récréatifs. Pour preuve, jamais il ne lui viendrait à l'idée d'investir un seul centime dans cette drogue trop captive pour être honnête. Je vous jure, c'était juste une ligne, un trait de rien du tout. Son ami et lui avaient d'ailleurs passé une excellente soirée. Ils avaient bu du thé et fumé

des pétards. Ils avaient échangé des points de vue sur les effets des drogues qu'ils connaissaient pour les pratiquer et ils avaient écouté distraitemment de la musique. Par la suite il avait somnolé jusqu'à point d'heure, l'esprit vaguant et divaguant d'un continent à l'autre.

C'est le lendemain que ça s'était gâté. Nous étions jeudi. À peine avait-il bu son café qu'il avait été pris de violentes nausées. Il avait été obligé d'annuler un rendez-vous tellement il était barbouillé. Il avait des haut-le-cœur et d'un seul coup, sans que son corps lance les sommations d'usage, il se retrouva à quatre pattes penché sur la cuvette des chiottes. La tête lui tournait. Il dégoulinait de sueurs froides. Combien de temps, jurant ses grands dieux qu'on ne l'y reprendrait plus, était-il resté recroquevillé sur le froid carrelage des toilettes ? Une éternité !

Chris est assis dans la salle d'attente. Il pourrait se jeter sur un nouveau magazine et parachever sa culture *people*, mais il est trop anxieux. Il s'attarde sur les courbes harmonieuses de la jeune *Black* au chevet de la vieille branche, pardon de la vieille Blanche. Quelques années et quelques maternités plus tard, que resterait-il de ce corps parfait aux entournures ?

Comme si la leçon ne lui avait pas suffi — et vous ne connaissez pas encore la suite de cet épisode peu glorieux... Peut-être parce qu'il venait de se remémorer par le menu sa soirée, un mécanisme subtil s'était déclenché discrètement dans une région méconnue de son corps, lui susurrant qu'une minuscule ligne lui donnerait la force d'entreprendre, et que toute démarche, aussi pénible et futile soit-elle, passerait comme une lettre à la poste. Il n'écouterait pas la petite voix goguenarde et insistante. Il ne trahirait pas son ami, lequel craignant de céder à la tentation, lui avait confié ce qui lui restait de poudre.

Dès le lundi matin, il avait insisté auprès de sa doctoresse pour être reçu dans les plus brefs délais. Quitte à ce qu'elle le prenne pour un barge, il lui raconterait tout dans le détail. À force de mettre son corps et sa tête à l'épreuve des drogues, ne risquait-il pas l'accident de parcours ?

Afin de contraindre la petite voix qui lui murmurait des mots doux à la fermer définitivement, Chris...

Mais la porte séparant la salle d'attente du cabinet s'ouvrit et son nom retentit.

Il se laissa tomber sur une chaise pendant que le médecin fouillait dans son dossier à la recherche de ses dernières analyses.

– Qu'est-ce qui vous amène ?

– Y a pas longtemps j'ai joué au foot avec les gosses. Le moindre coup de pied dans le ballon me déclenchait d'atroces douleurs au niveau des orteils et chaque fois que je touchais la balle avec la main – je suis un piètre gardien de but – j'avais mal aux doigts. Au bout de cinq minutes, j'en pouvais plus,

j'étais plié en deux à la recherche de mon souffle. Quand j'ai enfin réussi à me redresser, mon dos s'est rappelé immédiatement à mon bon souvenir et la cicatrice de mon hernie discale me chatouillait grave. J'ai pris un coup de vieux. Fini les trecks au Népal !

– À partir d'un certain âge, il faut ménager son corps. Vous mangez correctement ? Vous avez une activité physique régulière ?

Il n'avait jamais été au Népal... Et s'il y avait été, il serait sans doute resté au bord du lac de Pokhara à mâcher des champignons magiques en contemplant l'Annapurna.

– Je mange peu. Que des légumes et du chocolat et je marche tous les jours, lui répondit Chris.

– Vous avez freiné sur votre consommation de cannabis ?

La dernière radiographie de ses poumons ne révélant aucune tache suspecte et la dernière scanographie de ses artères les montrant larges comme des autoroutes, il n'avait pas réduit son désir (son besoin) d'allumer un pétard, voire une cigarette, en toute occasion.

– Non... Mais ces derniers temps, j'ai abusé d'autres substances psychotropes...

Il ne lui avouerait pas qu'il avait péché, qu'il avait partagé quelques lignes d'héroïne, une drogue, v'là un mot qui sonne bien moche à ses oreilles, jouissant d'une sale réputation.

– L'autre jour, samedi pour être précis, alors que durant la semaine je n'avais pas été tendre avec mon corps, j'ai pris de l'acide.

– De l'acide ? risqua la doctoresse qui n'en croyait pas ses oreilles.

– Du LSD 25 si vous préférez. Cent vingt microgrammes à tout casser !

Chris s'aménagea une pause pour guetter la réaction de son toubib...

– À votre âge ?

...Pas pour guetter sa réaction, mais parce qu'il avait un peu honte et aussi un peu mal à son cul.

Il reprit le récit de ce samedi maudit : « Je recevais des amis et je leur ai proposé de partager un acide. Je ne sais pas bien pourquoi. Ou plutôt si, parce que d'habitude, quand on est en bonne compagnie et qu'on gobe du LSD, la vie est légère, on se marre d'un rien, on se fout du lendemain, les couleurs ont des reliefs, les aliments des goûts pas possibles...

– Enlevez vos chaussures et votre chemise.

– Je ne suis pas novice en la matière et je croyais maîtriser cette drogue sur le bout des doigts, précisa Chris tout en se colletant avec le lacet récalcitrant de sa Converse.

– Donnez-moi votre bras !

Et pendant qu'elle prenait sa tension, Chris en vint enfin à l'objet de ses angoisses.

– Je n'ai pas eu le temps de comprendre. L'instant d'avant, j'étais en pleine forme et l'instant d'après, je vacillais sur mes jambes, ma vue se brouillait,

une tempête se déclenchait dans mon bide et j'étais trempé de la tête aux pieds.

C'était une réplique, mais en plus élevée sur l'échelle de Richter, du séisme qu'il avait vécu deux jours auparavant après avoir sniffé la ligne de trop. Il lui raconterait l'histoire en entier, son toubib le prendrait pour un irresponsable et le rangerait illico dans la catégorie des toxicos, une étiquette qui lui collerait à la peau jusqu'au tombeau.

– Votre tension est correcte.

– Je me suis précipité sur le lit, j'avais envie d'arracher mes vêtements, je perdais les pédales, une sale impression que j'allais tomber dans les pommes d'un moment à l'autre... Heureusement que je n'étais pas tout seul, que j'avais une amie pour me tenir la main, me rassurer et maintenir le fil qui me reliait à la vie.

– Ce n'était rien qu'un malaise vagal. La chaleur, le stress qu'engendre ce style de drogue (prononcé sur un air de reproche), peuvent l'avoir déclenché, le rassura la doctoresse qui lui demandait à présent de tousser.

Le moment était venu de lui dire qu'à peine revenu de ses émotions, l'intérieur tout retourné, il s'était réfugié dans les toilettes, un lieu propice à la méditation et à l'évacuation des mauvaises vibrations.

Chris avait été contrarié tout simplement. Ça ne regardait en rien son médecin, mais il avait profité de l'absence de sa compagne, concubine, amoureuse (encore une fois, je vous laisse le choix du vocable), pour inviter deux ami(e)s avec un « e » à se droguer, une activité saine pour un samedi après-midi. Il n'avait que de bonnes intentions. Il avait acheté des cerises et sorti du frigidaire son Tupperware magique. Ce n'étaient pas des filles rencontrées au hasard d'une soirée, mais des copines.

Les filles n'étaient pas vraiment enthousiastes à l'idée de se droguer ou alors avec une autre drogue que le LSD. Chris était de leur avis, mais il refusait de l'admettre. Il voulait jouir de sa liberté passagère et jouer au plus malin. Il voulait éprouver des émotions fortes et partager avec ses deux inséparables amies un moment particulier anéantissant le temps. Il se l'était mis en tête, s'en était fait une joie. Il s'était persuadé que l'occasion ne se représenterait pas avant longtemps, que c'était une manière de renforcer des liens indéfectibles. L'une avait accepté de partager un demi-acide : « T'en fais pas, c'est une dose pour enfant de cœur », l'autre se contenterait de deux traits, quelques milligrammes pris sur la réserve que lui avait confiée son ami, lequel ne lui en voudrait pas d'avoir modestement tapé dans le tas.

Il n'aurait pas dû provoquer le diable car il savait pertinemment que la culpabilité ferait son œuvre. Que gober de l'acide (ce qui n'a rien d'anodin) avec deux filles complices au lieu de le partager avec sa moitié, et qui plus est dans son coquet appartement, ne pouvait que le déstabiliser. Il avait été puni et c'était bien fait pour sa gueule. Lui qui se targuait de maîtriser les effets délétères des drogues, il s'en voulait non seulement d'être tombé dans les

pommes, mais plus encore d'avoir agi avec la légèreté d'un adolescent alors que, dans deux ans, il pourrait prétendre à la carte Vermeil.

Chris, que nous avons abandonné tout disloqué et tout penaud dans l'espace réduit des toilettes, allait raconter à son médecin la suite de son aventure et l'objet de sa visite quand cette dernière le somma d'ouvrir la bouche afin de scruter le fond de sa gorge, là où s'accroche le goudron de ses derniers pétards.

– Permettez ! Ça vous fait mal quand j'appuie sur votre cicatrice ?

Chris ne pouvait reculer plus longtemps...

– Non !

... Le moment d'aborder le « ce pourquoi il était là ».

– Après mon malaise, j'ai découvert en allant aux toilettes qu'il y avait du sang sur le papier quand je m'essayais.

Il s'en souviendra de ce samedi après-midi. Même s'il était sorti de l'œil du cyclone, même si son cerveau reprenait ses esprits il était encore sous le choc. Toujours dans les toilettes, un cagibi de deux mètres sur deux dont les murs étaient couverts d'affiches vantant les mérites du cannabis ou appelant à soutenir la juste cause des sans-papiers, il contemplait le rouge de son sang sur la feuille rose du papier hygiénique.

Il percevait le papotage des filles au loin. La musique, élément indispensable de tout bon trip, lui parvenait par bribes. Sa cicatrice s'était ouverte, d'où cette douleur sournoise et intermittente dans le bas ventre. Goutte à goutte, sa cicatrice suintait le sang qui aujourd'hui s'échappait par son cul et demain se répandrait dans tout son corps avant de le noyer.

Faut se remettre dans le contexte : Chris était sorti indemne et légèrement destabilisé de la tempête qui l'avait surpris en pleine ascension, mais encore sous l'effet du LSD, il n'était pas à l'abri de bourrasques et d'interprétations démentes.

– Et dans vos selles, il y avait du sang ?

Chris ne pouvait ouvrir son cœur sur son mal de cul à ses deux amies. Ça gâcherait la fête. Il ne divulguerait pas non plus à sa compagne ses escapades au pays d'Albert Hofmann en compagnie de deux damoiselles et ses conséquences désastreuses sur son organisme. Il souffrirait en silence.

– Non, pas de sang dans mon caca !

Alors que les filles l'avaient quitté après un dernier pétard, que la nuit était tombée sur la ville, et que ne subsistait du LSD pris en cours d'après-midi qu'un goût amer, un goût de « ce n'est pas demain la veille que j'en reprendrai », Chris se sentait tout péteux, un adjectif qui ne sent pas bon, mais qui s'accorde parfaitement à la situation puisque le voilà assis sur la cuvette des toilettes essayant de chier sans succès et découvrant avec terreur que le papier est irrémédiablement rouge de son sang.

– Couchez-vous sur le ventre et baissez votre slip !

Chris s'exécuta. Il avait honte, non pas d'exposer son trou de balle au médecin, mais d'avoir agi en amateur et de ne pas avoir mesuré le risque qu'il courait à gober de l'acide en n'importe quelle circonstance.

– Vous êtes constipé ?

– Pas qu'un peu, rétorqua Chris.

Il avait tellement honte qu'il tairait à son médecin avoir pris un opiacé à l'origine de sa constipation.

– C'est une vulgaire crise d'hémorroïdes, une conséquence de vos abus comme vous dites !

À la honte de s'être comporté comme le dernier des imbéciles s'ajoutait désormais la honte de s'être monté la tête sur son mal de cul. Samedi, quand il s'était retrouvé seul dans l'appartement avec ses saignements, il avait cru sa dernière heure arrivée.

– ... Et si ça persiste après le traitement que je vous prescris, vous consulterez un gastro-entérologue.

Dieu — il n'y croyait pas — avait tiré sur la sonnette d'alarme. Entre deux joints et quelques crachats intempestifs ne recélant aucune trace suspecte, il avait imaginé le pire et avait très mal dormi. Le lendemain, un dimanche, le jour où sa copine était de retour, il avait passé l'aspirateur. Il avait mal au ventre, mal au crâne, mal au dos et mal à sa cicatrice d'où s'échappait comme d'un sablier comptant les heures, son sang. Il n'avait pas mangé de crainte d'enfler, il crevait de trouille et entretenait sa constipation. Il ne fréquentait les toilettes que pour constater l'irréparable et la vue du sang le faisait défaillir. Il évitait le miroir, son teint gris et ses cernes étaient les symptômes de sa fin prochaine.

– Vous pouvez vous rhabiller...

Chris lui tendit sa Carte Vitale. Un petit médoc pour faire glisser, un autre pour soulager ses hémorroïdes naissantes. Ce n'est pas demain qu'il mourrait d'un cancer de l'anus !

– ... Vous devriez freiner sur votre consommation de tabac, vous abstenir de prendre des drogues et vous nourrir correctement, ajouta son toubib en lui serrant la main.

– Salade verte et pruneaux au menu, lui répondit Chris.



Kaletra

Un impromptu glacé d'Isabelle Simon

Quelque nulle part, au fond d'une cave humide et glacée, un drame se tord entre un corps de souffrance et un visage désincarné. Le cœur déchiré, projeté contre le mur brut de cette nuit sans fond où il s'éclabousse, le corps souffrant communique sa terreur aux traits de cette figure.

Toutes ses cellules craquent, comme gelées. Tous ses organes se resserrent. Ses fibres, tendues à l'extrême, refusent de rompre dans un interminable élançement. Ses cytoplasmes se rétractent, indéfiniment, dans une respiration à un temps, sans souffle, qui donne le sentiment que jamais plus ne viendra de phase de dilatation. Ce n'est même pas une concentration du corps sur lui-même, comme s'il s'autodigérait, ce qui serait encore une manière de fonctionnement, mais une contraction immobile de chaque muscle, sans relâche, jamais. La douleur se love dans le noyau de ses atomes, démultipliée mais entière, partout !

La nuit s'ouvre pour absorber l'esprit-souffrance, le perdre, la peur le ronge et les créatures aux bouches déformées par un rire qui résonne dans son cauchemar, l'obsèdent.

Le visage dans la lèpre du mur se forme et se déforme, au gré des pulsations d'un sang corrosif. Il articule des mots muets, consolateurs ou menaçants, au gré de celui seul qui les entend : le corps-souffrance privé d'esprit, l'esprit-souffrance au corps rongé, écartelé.

Hurler, crier, appeler ! Quelqu'un va bien entendre... Peut-être. Mais la douleur est trop forte pour laisser place à l'espoir. Le manque s'installe partout, dans chacun des récepteurs secrets du cerveau. Ne reste alors de place pour aucun sentiment, aucune espérance.

Dans son cul de basse-fosse, le corps-manque n'est plus que souffrance, esprit de la souffrance qui lui sert de pensée, de pensée délirante. Il appelle

encore, mais plus faiblement. Nul ne l'entend. Bien vite, il se résigne, sachant ce qui l'attend...

Ce soir-là, dans la campagne, un poivrot se glisse dans un chemin boueux, envahi de ronces et d'obscurité poisseuse (où il devrait revenir de jour, s'étonner de ce que le coin peut être charmant, sous le soleil). Il se faufile dans ce boyau pour y soulager tranquillement sa vessie distendue par la bière. Tout en s'aspergeant les chaussures, se disant qu'il devrait passer au gin, il perçoit une plainte, un gémissement faible, étouffé. Il contracte ses sphincters et tend l'oreille. Effectivement, des sortes de râles épuisés semblent provenir d'une paroi qui s'élève dans son dos. Longeant le mur en direction du son, en tâchant d'éviter les ronces et les flaques de boue, l'ivrogne, un peu dégrisé déjà par la vague trouille qui commence à l'étreindre, s'avance à tâtons. Alors qu'il lui semble se trouver tout près de la voix affaiblie, il rencontre du bout du pied le tintement métallique d'un soupirail. Mais les barreaux en sont solidement scellés, rendant le passage impossible. Il lui faut donc contourner, jusqu'à un petit escalier de pierre descendant le long du mur vers une antique porte de bois à moitié vermoulue.

Fracturer la porte de la cave est un jeu d'enfant pour cet ancien braqueur. Ce qu'il découvre, derrière, lui est moins familier. Sur le sol immonde, gît le corps squelettique et lamentable, entravé, bâillonné, d'un être d'âge et de sexe indéterminés qui, manifestement, vient de livrer une interminable bataille solitaire. Il semble exhaler les derniers râles, le visage livide et humide, la peau presque translucide, les vêtements trempés de sueur, les yeux cavés. Ses maigres poignets retenus par des cordes à deux anneaux fixés dans la pierre, il est suspendu bras en croix, la tête pendant sur sa poitrine plate, le reste du corps éparé, marinant dans une odeur infecte, mélange d'urine, de diarrhée, de sueur acide et de vomi.

Choqué, Arphos rassemble tout son courage ainsi qu'un peu de secours dans les vapeurs éthyliques qui, déjà, l'abandonnent. Malgré ses efforts, il ne parvient pas à défaire les liens des poignets, dont la corde et les nœuds se sont incrustés trop profond dans la chair. Il n'a pas de couteau sur lui et décide alors d'arracher les fers de la muraille. Sous la puissance de l'extraction, un éclat part, projeté contre le mur d'en face, qui va détruire le visage, ce visage qui y fut...

Ce qu'il reste de Kaletra s'écroule au sol, pantin vidé de toute force. Arphos doit hisser sur son épaule ce misérable sac d'os pour le remonter à la surface. Parvenu au dehors, il progresse lentement, l'oreille aux aguets. Le village ne compte que quelques rares maisons, isolées entre parcs et bosquets, mais il s'en méfie tout de même. Dans ce moment très spécial, tous les humains et tous les uniformes lui sont redoutables.

Bien que son sang, Arphos le sait d'expérience, soit encore mêlé d'un taux non négligeable d'alcool, le pénible sauvetage lui a rendu toute sa lucidité. Il ne le ressent pas nécessairement comme un avantage mais cela lui permet de se souvenir d'un pénible détail, à savoir que son permis de conduire lui a été retiré pour cette raison même qu'il boit trop... Il se souvient aussi qu'il est venu là en voiture, la veille, après avoir copieusement picolé, avec une idée vague, entre le désir de suicide et de marche dans la nuit, dans la « nature », pour réfléchir, faire le point sur le fiasco de son existence...

Par chance, il retrouve sa vieille guimbarde, tout près, une roue dans le vide au-dessus du fossé, l'autre sur la chaussée. Au prix d'un tour de reins, il installe la rescapée sur la banquette arrière. Celle-ci dodeline un moment de la tête puis s'effondre de tout son long, la moitié sur le siège, l'autre sur la moquette. Arphos s'installe au volant avec, pour la première fois de sa vie, un peu d'appréhension à l'idée de conduire bourré. Il démarre le plus doucement possible et, trente minutes plus tard, se gare, avec une écœurante veine de fripouille¹, pile devant chez lui.

Notre héros habite un minuscule studio dans cette proche banlieue qui singe la capitale. Malgré les barreaux (qui gâchent la vue sur un immeuble contemporain garni de plaques d'aluminium qu'on a dû maintenir d'un filet pour les empêcher de descendre guillotiner les passants), il apprécie son rez-de-chaussée, ce jour-là. Il aurait eu, en effet, bien du mal à hisser la pauvre même dans les étages, avec les fatigues de l'alcoolisme. Bien sûr, à part les Rangers qui pendent au bout, son fardeau n'est pas bien pesant ; moins que la menace des yeux indiscrets derrière les judas...

Arphos traîne la fille jusqu'à sa chambre et l'allonge sur son lit. Il ne semble pas que la manœuvre l'ait réveillée, même quand sa tête a heurté le chambranle de la porte. Est-elle dans le coma ? De sa joue au-dessus des lèvres, qu'un souffle léger vient caresser, il vérifie qu'elle vit encore et la laisse dormir. Il en a bien besoin, lui aussi.

Après quelques heures de sommeil, Arphos se réveille, affligé d'un sévère mal de crâne. Sa première pensée va à la moribonde, qui semble à peu près revenue à la vie.

Assise en tailleur sur le lit, la tasse de café que vient de lui apporter son sauveur entre les mains, elle raconte sa mésaventure.

« Il m'a forcée à le suivre comme je rentrais chez nous. J'étais trop faible, trop défoncée, à sa merci, quoi. Je ne le connais pas, ou bien je ne me souviens pas... Je ne savais pas s'il voulait me tuer, me violer ou simplement m'enlever. Mais je ne vois pas quelle monnaie d'échange j'aurais fait... Je ne vauds rien ! Quand il m'a dit qu'il savait que les camés se foutent de la mort mais pas de la souffrance, j'ai eu peur... Il avait décidé de me torturer.

¹ Ou de personnage imaginaire !

Il m'a poussée dans cette cave immonde et il m'a attachée au mur avec ces chaînes. Et puis il m'a laissée. Il a laissé le manque faire son ouvrage. »

On entend les gorgées de café passer difficilement les gorges serrées dans un silence tendu.

« J'ai dû rester quatre, cinq jours dans cette cave. Peut-être six. J'avais du mal à évaluer le temps, à me souvenir du nombre de nuits depuis son départ. Je n'entendais rien. Je baignais dans la douleur. Je n'étais plus que cette souffrance. J'avais déjà connu le manque, mais jamais dans ces conditions... C'était comme si mon esprit cherchait à s'échapper et qu'à chaque seconde, il était repris par la douleur. À devenir folle... Puis peu à peu, ça s'est calmé, mais pour faire place à une angoisse atroce. Ensuite est venue la faim, la faiblesse, une fatigue écrasante... et enfin, toi ! »

Le café a toujours du mal à passer, même durant ce deuxième silence.

– Et puis, il y a avait le visage dans la muraille. Tu sais, ces figures qu'on distingue dans les ombres sur les pierres, dans les nuages, sur la lune... Ce visage-là était formé par les écailles de peinture, sur le mur en face de moi. Il m'a tenu compagnie durant de longues heures. C'est peut-être parce que j'avais un visage humain, face à moi, que je ne suis pas devenue folle...



Ne pas traverser aveuglément le paradis

Un instantané suspendu d'Orion Scohy

Je parvins enfin à reprendre mon souffle, l'œsophage douloureux, les zygomatiques courbaturés, puis j'inclinai mon visage vers le miroir. C'était donc vrai, toute ma figure était rouge, sertie d'une barre horizontale verte à hauteur des yeux. Sans trucage. Les autres n'avaient pas menti. Et ce fut donc avec cette tête bicolore que je sortis de la salle de bains, omettant de m'abreuver auparavant à la gueule fraîche et prodigue du robinet. Partout dans l'appartement : musique, rires, cris, conversations, tintements. La fête : partout. Pas un centimètre carré qui ne fût investi par le tumulte et la nouba. Ce goût de forêt, dans ma bouche – de sous-bois, de clairière... Je *devais* boire de l'eau, mais ne songeai pas même à rebrousser chemin. Je m'échappai discrètement de l'ébullition de notre trois-pièces par la porte d'entrée et descendis avec prudence les marches en éponge (parfum saucisson corse) de l'escalier de l'immeuble. Dehors, la nuit battait son plein, et je déambulai quelques brefs instants-semaines sur la place Richelme. La faible lumière électrique des lampadaires clapotait, lunatique, lunaire, léchant timidement les flancs et les façades de l'architecture hofmannienne environnante. Je crus lire un graffiti tout à fait anatopique dans ce département des Grandes-Bouches-du-Rhône : « E.T.A., 29 avril 2008. » Mon cœur se tenait à l'extrême bord de mes tempes, prêt à se jeter dans le vide. Tout me semblait moins grave mais plus intense, comme par exemple le fait de m'être récemment refait larguer par mon ex en Provence. J'appliquai la ventouse de ma bouche contre le tronc d'un platane pour en aspirer la sève. Un type que j'avais l'air (*sic*) de connaître approcha d'un pas amusé. J'étais visiblement incapable de me rappeler son prénom, sans pour autant m'en inquiéter le moins du monde. Il parla d'une voix qui me parut autoritaire et sadique : « Salut, ça se passe bien, la fête, là-haut ? » De fins fils de toutes les couleurs sortaient de sa bouche, serpentins interminables ;

je m'efforçai de ne pas les suivre des yeux, pour ne surtout pas constater dans quelle direction ils projetaient de se perdre, vers quel minable entre-deux. « Impec ! » répondis-je, un peu trop fort sans doute car soudain (*luceat lux*) la lumière des lampadaires se fit plus vive, comme si le mot *IMPEC*, par son abréviation même, avait eu le pouvoir d'illuminer d'un seul coup toute la place, avec cette implacable brutalité qu'on prête d'habitude à l'éclairage pharmaceutique. Le platane s'était dégonflé, telle une manche à air au chômage. Le type avait maintenant une mine moins maléfique, presque amicale, même. Je lui demandai : « Alors, toi aussi, t'en as pris, des champignonngnongnongnongnons ? » J'étais subjugué par ma propre voix dont les graves somptueux faisaient trembler le sol et mes intestins. « Ah, d'accord ! » répondit le type. Je me disais aussi que tu faisais une drôle de gueule ! » Je plaquai ma main sur mon visage pour le retirer comme un masque. « C'est parce que j'ai soif », me défendis-je, observant à présent l'envers de ma face, pile en équilibre sur ma main ouverte. Au rythme des pulsations bourdonnant à mes oreilles, le masque mou devenait alternativement vieux et fripé puis lisse et glissant, tout au bout de mon bras. Je le laissai finalement filer entre mes doigts comme une poignée de sable (il épousa le sol dans un silence incongru), puis je tournai le dos, et rebroussai chemin. Certes, nous vivions dans un miroir tordu, mais je ne trouvais aucune raison de m'en trouver particulièrement affecté. Simplement, j'avais encore mal aux côtes à cause du fou rire par lequel tout avait commencé, ma pigmentation en rouge et vert, enfin tout le tremblement...

Et ma soif ne me quittait pas, le disputant cette fois à ma conscience aiguë de l'efficiente réalité des hallucinogènes ingérés plus haut.



Le texte dont je suis le héros

Une collaboration interactive entre Nounourz & nihil

Il n'y a rien à raconter. Pas d'histoire, pas de scénario, vous lisez ce qui aurait pu être le script d'un mauvais film. Non pas un film américain, car il n'y aura ni vedette, ni cascades, ni explosions. Le script d'une *lose story*, sans péripéties, sans *happy end*, sans rien. Je pourrais aller jusqu'à dire « sans protagonistes », tant il m'est difficile de croire en ma propre existence – autant qu'en celle des quelques individus qui peuplent cet ersatz de vie.

Cette vie à la trame bâclée, ce texte dont je suis le héros, je n'ai même plus la force de le vomir. J'ai tout juste assez de volonté pour... attendre.

J'ai fermé les volets de ma seule fenêtre donnant sur le monde extérieur. Mon appartement est isolé au fond d'une cour intérieure, les bruits de la ville ne parviennent pas jusqu'à moi. Je suis dans la semi-pénombre, et j'attends. Mon petit deux-pièces est dans un état pitoyable. Dans ma chambre que je ne fréquente plus que par intermittence, des tas de vêtements sales jonchent le sol en attendant une lessive que je repousse sans cesse depuis des mois. Je n'y dors presque plus, lui préférant le canapé du salon. Cette pièce-là est encombrée d'ustensiles divers, canettes de bière vides, cendriers qui débordent. Dans le fond de la pièce, la kitchenette est envahie par des piles d'assiettes sales en équilibre précaire, et des verres au fond desquels on devine des restes de vin ou de café séché. L'ensemble de la pièce baigne dans les relents d'humidité et de crasse, odeur à laquelle j'ai fini par m'habituer. Je n'ai pas le choix de toute façon : je n'ai pas le courage de faire le ménage ni de ranger.

[01 - *Maintenant regardez-vous, et voyez-vous comme vous êtes. Vue d'ensemble : planté au fond d'une pièce, vous êtes devant l'écran, comme souvent. La chaîne hi-fi débite un air indéfinissable et lancinant, mille fois entendu. La lumière artificielle est encore trop intense pour vos yeux fatigués.*

Vous avez essayé de trouver une activité, en vain ; votre corps avachi sur votre fauteuil pèse bien plus lourd que votre volonté, c'est la seule chose qui vous empêche d'éteindre votre ordinateur pour en finir. Ce serait si simple, mais c'est encore au-delà de vos forces. Inutile de tenter de fermer les yeux, le sommeil ne viendra pas. Vous n'avez d'autre choix que d'attendre, attendre qu'on vous vienne en aide, qu'on vienne vous sortir de votre torpeur. Attendre la fin, sans cesse reportée, de votre calvaire domestique. Attendre, encore et toujours.]

L'inaction précède l'ennui, l'ennui conduit à l'apathie. Je ne fais rien, n'ai envie de rien, tourne vaguement en rond comme un lion en cage. J'aimerais être motivé par quelque chose, avoir moi aussi un but dans cette existence. Mais je ne parviens pas à m'en donner un. Je ne parviens pas à croire à cette mascarade. Tout m'apparaît si vain et inutile que ça en devient un handicap, un frein à la moindre initiative. Quoi que je fasse, cela ne servira à rien. Je ne sers à rien, nous ne servons à rien. Je me demande pourquoi je continue d'exister. Sans doute parce que j'ai trop peur de me suicider. Qui que nous soyons, nous ne sommes que des rouages interchangeables au sein de l'humanité. Que l'un d'entre nous disparaisse : il sera remplacé. Avoir un objectif dans la vie n'est qu'un artifice destiné à détourner notre attention de ce vide qui nous caractérise. Mais je ne suis pas dupe. Je refuse ce compromis tout en sachant qu'il n'y en a pas d'autre possible. Je suis incapable de trouver le moindre sens à cette vie, que je prolonge sans raison. Je passe mon temps à attendre quelque chose, n'importe quoi. Mais il ne se passe jamais rien. Je devrais agir d'une manière ou d'une autre pour obtenir un résultat, sortir, me battre, faire des efforts qui seraient peut-être récompensés. Je devrais faire tout cela, certainement, mais j'ai depuis longtemps banni toute forme d'action. Pour la même raison que le reste : parce que c'est inutile.

Je subis la ronde interminable des minutes qui défilent trop lentement, le temps qui s'échappe d'un robinet mal fermé. Mon existence est mal programmée, elle est coincée dans une boucle sans fin. Du lever au coucher, toujours les mêmes gestes, les mêmes attentes vaines, le même ennui. Et le bordel qui s'entasse dans mon deux-pièces insalubre. L'humidité tache les murs depuis que le voisin du dessus a eu des fuites de chauffe-eau. Dans la kitchenette, des colonies de moisissure ont envahi les fonds de casseroles, à tel point que c'est tout un nouvel écosystème qui s'y est développé. Entre ces rangées de champignons qui libèrent leurs spores à tout-va, les moucheron qui zigzaguent et les asticots dans les restes de viande avariée, j'ai désormais la nausée à chaque fois que je dois traverser cet endroit pour me rendre à la salle de bain. Quelque part dans ma cuisine, un jour, une nouvelle forme de vie bactérienne apparaîtra. Peut-être que ce nouveau microbe sera le germe d'une maladie qui éradiquera l'humanité. Ou peut-être que j'en aurai la chiasse

pendant trois jours, ce qui j'en conviens, serait tout de même un changement dans mon quotidien.

Je n'en peux plus d'attendre, mais je n'ai pas le choix. C'est un peu comme si toute l'histoire tournait en boucle. J'ai l'impression d'avoir déjà vécu ça, plus d'une fois. C'est toujours la même histoire, un cercle vicieux. Ennui, flemme, attente, inaction : les quatre composantes de ma vie se succèdent les unes aux autres en une ronde sans fin. Et j'observe la loque que je suis devenu, sans regret, sans espoir. Les jours se suivent et se ressemblent, il me semble parfois que ma vie a toujours été ainsi. J'en déduis généralement qu'elle le sera jusqu'à la fin. Je retourne en **01**.

Je me demande à quand remonte le dernier rangement de mon salon. Je crois que c'est Tiz qui s'en était chargée, il y a deux semaines. Elle était passée par hasard devant chez moi et s'était invitée pour le thé. Le capharnaüm qui régnait alors l'avait horrifiée, elle s'était demandée comment je faisais pour vivre dans un tel taudis. Je me souviens lui avoir répondu que je me demandais comment je faisais pour simplement vivre. Elle avait alors pris balai et éponge, retroussé ses manches, et avait transformé la pièce à grands renforts de Monsieur Propre et Paic Citron. Son énergie et sa capacité à faire évoluer les choses m'avaient sidéré. Deux semaines se sont écoulées, l'œuvre de Tiz fait partie du passé. Mon salon propre et rangé n'existe plus que dans ma mémoire, et il me faudra peu de temps pour l'oublier.

[02 - Vous sentez bien que vous êtes à côté de la plaque, que vous n'avez pas toutes les cartes en main. Vous déambulez dans votre petite cellule en désordre, sans pouvoir vous arrêter. Quelque chose ne tourne pas rond, vous le sentez confusément, mais vous êtes incapable de comprendre quoi. Il y a quelque chose d'anormal dans cette histoire. C'est comme si on jouait avec vos nerfs, comme si on se servait de votre apathie contre vous... On vous cache une partie de la vérité, on vous manipule, c'est évident. Pourtant, ce n'est pas si compliqué à comprendre. Cessez de vous voiler la face et vous verrez. Ouvrez les yeux.]

Mais il n'existe rien d'autre ici que Moi et Moi-même. Rien d'autre, il n'y a pas de vérité cachée.

Il fut un temps où le désordre ambiant se justifiait par la présence constante de potes, de copines ou d'inconnus en ma compagnie. Mon appartement était un carrefour où se croisaient des gens de tous horizons. Passionnants, énergiques, bruyants : en un mot, vivants. La nuit comme le jour, mon environnement direct bruissait d'une activité débordante. J'avais sciemment sacrifié mon intimité et ma quiétude pour le bien de la communauté, je me

contentais humblement du prestige qu'on accorde aux bienfaiteurs. Autour de moi se nouaient intrigues, confrontations, interactions, pour mon plus grand plaisir. J'étais le rouage vital, mais secret, de toute une machinerie. La clé de voûte.

J'ai oublié depuis quand cette période est révolue. Petit à petit le mouvement s'est ralenti, l'activité s'est éteinte, sans que je ne m'en rende vraiment compte. J'ai retrouvé mon silence et ma solitude, les visites se sont raréfiées. J'ai compris que tous ces gens se passaient très bien de moi, que mes amis n'étaient que des inconnus parmi d'autres. Et qu'ils n'avaient d'intéressant que l'apparence. Aujourd'hui je n'existe plus que pour moi et ma cellule vidée n'est plus que le pôle de mon ennui.

Ces derniers temps, la seule visite régulière que je reçoive est celle d'Andreas, mon dealer. La seule présence que je souhaite réellement, la seule personne que j'attends chaque fois comme le messie. Le seul être humain que je sauverais si j'étais Dieu. Je ne connais plus personne d'autre que lui, tous les autres se sont effacés de ma mémoire, leurs voix, leurs traits sont devenus des informations inutiles. Graduellement, le répertoire de mon téléphone portable s'est vidé, et le numéro d'Andreas en est devenu le centre névralgique. Mais celui-ci a la fâcheuse tendance d'apparaître à des heures absolument improbables. Parfois je ne le vois pas pendant plusieurs jours, à mon grand désarroi. Si je n'ai pas fait de réserves de came, je dois attendre, les membres endoloris, qu'il donne signe de vie. Attendre. Dans ce cas, qui est le plus courant, je me rends en **01**, pour attendre encore et encore.

Je ne suis qu'un pauvre camé, voilà la seule et unique vérité. Il n'y a pas de manipulateur dans l'ombre, il n'y a pas de faux-semblant. Ce n'est pas un *thriller*. Espérez-vous quelque chose... de passionnant, de novateur ou au moins de structuré ? Dans le texte dont je suis le héros il n'y a ni personnages à la psychologie élaborée, ni action, ni intrigue. Il n'y a que moi et cette vie que je raconte encore et encore, sur les milliers de lignes que compte mon journal pathétique, et je ne ferai certainement pas le moindre effort pour vous le romancer. Si vous voulez lire de belles phrases, allez acheter un vrai livre ; si vous voulez lire une histoire intéressante, n'importe quelle autre pourra faire l'affaire. Il n'y a rien de passionnant dans ma *lose story*, il n'y a que l'attente de la came, le soulagement qui survient quelques minutes après la première ligne, le flottement quelques minutes après la seconde, et la torpeur, les yeux mi-clos et le regard dans le vague, quelques minutes après la cinquième. C'est l'histoire d'une vie qui n'en est pas une, dans laquelle le désintérêt morphinique a pris le dessus sur tout le reste.

Hormis Andreas, je n'ai plus vu qui que ce soit depuis des jours et des jours. Ou alors c'est que j'ai oublié. Cet état de fait ne soulève aucune réaction en moi, rien, pas la moindre tristesse, ni de colère contre moi ou contre les autres, ni même cette fierté déplacée des marginaux.

L'héroïne a peu à peu occulté tous mes autres besoins, y compris mon instinct grégaire. Je ne sors plus de ma cellule. C'est un miracle que j'aie encore le réflexe de me nourrir – une fois tous les deux jours, je m'octroie une assiette de riz et je la mange sans faim. Le fait de ne plus avoir de nausées à cause de la came ne doit pas être étranger à tout cela. J'ai l'impression que je pourrais arrêter de respirer, là tout de suite, sans que ça change quoi que ce soit pour autant. Tant qu'il y aura la poudre brune, je pourrai me passer de tout le reste. L'attente me convient.

Si j'avais encore la télé, je pense que je passerais mes jours et mes nuits à la regarder, mais elle ne marche plus depuis des mois et je n'ai jamais pris la peine d'en acheter une autre. Elle restera posée en vrac sous mon bureau. Pour le moment, je n'ai pas d'autre option, ni d'autre envie que de me rendre, une nouvelle fois, en **01**.

Il ne faut pas croire que, comme les gens normaux, j'ai de véritables choix qui se présentent à moi. Tout un éventail de possibilités, de solutions. Ça n'existe plus pour moi. Ma seule alternative, c'est d'attendre le retour d'Andreas.

[03 - Tout ceci pourrait vous sembler confortable. Cette routine permanente paraît sinon paisible, au moins acceptable. Ne jamais avoir à décider, se laisser guider sans jamais prendre ses responsabilités, vivre pour et par le hasard (toute notion de destin vous étant refusée). Rester misérablement effondré sur ce fauteuil en attendant que quelque chose survienne dans votre vie. Mais au plus profond de vous, vous comprenez parfaitement qu'une telle inertie ne peut conduire qu'à l'extinction. Le vide.]

Le marchand de sable est passé. Il y a eu le soulagement puis la fièvre, puis la crainte d'une nouvelle fois tout dilapider, puis à nouveau le soulagement. Comme à chaque fois. Et puis j'ai cessé de me poser des questions et je me suis assis sur le lit, devant la table basse.

Un petit miroir, une carte, une ligne brune, narine gauche, inhalation.

Cette fois-ci, j'ai essayé de réfréner ma consommation souvent trop excessive. J'ai pris une ligne, de faible taille, et me suis empêché d'y revenir. L'effet est atténué mais tout de même présent, et mon gramme me durera ainsi jusqu'à une fois et demie plus longtemps. Ce ne sont pas des bouffées de chaleur agréables qui viennent alors à moi, mais une forme de bien-être calme et diffus. Les ennuis que je pouvais avoir à l'esprit se muent en d'anecdotiques tracasseries que je balaie d'un revers de main. Les petits soucis, eux, disparaissent purement et simplement. Plus rien n'est grave, il n'y a aucune raison de s'en faire. Mes envies ou frustrations sont reléguées au second plan, sortent de

ma conscience et sans que je m'en aperçoive sont remplacées par un paisible sentiment de satisfaction. La plupart de mes besoins font de même, je suis rassasié, rasséréné ; ce n'est pas une sensation intense mais plutôt un ressenti qui semble s'installer naturellement. Je reste assis sur mon canapé, un léger sourire aux lèvres, l'existence m'est simple et agréable.

Nulle nécessité de faire quelque chose pour me sentir vivre, l'inaction est suffisante : immobile, j'observe rêveusement les secondes s'égrener, se changer en minutes puis en heures tandis que je vagabonde intérieurement dans une semi-béatitude. Plusieurs fois je suis tenté d'en reprendre, attiré par les sirènes de la défonce *hardcore* ; il me suffirait d'une bonne trace de plus pour atteindre le domaine du plaisir physique que j'affectionne tant. Toutefois, je parviens à me restreindre et me satisfaire de ces simples mais agréables sensations. Il sera toujours temps de me faire un petit extra une autre fois. Porté par ma bonne humeur, je finis par me décider à mettre un peu d'ordre autour de moi. Sous l'effet de l'héro, les initiatives viennent sans effort et je m'acquitte alors aisément de certaines tâches ordinairement insupportables. Sans quitter mon sourire, je vide les cendriers, mets les vêtements qui jonchent mon salon dans un grand sac, fais une pile avec la vaisselle sale que je mets à tremper dans l'évier, enlève les quelques déchets qui traînent ici et là. Le bénéfice est certain, ma vue ne sera plus gênée par ces preuves de ma négligence ; content de moi, je sors une bière du frigo et me réinstalle dans le canapé en m'allumant une cigarette. J'appuie sur la télécommande de ma hi-fi, au bout de quelques secondes les enceintes entonnent les premières mesures d'un album de *trip-hop* qui convient parfaitement à mon humeur. L'après-midi s'écoule en douceur, l'effet s'estompe petit à petit sans que je m'en aperçoive. Je me refais une petite ligne en début de soirée, je m'allonge, ferme les yeux et me laisse porter par la musique. Serein, je finis par m'endormir sur une douce musique dont j'ignore l'interprète. Je retourne en **01**.

[**04** - *Vous voudriez vous lever et sortir un peu. Peut-être aller voir des amis, pour peu qu'il vous en reste, ou faire quelques menus achats. Une petite balade, prendre un peu l'air, voir du monde. Vous le souhaitez réellement. Ou encore écrire un peu, ou n'importe quoi d'un tant soit peu créatif, pour vous sentir exister. Mais vous ne parvenez pas à décoller de votre fauteuil, et votre regard reste lamentablement attaché à l'écran depuis des heures. Vous continuez donc à attendre qu'il se passe quelque chose, puisque vous ne savez rien faire d'autre.*]

Je me réveille, la musique a cessé de jouer. Nous sommes le matin, j'ai dormi plus de dix heures mais je me sens à peine reposé. Les syndromes du manque sont peu intenses, du moins physiquement. Léger mal de ventre, articulations un peu grippées. Moralement, la facture est plus lourde : je

tourne en rond dans mes pensées négatives, je n'ai envie de rien, ne veux voir personne. Je tremble, j'ai froid, je suis énervé sans savoir vraiment pourquoi. Quelque part, je réalise que j'ai quand même bien fait de ne pas forcer la dose, la veille. Je suis déjà suffisamment maussade, j'aurais eu mille misères à supporter une crise plus importante. Par prévoyance, j'avais mis de côté un dernier rail pour atténuer les effets de la redescente. Le simple fait de me souvenir de cela, diminue la sensation de malaise. Je le sniffe, narine gauche pour celui-ci. Je sais que cette trace ne me défoncera pas, elle calmera juste ma nervosité et les quelques douleurs qui subsistent. Je n'ai plus désormais qu'à continuer à attendre. Retour à la case départ, je n'ai pas touché vingt mille francs.

Lors de mes débuts de toxicomane, deux lignes suffisaient à me faire plus d'effet qu'un gramme aujourd'hui. Deux lignes, et je sombrais dans un coma éveillé, observant rêve et réalité se mélanger devant mes yeux hagards. C'était l'époque où il ne fallait surtout pas fumer voire respirer l'odeur d'une cigarette, sous peine d'aller vomir dans les cinq minutes tout aliment ingurgité au cours des dernières douze heures. Je n'ai de cesse que de rechercher cette béatitude contemplative, ce bien-être autarcique qui me faisait oublier le temps, l'existence et toutes ces choses désagréables au demeurant. Mais tout cela m'a échappé, et désormais, je me ruine dans la mauvaise dope, celle qui a pour seul effet d'inciter à tomber le petit sachet en moins d'une nuit ; je ne fais plus de rêves, je ne flotte plus dans ma bulle brune, j'espère encore et toujours une montée qui ne vient jamais.

Et l'attente recommence, une fois de plus, pénible, douloureuse... Des journées entières passées à fixer les murs blancs. Je n'ouvre plus les volets, je bannis de mon mieux toute lumière naturelle de ces lieux. Les bruits de pas dans la cage d'escalier m'angoissent, je monte la musique encore un peu plus. Je ne veux plus croire en l'existence d'un monde hors de mon appartement, je refuse l'idée même d'une réalité extérieure. Je n'ai pas de voisins, les bruits sont des enregistrements diffusés à intervalles réguliers, mes amis sont imaginaires. Mes rares incursions dans ces champs de ruines surpeuplées ne sont que des délires de camé. Rien de tout cela n'existe, il n'y a que moi. Je voudrais être persuadé que ma petite boîte bien close a été creusée au centre d'une planète de plomb massif et que j'y serai enfermé à jamais. Seul avec une montagne d'héroïne.

J'ai essayé anxiolytiques et antidépresseurs pour pallier au manque, pour trouver un moyen de rendre l'attente supportable. Je n'y ai gagné qu'une dépendance supplémentaire, un second boulet aux pieds qui freine plus encore la moindre de mes initiatives. Si la vie est changement et mouvement, alors je peux me considérer comme mort ; l'immobilisme est roi et je lui obéis,

fidèle sujet, dévoué serviteur. La pratique même du nihilisme m'apparaît trop fatigante, je préfère rester immobile et résigné dans mon canapé, en attente d'un réconfort chimique ou d'un sommeil lourd et vide de songes. Il n'y a pas d'alternative à l'attente. Bercé par l'inaction et la passivité, je glisse imperceptiblement jusqu'en **01**.

[05 - Quoi que vous en disiez, votre ennui vous convient. Il vous convient forcément. Vous aimez rester ainsi, seul et immobile avec votre musique, votre écran. Vous pourriez surmonter vos petites turpitudes intimes, faire l'effort douloureux mais envisageable de sortir pour cogner aux portes de vos potes. Vous pourriez harceler vos connaissances au téléphone, les pousser à revenir vous rendre visite. Mais non. Vous n'êtes plus en position d'accepter qui que ce soit d'autre que vous-même, et encore.]

Je suis donc toujours à la même place, j'ignore combien de temps s'est écoulé. Le téléphone est désespérément silencieux ; son silence assourdissant couvre la musique et les bruits de la ville. Attendre, toujours attendre. Dans ce salon aux odeurs de tabac froid et de nourriture périmée, aux murs chaotiquement ornés d'images glanées dans des magazines ou sur Internet. Des images que je connais par cœur mais dont je fais sans cesse l'inventaire, parce que c'est la seule chose à regarder depuis mon canapé, si l'on fait exception de mon plafond crème ou jaune – je ne sais pas vraiment – parsemé de taches d'humidité et sur lequel se balancent quelques toiles d'araignées poussiéreuses. Ce salon aux allures de caveau qui autrefois accueillait tant de soirées, de fou-rires acides, de mix déchaînés, il suinte aujourd'hui de souvenirs de plus en plus flous, jusqu'au jour où je me demanderai si tout ceci est réellement arrivé. Il est hanté et ses murs murmurent à mon oreille de doux hymnes à la défonce et à la passivité. Les murs qui me cernent n'ont pas d'oreilles mais une voix pareille à celle des sirènes, irrésistible, dont le chant me fait m'enfoncer de plus en plus profondément dans l'oubli, jusqu'à la noyade, jusqu'à ma ruine et ma déchéance.

Je voudrais qu'une escouade de flics pénètre en trombe dans mon appartement à six heures du matin pour m'arrêter pour détention de stupéfiants. Je voudrais être pris d'une subite crise de delirium et me mettre à trembler, gémir et suffoquer. Je voudrais que ma dernière clope tombe du cendrier sur ce tas de draps sales roulés en boule, sans que je m'en aperçoive, et mette le feu à l'appartement. Tout plutôt que cette insupportable attente, cette apathie sans fond dans lequel je suis embourbé depuis trop longtemps. Je pourrais agir moi-même, plutôt que d'attendre un coup de pouce du sort, mais j'ai bien trop peur de tout ce qui ressemble à un passage à l'acte. J'en appelle aux dieux de l'accident. Je prie chaque seconde qui passe pour la fuite de gaz, le glissement de terrain, l'effondrement subit. Mais rien n'arrive.

Je ne connais pas la peur des lendemains inconnus. Hier, aujourd'hui, demain ne font qu'un dans mon esprit comme dans ma réalité, c'est sans doute pour cela que ma mémoire me joue autant de tours. Ne me demandez pas de dater les péripéties – si tant est qu'on puisse ainsi les qualifier – survenues récemment : j'en suis tout à fait incapable. Chaque matin (ou chaque lever), c'est la même journée qui recommence, si semblable à la précédente que c'en devient écoeurant ; l'impression de sécurité que je tire de cette routine a fini par me rendre nauséeux. Tout se passe toujours de la même manière, strictement. Mais je ne bougerai pas, j'attendrai que ces douleurs dans mon ventre et cette envie de vomir mon existence inutile s'en aillent d'elles-mêmes. Joie, ennui, sérénité chimique ou crise de nerfs, tout finit par passer, il suffit d'en avoir la patience. Et dans ce domaine, je suis surentraîné, champion du monde de l'attente, médaille du refus de l'effort catégorie « flemme extrême ».

Les heures passent, interminables, et avant d'avoir eu le temps de réaliser ce qui se passait, je suis de retour en 01.

[06 - Vous attendez en vain de l'action, des événements, un quelconque retournement de situation, n'importe quoi pour ne plus subir cette attente léthargique interminable. Vous n'aimez guère être bousculé, mais vous n'en pouvez plus. C'est un piège. Il n'y aura ni action, ni bouleversement. Une lose story ne se lance jamais, elle ne peut que s'éteindre lamentablement. Toute péripétie vous est définitivement refusée.]

Le marchand de sable est passé. Une fois de plus. Je n'espérais même plus sa venue, à force de l'attendre. On ne peut pas dire que je m'étais fait une raison mais dans le tumulte de mes pensées, l'éventualité de ne plus le voir avait fini par n'être qu'une perspective parmi tant d'autres. Et donc, non content de pointer le bout de son nez, il a amené avec lui une came incroyablement bonne, à croire qu'il a par je ne sais quel miracle perçu mes récentes réflexions sur la qualité de l'héro et s'est mis en tête de me faire mentir. J'ai payé le prix fort - pas loin du double du tarif habituel – mais la qualité se paye, et je suis plutôt content d'avoir choisi de lui faire confiance. Content ? Le mot est faible. C'est une nuée de papillons multicolores qui est entrée par mes narines et s'est frayé un chemin jusqu'au moindre recoin de mon corps en extase.

Il y a moins d'une heure, l'absence d'espoir, la frustration et la douleur d'exister me semblaient infinies ; maintenant et seulement quelques lignes plus tard ce sont la satisfaction, la sérénité, la joie sans autre cause qu'elle-même, qui semblent n'avoir plus de bornes, leur quantité dans mon sang augmentant à chacun de mes battements de cœur. Grands dieux, depuis combien de temps n'avais-je pas pris un tel pied ? Je ne saurais le dire mais j'ai l'impression de

redécouvrir des sensations oubliées ; c'est comme une nouvelle première fois, un retour aux sources. Je suis comme un gosse qui viendrait de retrouver sa peluche favorite et jusqu'alors supposée perdue. Comme si je venais de sortir de vingt ans de taule et d'abstinence, et que je me trouvais en train de savourer de charnels plaisirs avec une exquisite créature. La dernière comparaison a ceci d'exact que les meilleurs montées d'héro sont parfois comparées à un orgasme, notamment dans le cas de prise par voie intraveineuse, ce qui n'est toutefois pas mon cas.

C'est comme un rêve intensément heureux, et même si on sait qu'on s'éveillera, on n'y pense pas. La réalité n'existe pas, c'est un lointain épouvantail dont les gesticulations ne peuvent m'atteindre. Je voyage les yeux grands ouverts, tournés vers le plafond, et celui-ci s'ouvre en grand pour me laisser m'échapper. Je m'élève, je m'enfuis par la voie des airs. Je franchis les mille frontières d'un monde de plaisirs bruns, je reçois la connaissance des mille secrets du monde des mains d'anges radieux, je savoure la visite de mille lieux enchanteurs teintés de marron et d'ocre. Je flotte paisiblement dans un éther cotonneux sépia. Je suis un roi en un domaine de paix et de béatitude. Le temps s'allonge sans fin. Ça n'aura pas de fin, mes souffrances sont terminées et j'ai disparu dans l'éternité, avalé par le paradis. Je ferme les yeux et cette extase magnifique me guide jusqu'au sommeil.

[07 - *Laissez-vous aller. Acceptez une fois pour toutes le fait que vous ne vivez que pour et par l'apathie. Toutes les explications, les causes et les conséquences de cette apathie sont désuètes, il n'y a plus qu'elle qui compte. Vous comme moi, nous sommes perdus, condamnés à stagner dans l'attente, prisonniers de nos faiblesses dérisoires, de nos addictions respectives. Le vide de votre vie et de la mienne ne doit plus nous sembler si insupportable, il est notre raison d'être, notre seul mode de vie. Vous et moi, unis dans les rets de la fossilisation intellectuelle.*]

Mon sommeil semble avoir été plutôt long et profond : un rapide coup d'œil à la fenêtre m'informe que la nuit est tombée, et le radio-réveil indique une heure avancée de la nuit. À peine réveillé, je suis pris de nausées et de courbatures ; inutile d'espérer me rendormir dans ces conditions. Sur la table basse, un sachet vide me nargue, au milieu des mégots et des canettes de bière. Je l'agite, le remue dans tous les sens, et parviens à rassembler sur un boîtier de CD une ligne de la taille d'une demi-allumette qui bien évidemment ne me fera aucun effet. Mon corps est douloureux, mon esprit est douloureux, la situation est pénible tout autant qu'habituelle. Mais à quoi est-ce que je m'attendais au juste ? À ce que cela ne finisse jamais ? Ah, ça... pour l'avoir espéré, je l'ai espéré. En vain. La came a beau être d'excellente qualité, elle n'en est pas moins vouée à s'épuiser rapidement. Et pour être monté aussi haut dans les paradis artificiels, mon organisme me présente maintenant sa

facture ; et je sais d'ores et déjà que la note va être salée.

J'ai beau m'y attendre, tenter de m'y préparer, les redescentes sont de plus en plus insupportables. Au début de ma carrière de toxicomane, de faibles quantités me propulsaient au paradis, et les effets secondaires étaient quasi inexistants. Mais avec l'habitude, le fameux phénomène de tolérance a pris une ampleur démesurée. Il m'arrive à présent de sniffer des doses trois fois supérieures à celles de mes débuts, qui me feront voyager moins haut et moins longtemps. Et que je paie beaucoup plus cher, une fois le charme rompu. Le démon que j'ai invoqué réclame son dû, et si j'avais le choix, je préférerais qu'il saisisse mes meubles et ma hi-fi. Malheureusement, il y a un ratio plaisir/souffrance à respecter. Chacune de mes incursions dans le monde des rêveries brunes équivaut désormais à faire un emprunt à 100 % : si je monte au septième ciel, je redescends jusqu'au quatorzième sous-sol où je reste bloqué deux fois plus longtemps, parfois davantage.

Le quatorzième sous-sol, celui de la salle des tortures. Un avant-goût de l'enfer ; si jamais mon âme devait s'y rendre une fois achevée ma vie de débauche, elle n'y serait nullement dépaylée. Je reste immobile, les douleurs musculaires rendent difficile le moindre mouvement. Je sais que je devrais boire pour atténuer les crampes, mais l'absorption de liquide ou de nourriture est aussitôt suivie d'un refus catégorique de la part de mon estomac. Auparavant, cela se traduisait par l'expulsion quasi immédiate de l'aliment dans mes toilettes, mais je me suis depuis entraîné à ne pas vomir. Pour compenser, les douleurs abdominales se sont intensifiées.

Torture mentale et psychologique, à la béatitude succède l'abattement le plus extrême. La lumière et la couleur quittent mon esprit, mon monde est désormais en gris et noir. Plus rien n'a d'intérêt, plus rien n'existe excepté une souffrance face à laquelle je suis impuissant. La volonté m'a quitté, je n'ai plus envie de rien – hormis un nouveau gramme d'héro. Parfois, dans ces situations, je parviens à trouver une distraction quelconque, mais cette fois-ci ce n'est pas le cas. Aucun livre, CD ou film ne me fait envie, aucune visite ne sera capable de me sortir du gouffre dans lequel je suis précipité. Je ne puis que laisser mon esprit divaguer. Je me perds dans un dédale de raisonnements de plus en plus alambiqués, de constats désabusés et amers, de regrets et de frustrations. L'ennui devient palpable, je reste à végéter en ressassant mes idées noires. Le temps recommence à passer trop lentement, ma colère recommence à enfler sans trouver le moyen de s'exprimer. J'en ai assez de cette vie, de cette boue dans laquelle je m'enlise constamment. Je tourne en rond, je monte et descends, cette existence n'est qu'un pénible voyage dans des montagnes russes. À ce stade, ce n'est plus de la déprime mais du désespoir. J'ai beau chercher une raison à tout cela, je n'en trouve pas, le contrôle de mon présent m'échappe comme celui de mon futur.

Je suis impuissant, sans ressource face à ce vide qui me caractérise. Je voudrais agir mais n'en ai ni la volonté, ni la force. Je voudrais cesser de penser, mais l'inaction mène inéluctablement à l'introspection. Je voudrais changer la donne, mais je ne suis qu'un spectateur passif dans un théâtre qui joue et rejoue la même pièce, jour après jour.

Ce n'est pas possible, ce n'est pas logique. Les sensations passées sont trop lointaines, les souvenirs trop flous. J'essaie de me remémorer ces divins instants, tenter de m'y noyer, pauvres substituts. Ma raison me dit que seuls quelques jours se sont écoulés depuis le dernier réapprovisionnement. Mais malgré cela, j'ai l'impression que cela fait des mois que je ne me suis pas sniffé ne serait-ce qu'une minuscule pointe d'héroïne. Que depuis des mois, je vis ces mêmes instants d'attente vaine et d'existence passive, m'enfonçant un peu plus à chaque minute dans ma propre tombe, creusée avec mes petites mains, à même le sol de mon insalubre grotte.

Je n'en peux plus, il faut que je parte à la recherche d'Andreas.

[08 - Vous savez très bien que vous n'êtes pas un être adapté au milieu extérieur. Hors de votre appartement, vous dépérissez. Mais il est des obligations vitales que vous devez honorer, et c'est alors comme si on vous traînait de force dans la rue, une vraie torture. La lumière est trop forte pour vos pauvres yeux habitués à la douce lueur de l'écran. Les bruits de circulation, les conversations deviennent un fracas insupportable, étranger. Les gens que vous croisez vous sont hostiles, chaque démarche est un obstacle insurmontable. Ce monde n'est pas le votre, vous y êtes indésirable. Chaque pas en avant fait monter en vous une envie renouvelée de vous enfuir. Votre cellule. Votre petite cellule chaude et douillette.]

Mâchoires serrées, poings fermés, paupières baissées, je referme la porte qui me sépare du reste du monde. C'est fini, je le sais. Je ne pourrai plus franchir cette frontière de mon plein gré. Je ne veux plus rien avoir à faire avec mes semblables. Cette réalité de cauchemar n'existe plus à mes yeux et je me retrancherai dans mon refuge jusqu'à la fin. Tenter d'oublier à jamais. Serrure à double tour, verrou, chaîne de sécurité. Et je pousse un meuble devant la porte. Je fais le tour des pièces en hâte pour fermer les volets, calfater les interstices avec des chiffons. J'arrache les ampoules à pleines mains, sans me préoccuper des esquilles de verre qui se plantent dans mes paumes. Plus de lumière, plus de bruit, plus rien. Enfin je m'abats, les mains sur le visage, sur mon lit, et je ne bouge plus.

Rien. Toujours au fond du lit. 14h40. Il faudrait que je dorme, je n'en peux plus, mais je me sens inquiet sans raison. Je tourne et me retourne sans

m'arrêter. J'allume une cigarette. Je regarde mon téléphone portable pour voir si personne n'essaie de me joindre. 14h50. Sueurs froides. J'ai un peu mal à la tête, ça passera, mais il y a trop de lumière. Je ne sais pas d'où ça vient, j'ai calfaté de mon mieux les interstices entre les volets. C'est juste la luminosité du jour, ça m'énerve. Je regarde l'heure au réveil : 14h53. Je me retourne encore. Je crois que j'ai gémi. Je ne suis pas sûr et certain, avec la musique, mais je crois que ce bruit sourd venait de moi. Je me demande ce qu'il faut en conclure.

Rien. Toujours au fond du lit. 16h05. Je veux dormir mais je ne peux pas. J'allume une cigarette, encore une. Il faut qu'on me vienne en aide. Mais qui ? Il y a une odeur d'humidité dégoûtante qui flotte dans l'air. Je me mets à gratter le papier peint, à côté de ma tête, enlevant des petits lambeaux les uns après les autres. Il n'y a personne. Rien. Toujours au fond du lit. Brusquement je me dis que le téléphone est peut-être en train de sonner et que pour une raison inconnue, je ne l'entends pas. Je me penche pour l'attraper sur la table de chevet et je sursaute : un appel en absence. Le numéro est inconnu et je n'ai pas de message. Je n'ai rien entendu. Est-ce que je me suis endormi sans m'en apercevoir ?

Rien. Toujours au fond du lit. 18h40.

Bercé par l'apathie, je n'ai pas encore voulu affronter cette éventualité, mais c'est d'heure en heure plus évident : le prochain ravitaillement ne pourra pas se faire avant un intervalle de temps qui s'annonce plutôt long. Le dernier gramme m'a coûté les yeux de la tête, et a été acquis au détriment de mes repas de la semaine. Mon unique espoir réside en la venue d'une connaissance quelconque susceptible de m'avancer de l'argent, mais les rares personnes qui passaient encore me voir il y a peu semblent avoir définitivement oublié mon existence. Je regarde une nouvelle fois mon portable, mais ça ne sert à rien : non, Andreas n'essaie pas de me joindre et personne ne viendra plus à mon secours.

[09 - Vous n'attendez plus rien depuis bien longtemps, mais, pris dans le circuit, vous n'avez plus le temps de penser à rien. Et c'est ce qui vous retient. Le vide et l'apathie. L'extatique solitude des naufragés, la déréliction bénie, dériver encore et encore. Vous vous laissez couler sans bruit. Consentant et soumis.]

Ça ne va plus. Quelque chose a changé, insensiblement, je ne sais pas quoi. Quelque chose ne va pas. Comme si l'air s'était brusquement densifié. Ma respiration se raccourcit, je regarde autour de moi, au bord de la panique, mais je ne comprends pas ce qui est différent. Je sens la tension qui monte,

mes muscles se contractent involontairement. C'est comme un tremblement de terre imperceptible, une sourde vibration qui réveille mon instinct de bête traquée.

Soudain l'ampoule de la lampe s'éteint en un claquement, j'ai même cru la voir exploser, et une seconde je crois sentir des tessons minuscules se ficher dans ma peau. Mais non, c'est du délire. Je me recroqueville dans mon canapé. Une odeur de court-circuit et de mort. Alerte. Les ombres s'agrandissent autour de moi, m'enserrent dans leurs mâchoires de pénombre. Alerte. Je sens mes artères battre à tort et à travers. Alerte, alerte, alerte.

Me calmer, je dois me calmer. Mais brutalement tous les murs se mettent à hurler, en un sursaut de stupeur je les vois s'avancer vers moi, bousculant les meubles. Ils me jettent au centre de la pièce pour se refermer sur moi, me broyer entre leurs mâchoires de béton. Mon appartement s'effondre sur lui-même. Les débris du bureau et du matériel hi-fi concassé m'enserrent. Ça va trop vite, je n'ai pas le temps d'esquisser un geste de fuite désespéré. Je ne peux rien faire d'autre que contempler ma fin, et m'abandonner totalement, me laisser dévorer par ma boîte.

À l'instant même où je me résigne, j'ouvre les yeux, pour contempler mon cadavre.

Paniqué, je lance un regard circulaire sur la pièce. Mais non : rien n'a changé. Hélas. Ce n'était qu'un cauchemar.

Est-ce que... Je me retourne pour saisir mon portable. Est-ce que c'est la sonnerie qui m'a réveillé ? Mais non, l'écran est noir, vide. Aucun appel en absence.

Je garde mon téléphone en main. Toutes les deux minutes, je regarde l'écran pour vérifier qu'on n'essaie pas de me joindre. Je ne comprends pas ce qui se passe. C'est comme si je changeais progressivement de monde, que je me mettais involontairement à occulter des pans entiers de la réalité. J'ai l'impression que des huissiers pourraient débarquer avec tout un contingent de déménageurs, et embarquer tous mes meubles sans même que je m'en aperçoive. Je dois être en train de dérailler. Est-ce que je suis en train de dérailler ? C'est comme un compte à rebours qui redémarre sans arrêt. Six, cinq, quatre, trois, deux... **01** : tout le monde (re)descend.

Cette situation devait bien finir par se déverrouiller un jour, par déboucher sur quelque chose. Il a fallu que la seule issue n'en soit pas une, et que je sombre dans le chaos.

[10 - Vous n'en pouvez plus d'attendre, mais vous n'avez pas le choix. C'est un peu comme si toute l'histoire tournait en boucle. Vous avez l'impression d'avoir déjà vécu ça, plus d'une fois. C'est toujours la même histoire. Vous

aviez cru trouver une issue, mais vous êtes à nouveau coincé dans la même impasse. Ça vous saoule, toute cette histoire vous saoule, ça tourne en rond, c'est répétitif, lassant, ça n'avance pas.

Ce scénario est piégé, il n'y a plus d'espoir, il ne vous reste plus qu'à quitter l'histoire dès maintenant.

4...

3...

2...

1...]

Rien. Toujours au fond de mon lit. Rien de rien de rien.

[11 - Trop tard. Vous n'avez pas eu le courage de vous enfuir de cette prison étroite. Vous vous êtes une fois de plus laissé porter par l'apathie, l'inertie a eu raison de vous. Entendez-moi : vous n'êtes plus en mesure de vous échapper. Désormais plus rien n'aura de sens]

Plus rien n'a de sens.

[12 - Plus rien n'aura de sens.]

Plus rien n'a de sens.

[13 - Rien n'a jamais eu de sens.]

Plus rien n'a de sens.

Tic tac, tic tac, tic tac, tic tac...

Rien. Toujours au fond du lit. Je ne sais pas quelle heure il est et je m'en fous : je veux dormir. Je n'en peux plus de tout ça, il faut que ça s'arrête. Maintenant. Je ne me sens plus capable de supporter les quatre volontés des détraqués qui décident de mon destin. Je n'en peux plus de cette vie trafiquée, réarrangée pour me faire souffrir chaque minute un peu plus. Il faut que je m'extraie de cette prison, par tous les moyens. Rien de tout ceci n'est vrai. J'en ai marre. Ouvre les yeux, rien de tout ceci n'existe. De la fiction, un putain de texte stupide pour déséquilibrés. Mais non.

[14 - Maintenant, vous souhaitez que ça passe plus vite. Vous n'en pouvez plus et vous avez envie que ça cesse. Envie d'être arrivés à la fin. C'est vraiment trop long, trop monotone, c'est toujours la même chose, les mêmes plaintes répétées encore et encore, on n'en sort jamais. Depuis quelque temps déjà vous avez commencé à ne plus prêter attention aux détails, votre

conscience ne perçoit que le strict minimum, les fractures nettes dans la continuité de l'histoire. Vous survolez le reste. Vous avez l'impression qu'on se moque de vous, qu'on vous fait volontairement subir les pires avanies, l'ennui, la déchéance, l'inaction. On se moque ouvertement de vous, et vous n'y pouvez rien. Mais la fin est proche.]

Je sais que vous êtes là. Je sens votre présence, tout autour de moi, je vous sens là, tout près, à épier et analyser chacun de mes non-gestes, chacune de mes non-pensées... Ça fait trop longtemps que vous me persécutez... Laissez-moi. Laissez-moi ! Je vous sens m'observer quand je m'endors, je vous entends rire derrière mes murs. Je vous vois derrière l'écran de mon ordinateur, en train de vous divertir à mes dépens. Vous trouvez tellement amusant de taper contre les parois fines de mon bocal, encore et encore, tandis que je m'asphyxie et que je meurs. Je sens votre fascination malade, votre incapacité à détacher votre sale regard de mon agonie larvaire. Vous vous nourrissez des images pathétiques de mon pauvre spectacle. Vous en serez pour vos frais, aucune satisfaction ne vous sera accordée. Votre attention malsaine braquée sur moi, et moi comme une bête traquée qui s'efforce de restreindre le bruit de sa respiration. J'ai besoin de crier à l'aide, mais je ne veux pas de votre secours. Je sais que vous êtes là ! Sortez de votre putain d'indifférence passive et entendez-moi !

J'ai eu moi aussi une vie. Moi aussi j'ai lu, appris, ri, pleuré... Un écheveau de souvenirs un peu ternis, emmêlés, sans doute en partie inventés me sert de passé. J'ai connu mes instants de joie, de rage, d'amour même. Tout un tas d'histoires lénifiantes, piquantes ou amusantes à raconter, des visages d'amis, de membres de ma famille. Des sourires, des engueulades, tout ça. Je suis beaucoup plus que ce pantin désarticulé que vous voyez, qui gît lamentablement dans une boîte à chaussures hermétique. Moi aussi j'ai existé. Mais aujourd'hui quand je dors, je ne rêve plus.

Je regarde mes fenêtres fermées, verrouillées. Je me vois en train de m'en approcher, la lumière de l'autre côté. Pas de larmes, pas de questions. Je sens tout mon poids partir de l'avant, et je passe au travers. Je visualise la scène encore et encore, j'en redéfinit chaque détail jusqu'à la nausée, je m'imprègne jusqu'à l'ivresse de la froideur du carreau contre ma peau, la première fêlure et l'éclatement, le verre fiché dans ma peau. La rue béante qui s'ouvre à moi, vertige fugace, puis le vide. Bien conserver les mains dans le dos pour se garder de la tentation d'amortir le choc. Vous aussi vous imaginez sans difficulté cette chute et cette mort, rapide et indolore. Vous l'envisagez comme une option possible et même souhaitable, une solution, une issue lamentable certes, mais une issue quand même.

Mais je suis toujours sur mon lit, à demi allongé, les yeux dans le vide,

et je ne bouge pas d'un centimètre. Plusieurs fois dans la journée je me dis : « Je le fais. J'y vais ». Mais je ne le fais pas, je me contente de regarder la fenêtre. Trop lâche pour affronter la vie, trop lâche pour me supprimer. Même mon suicide n'est envisageable que dans mon imagination et la vôtre, je suis condamné à vivre tout en souhaitant mourir. Au-delà de mon aliénation je sais que je ne suis pas seul. J'ai perçu votre hideuse présence et j'entends vos interrogations de moutons stupides. Vous m'écoutez, vous me regardez. Vous n'avez pas plus de volonté que moi, vous êtes comme moi, effondrés dans votre inertie, dans vos manies pourries. Vous voudriez le nier mais vous êtes comme moi. Je suis votre conscience en train de mourir.

Je sais que vous êtes avec moi, derrière ce mur de silence, à écouter mon agonie. L'analyser, la déchiffrer. Et la partager. Vous souffrez avec moi. Soyez mes frères et mes soeurs dans la déchéance, suivez mes pas sans me juger. Je sais que maintenant, vous me comprenez, et que vous m'entendez. La route n'est plus longue, nous ne sommes tous qu'en sursis, ne l'oubliez pas. Le silence est total, dehors et dedans.

[15 - Comme prévu, la conclusion sera décevante et n'apportera rien. Éternel recommencement et aucun espoir à l'horizon. Sachez-le et acceptez-le : vous avez tout simplement perdu votre temps. Cette histoire ne mène à rien.]

Le marchand de sable est passé. Je ne me rappelle plus quand ni comment, là n'est plus la question. Je me fous de ces détails matériels, je suis déjà loin. Je ne suis plus qu'une perpétuelle explosion de bien-être, frissons délicieux qui arrivent par vagues et s'additionnent les uns aux autres, jouissance tourbillonnante et ocre.

Soyons clair : je ne reviendrai pas. Je n'ai plus le courage d'affronter ces redescentes cauchemardesques, je ne veux plus, je n'en ai plus la force. Aussi, juste avant le premier rail, j'ai rassemblé sur la table basse toute ma réserve. Tout ce que mes derniers billets m'ont permis d'acheter. Toute ma came, ma brune, mon amour. J'y ai ajouté une bonne partie du contenu de mon armoire à pharmacie. Anxiolytiques, somnifères, antalgiques : tout est prêt pour la défonce ultime, un dernier plongeon dans le paradis en poudre.

Il n'est plus temps de se lamenter. Plus temps de se frapper la tête des deux poings. La vie n'a définitivement plus rien à m'apporter, et je n'ai plus rien en commun avec ceux dont j'ai voulu m'entourer. Je n'ai pas de regrets, je ne ferai pas d'adieux. Je prends le large sans me retourner, et en regardant le fond de l'océan sans ciller.

Il y a, disposée en deux monticules sur ce miroir et à côté, une quantité d'héroïne suffisante pour que ce voyage soit le dernier – sept fois les doses habituelles. Un aller simple pour la fin du calvaire. Je caresse l'overdose du

doigt, la prépare, minutieusement, calcule tout, froidement. Ma tolérance, ma résistance, tout. J'irai jusqu'au bout du voyage, cette fois. Narine gauche, narine droite, narine gauche, narine droite, et ainsi jusqu'à la disparition complète du premier petit tas. Il m'en reste juste assez, pour parachever mon overdose : lorsque je serai au plus haut, je prendrai tout le reste d'un coup puis les médicaments, et je partirai une fois pour toutes dans un paroxysme de sensations extatiques.

Les montées se sont succédé les unes aux autres, et mon corps n'en est plus un au sens propre du terme ; le plaisir continu exacerbe cette impression d'être devenu un braquemart géant oscillant en permanence aux limites de l'orgasme. Cependant il n'y a pas d'éjaculation ni de dernier soubresaut précédant un endormissement rapide. Au contraire, l'extase dure et perdure et me fait perdre la tête.

J'ai de plus en plus de difficultés à garder les yeux ouverts, tout est flou autour de moi. La tête me tourne, mon corps irradié de plaisir repose sur un nuage en rotation. Je suis en permanence au bord de l'évanouissement, mais je me force à rester éveillé le plus longtemps possible. Je veux dévorer jusqu'à l'ultime seconde cette dernière montée au ciel, je veux que ce voyage soit un paroxysme de bonheur. Mon corps est secoué de spasmes, de tremblements traduisant les vagues de chaleur qui affluent en moi, de plus en plus fortes. L'extase est seule vérité, immanente, immortelle ; mes contrariétés passées me semblent irréelles, vaguement lointaines, comme issues d'un mauvais rêve dont je viendrais de m'échapper. Quant à d'éventuelles futures sources de mécontentement, de frustration et d'ennui, elles m'apparaissent pour le moment tout simplement inimaginables. Retourner en **01** ? Je ne sais plus ce que cela signifie. Ma mémoire est soudainement devenue incapable d'explorer les souvenirs antérieurs aux deux dernières heures, par conséquent, aussi loin que je m'en souviens, c'est mon existence entière qui semble n'avoir été qu'une béatitude terriblement intense.

Je sais désormais pourquoi je suis en vie et dois le rester : c'est parce qu'il me sera encore possible, dans le futur, de ré-expérimenter cette jouissance brune et opiacée. Je fais à l'heure où j'écris ces quelques lignes un merveilleux voyage en des terres inconnues, et la perspective de le refaire de nouveau un jour est suffisamment alléchante pour couper court à toutes les idées suicidaires que j'ai pu avoir. Les médicaments attendront, ce n'est pas aujourd'hui que je partirai. J'ai découvert le bonheur et mon but dans la vie, plus rien ne pourra m'en détourner, pas même ces pauvres descentes, qui ne sont que des fantômes grinçants, irréels au cœur d'une ivresse incroyablement belle. De bien faibles désagréments en comparaison des transports d'exaltation sublime que je ressens. Le démon de l'héroïne a pour argument principal – et convaincant en diable – qu'il finit toujours par répondre aux requêtes et faire

son apparition pour le plus grand ravissement de qui l'a pris pour maître. Ma condition d'esclave est donc à ce point agréable que ça en devient invraisemblable si je tente d'y réfléchir un tant soit peu...

J'ai perdu la notion de durée, je ne sais pas depuis combien de temps je me trouve dans cet état. Je commence à avoir la nausée. Plus, il m'en faut encore plus. Encore une trace, les montées ne cessent d'affluer, les sensations sont décuplées. Je... c'est indescriptible... Jamais je n'aurais cru pouvoir ressentir un jour de telles choses. C'est bien au-delà de tout ce qu'on peut connaître, meilleur que tout ce que j'aurais pu imaginer. Mes yeux... Je ne parviens plus à les garder ouverts. Je ne ressens plus le canapé en dessous de moi, je ne perçois plus mon corps que comme un générateur d'orgasmes en série branché en surtension. Rester éveillé... Profiter jusqu'à la dernière seconde... Je vais sombrer dans l'inconscience... Mon dieu... Les pensées s'entrechoquent dans mon crâne... Ultime nirvana... Sublime plongeon final... Dernier sursaut... avant... la fin... Tête qui tourne... Je...

[16 - Plusieurs heures se sont écoulées dans la plus profonde sérénité, et vous n'avez toujours pas amorcé la redescente. D'ailleurs, cette pensée vous traverse l'esprit un court instant, mais vous n'y prêtez guère attention. Ivre d'une félicité aussi intense qu'artificielle, vous savourez le moment présent, et laissez votre esprit divaguer au milieu d'agréables pensées. Vos plans précis, vos calculs minutieux s'évanouissent, se délitent doucement dans l'extase et fondent. Tout ceci n'a aucune importance, et vous êtes trop bien pour songer à quoi que ce soit de sérieux ou de désagréable. Vous finirez bien par perdre conscience. Sur la table basse, les médicaments et ce qui reste du second monticule de came attendront leur heure. Vous vous réveillerez un jour, sain et sauf évidemment, prêt pour un nouveau voyage... ou un nouveau plongeon dans l'enfer du manque. Mais pour l'heure il est temps de fermer les yeux et de se laisser aller, paisiblement, dans l'inconscience. Peu à peu, vous oubliez. Vous oubliez. Vous oubliez. Vous oubliez. Encore et encore.

...

Rendez-vous en 01.]

Attendre, encore et toujours. Supporter le poids du monde sur mes frêles épaules, dans l'attente de brèves explosions de plaisir, si satisfaisantes mais si rares. Je n'ai plus rien pour combler l'ennui, rien qui vaille la peine d'être vécu, personne qui vaille la peine d'être connu. Ma vie se borne à l'attente, passive et interminable, et je l'accepte. C'est ma vie. Ma *lose story*.

Il n'y a plus rien à raconter. Plus d'histoire, plus de scénario. Désormais, tout est vrai.



Feuilleton

Le Feuilleton

Jacky Lucky Joe (Hot - 4ème épisode)

Lemon A

1

- 05 avant VP

Jacky Lucky Joe le funky-poseur s'était briefé auprès de ceux qui paraissaient capables de l'informer. Il lui fallait descendre l'Amazone jusqu'à Belem, au départ d'Iquitos. En recoupant différents éléments, il identifia plusieurs difficultés.

Des pirates attaquaient parfois les navires. La nuit tombée, ils s'amarraient au bateau et dépouillaient tout le monde d'une manière plus ou moins radicale selon les cas. Oh, le passeport et les autres papiers pouvaient bien disparaître, mais surtout pas ses disques, car son identité d'homme était gravée dans les microsillons. Il faut préciser ici que le funky-poseur gardait toujours ses 33 tours à portée de main, constamment disponible pour embraser la piste, toujours ready pour la funky-party. Les soirs de fête, il calait l'assistance sur la bonne vibration et dispensait cette joie de vivre derrière laquelle les gens cavalaient toute la journée. De rythmes imparables en ultimes mélodies, jusqu'au petit matin, il rechargeait les batteries des petits lapins sclérosés par la banalité de leur quotidien, déprimés par les pots d'échappement, les idées noires, le travail et toutes les contraintes ordinaires.

Jacky Lucky Joe évaluait les chances de conserver son bien. Après tout, les pirates étaient aussi des gens comme les autres, aimant le *groove* et la bonne *soul*. Au pire, il se mettrait à genoux, ouvrirait son bac en grand et balancerait une supplique bien *deep*, dans l'esprit des premiers gospels, qui percerait la

sensibilité des cerveaux les plus secs et frapperait aux tripes. De toutes façons, les tourne-disques n'existaient plus en Amazonie. Si les pirates s'emparaient des précieuses galettes, celles-ci termineraient inmanquablement sur les parois humides d'un boui-boui monté sur pilotis, pour rappeler le bon temps et éponger les nostalgies.

Mais les pirates c'était rare qu'on lui disait. On lui disait aussi « parfois le bateau coule ». « Regarde ton embarcation, vérifie si le navire est en bon état ». Ah oui ? Et un navire en bon état, ça ressemble à quoi en Amazonie ? En secouant ses funky-méninges, Jacky Lucky Joe ne se souvenait pas avoir croisé un seul véhicule en bon état dans cette partie du monde. « Ne monte pas sur un rafiote » qu'on lui disait. Putain de punky-shit on le prenait pour qui ? Pour un ingénieur hydraulique ? Les bateaux font naufrage parce qu'ils ne sont pas en bon état, mais aussi à cause de leur chargement excessif en marchandises diverses : fruits, bois, équipements, hommes, femmes et enfants. Putain si un bateau coule, tu te précipites sur un gilet de sauvetage pour ne pas sombrer dans les tourments liquides du fleuve. Un genre d'action nécessitant promptitude et rapidité puisque si un bateau coule il se trouve, en général, moins de gilets de sauvetage que de passagers à bord. Et la promptitude et la rapidité ce n'était pas le style de Jacky Lucky Joe. Sauf lorsqu'il envoyait le son.

Au bord de l'Amazone un funky-poseur sifflait du James Brown. Il avait l'impression que les moustiques voletaient en cadence et il se demandait, comme ça, si un homme et vingt skeuds pouvaient marcher sur l'eau.

2

- 06 avant VP

L'avion pour Tarapoto quittait la piste de décollage dans une brassée d'orgue Hammond apocalyptique. Pendant que Lima se dissolvait dans la brume, l'hôtesse dispensait les consignes de sécurité. Jacky Lucky Joe, qui avait hérité d'un siège positionné contre une issue de secours, reçut des instructions complémentaires afin d'en libérer l'accès en cas de coup dur. Il s'agissait de manœuvrer un volant et de tirer sur une manette dans un ordre établi. La veille, un appareil s'était crashé dans la forêt vierge, sur la même ligne Lima-Tarapoto : aucun survivant. Peut-être que dans la panique générale, le type chargé de déverrouiller la porte n'avait pas bien joué sa partition. Jacky Lucky Joe laissa son imagination cavalier et les catastrophes aériennes se transformer en balade *folk* évaporée.

Le vol s'était déroulé sans encombre mais il fallait encore franchir une

masse compacte de chauffeurs indiens qui se pressaient et jouaient des coudes, retenus par la vitre en plexi délimitant la zone de récupération des bagages. Partout autour du tapis roulant, des affiches colorées vantaient les paysages et les produits locaux. D'autres affiches prévenaient du trafic de cocaïne, abondant dans ce secteur, et de ses effets collatéraux : parois nasales carbonisées, familles éclatées, deuils, lourdes peines de prison... Les affiches ne parlaient pas de l'argent frais qui soutenait l'économie locale et qui mettait des condiments dans le riz des paysans, qui payait les maîtres d'école pour les enfants, qui finançait le nouveau matériel de l'hôpital... Jacky Lucky Joe récupéra sa caisse de disques et tira sur la poignée rétractable. Le goût chimique et jaune fluo de l'Inca Cola ingurgité dans l'avion adhérait à son palais comme les notes grasses d'une mélopée cajun. Il sorti de l'aéroport dans la moiteur équatoriale.

3

Le cybercafé ressemblait à un vestibule, tout en longueur et ouvert sur la Plaza de Armas, au centre de Tarapoto, dont le vrombissement incessant rendait à peu près l'ambiance dominicale d'une zone pavillonnaire où tous les résidents se seraient donné rendez-vous pour tondre la pelouse simultanément. Sauf que les trous dans la chaussée entrecoupaient la cacophonie des moteurs par des claquements métalliques, qui surgissaient souvent arythmiquement, comme les battements désarticulés d'une caisse claire dans un morceau de *breackcore* expérimental. Jacky Lucky Joe s'installa devant le moniteur. Il lança le navigateur et se rendit directement sur sa boîte *mail*. Il consulta ses messages, enchaîna un tour rapide sur les réseaux sociaux et se connecta sur son tchat habituel.

Faeli l'attendait parmi les autres pseudos du salon Coquine. Bientôt les messages se succédaient à l'écran. Mon amour. Une montée d'adrénaline saisit le funky-poseur comme à chaque fois qu'il entrait en contact avec elle. Les messages se chevauchaient de plus en plus vite, le dialogue filait à la vitesse de la lumière. Faeli de Camargue, quelque part sur un lit d'hôpital mourait d'une tumeur maligne au cerveau. Espérance de vie : six semaines. En attendant le tocsin, la pomme devait être croquée jusqu'au trognon. Chaque jour ou presque, Jacky Lucky Joe racontait les soirées, les voyages, la vie qu'il enchantait. Elle riait, ils faisaient l'amour, des étreintes virtuelles et passionnées, du sexe cru. Elle lui disait les séances de natation pour préserver les muscles de ses jambes dont elle avait perdu l'usage, la famille effondrée, la morphine et l'attente du spécialiste américain pour l'opérer.

Les cybercafés pullulaient au Pérou. Des ordinateurs alignés dans des box aux séparations poreuses raccordaient le haut plateau amazonien au grand

village universel. Pour quelques sols, Jacky Lucky Joe captait l'essence de la vie, la force d'exister, ce si précieux supplément *soul* qu'il recyclerait dans ses prochains *live-sets*. Rire aux éclats devant la mort, Faeli de Camargue y parvenait avec courage. Vingt-deux ans et quasiment rayée de la carte, elle bouffait de la joie, en équilibre, au bord du précipice. Le funky-poseur ne l'avait jamais rencontrée dans la vie réelle et pourtant, Faeli participait à la section rythmique qui ordonnait les pulsations du *groove* authentique. Elle le menait vers la quintessence de l'émotion, la vraie substance du *blues*.

Émergeant du cybercafé, Jacky Lucky Joe quitta l'espace couvert par les ventilateurs et embrassa la langue chaude et humide de l'Amazonie. Un gamin, peau foncée, tignasse noire, yeux noirs, maillot de foot et sandalettes sans autre couleur que l'usure du temps, fixait des rectangles de carton pour rafraîchir les sièges brûlants des motos-taxis stationnées devant l'établissement. Le soleil se reflétait dans le noir intense des cheveux de l'enfant et son regard, aussi sombre que la forêt, promenait un épais mystère.

4

Les tables étaient dressées en L, nappées de papier blanc sous le ciel étoilé. Des plats cuisinés à base de poulet grillé, de la bière et des cruches de *chicha* circulaient parmi la trentaine d'invités : le *staff* du centre shamanique Takiwasi au grand complet et les visiteurs de passage comme Jacky Lucky Joe. Le directeur de Takiwasi, un *French doctor* passé à la médecine traditionnelle, organisait le même rassemblement à chaque pleine lune. Après manger, tout le monde se bourrait la gueule et terminait sur la grande dalle en béton qui servait pour danser.

Le voisin de table, à gauche de Jacky Lucky Joe, évoquait le croisement d'un nain de jardin et d'un hippopotame. Il ne possédait pas de cou et sa tête ressemblait à un œuf géant. Des jambes courtes et arquées soutenaient la partie supérieure d'un corps aux allures de barrique. Malgré la grossièreté de l'ensemble, malgré son aspect néandertalien, il émanait des traits de son visage une certaine noblesse, la composition subtile d'un air sévère et d'un filet d'érudition. Ce type se nommait Isidoro, il occupait une chambre dans la même pension que le funky-poseur et dévorait son poulet avec un entrain carnassier. Isidoro venait de Lima et plus loin encore, descendait d'une haute lignée maya. Pour l'heure, il tentait une cure de désintoxication au centre shamanique car il se trouvait coincé dans une sorte de *no futur* claustro, cadencé par l'inhalation pulsionnelle d'un mix de *pasta* de cocaïne et de *marijuana*.

Assis de l'autre côté, à droite, figurait l'exact prototype du clochard barbu

et édenté, sapé avec des fringues poussiéreuses et chaussé d'un vestige de Reebok. Aucun physionomiste, fusse-t-il au seuil du club le plus *open-minded* de la place, n'aurait laissé un type pareil entrer dans une soirée. Mais dans le monde magique des *queshuas* il s'agissait d'un *currenderos* très respecté. Le shaman effectuaient une résidence temporaire à Takawasi. Il soignait les maux du corps et de la conscience en immergeant ses patients, à poil, dans un cours d'eau qu'il parfumait avec des fleurs.

Le repas terminé, Jacky Lucky Joe donna un aperçu de sa technique de soin. Il accapara les platines MK2 hors d'âge reliées par une table Vestax rafistolée au gaffeur. Sa silhouette dominait la piste de danse. Des gouttes de sueur perlaient déjà sur son épiderme qui le paraient d'une aura scintillante. La sono rendait un bon kilowatt de son et trois spots clignotants disputaient l'atmosphère aux guirlandes à lumignons suspendues au-dessus des tables.

Sur le haut plateau amazonien le tube du moment, le morceau que l'on entendait sur tous les marchés, sur toutes les stations radiophoniques et dans toutes les fêtes, était un titre de *dance music*, de la soupe en cube, fabriquée pour s'infiltrer facilement dans les mauvaises oreilles et la viande avinée. L'instrumental électro du morceau soutenait une voix féminine, exagérément sensuelle, qui susurrail toujours la même boucle : "*I'm so sexy, sexy, sexy*". Mais en Amérique Latine, même la musique pourrie est soutenue par une ligne de basse massive. Et le funky-poseur n'était pas de ces mélomanes bégueules ou élitistes. Il aurait extrait de l'or du fond des chiottes sans hésiter pour soulever la piste. Il n'était pas non plus de ces Djs qui ont l'air de s'emmerder derrière les platines, statiques, murés dans un monde aquatique. Au contraire, Jacky Lucky Joe rassemblait la quintessence des bêtes de scène, ceux qui, sur l'estrade ou dans la fosse transpirante, pénètrent la musique avec le sexe et la dévorent par l'estomac. Et son corps explosait dans tous les sens, comme les tentacules d'un grand calamar dans une mer électrique. Femmes, hommes, secrétaires, personnel médical, stagiaires, visiteurs de passage, tous célébraient et dansèrent jusqu'à la source de la vie.

5

La *maloka* du centre Takiwasi était une hutte ovale dédiée à la médecine traditionnelle, spacieuse et complètement vide. Aucun équipement ni aucun instrument d'intervention, aucun aménagement en fait. Juste un sol en terre battue, les murs arrondis, le toit conique et des ouvertures en guise de fenêtres et pour l'aération. Un mât commandait la structure et, au plafond, l'ensemble des poutres corollait vers les extrémités de la toiture.

À l'intérieur de la *maloka*, ils étaient une petite dizaine de toxicos en cure,

tous assis par terre, en arc de cercle, dos au mur. Le funky-poseur avait pris place parmi eux. Pourtant, il ne consommait pas de drogue, lui, jamais. Il se shootait à la musique. Quand le son le possédait, le temps normal stoppait sa course. Les notes et les fréquences prenaient une ampleur élastique et tout devenait fluide et logique. Il n'y avait plus de soif, plus de faim, plus de guerre, plus de physique quantique. Il n'y avait que cette foule hypnotisée qui criait et qui vibrait comme à l'origine du monde. Jacky Lucky Joe buvait du *Coca Cola* et croquait des bonbons. Il ne fumait pas de cigarettes, ne sniffait pas de *coke*, il était *clean* comme une aire de repos suisse. Cette séance dans la *maloka*, il y participait à cause de Faeli.

6

En cette après-midi humide, au centre de la hutte, la purge était dirigée par une jeune indienne. À tour de rôle les participants saisirent le bol de terre cuite que leur tendait le shamane, avalèrent son contenu – des feuilles de Yawar Panga broyées et mélangées avec de l'eau – emportèrent une cruche d'eau tiède qu'ils avaient remplie dans un bidon, emportèrent également un grand seau en plastique et retournèrent s'asseoir. Puis l'indienne psalmodia en s'accompagnant d'un instrument en bois qu'elle agitait par devant elle, une sorte de maracas qui produisait des sifflements reptiliens.

Chacun avalait un maximum d'eau tiède et quelques minutes après, tous vomissaient dans leur seau. Sauf Jacky Lucky Joe, qui se demandait bien pourquoi il n'était pas en phase. Son voisin de droite, un toxico repent, charpenté comme un bûcheron, rendait même des quantités ahurissantes. Toutes les trente secondes, il vidait bruyamment le contenu de son estomac, avec un entrain à faire trembler les murs.

À les voir unanimement plonger autour de lui, à entendre le concert des déglutissements et des happements, Jacky Lucky Joe se sentait mal à l'aise. L'ensemble du groupe se livrait avec constance quand le funky-poseur restait bloqué au seuil des loges, pris par le trac. Et son voisin expulsait un nouveau flot astronomique. Il fallait mettre les bouchées doubles avec l'eau tiède.

Rien ne venait mais après un litre, enfin, son estomac se tordit et son contenu se précipita comme un obus dans une rampe de lancement.

Le shamane chantait. Elle utilisait parfois les maracas qui provoquaient aussitôt une cascade de rejets. Positionnée devant chaque participant, elle tirait sur une grosse cigarette de tabac et soufflait des bouffées sur leur tête et sur leurs mains. *Pfu pfu pfu*. Puis elle regardait le gerbi dans les récipients et lisait les déséquilibres physiologiques de chacun. Alors, elle s'adressait au

monde sacré. Et *pfu pfu pfu*, elle recrachait encore de la fumée. Au fur et à mesure, Jacky Lucky Joe maîtrisait mieux son affaire, il avait pris le pli pour canaliser les flux par la bouche, s'épargnant des dispersions désagréables dans les sinus. Il fallait boire et reboire, plusieurs litres d'eau, pour alimenter les nausées.

À la tombée de la nuit, ils vidèrent leurs seaux dans une fosse, à proximité de la *maloka*, puis les emportèrent avec eux. Sur le chemin de la pension, une route en terre bordée par des fermes, Jacky Lucky Joe était encore malade. Les gens qu'ils croisaient n'y prêtaient pas attention. Un type régurgitant dans un seau n'avait rien d'inhabituel dans ce coin-là du monde. Il s'allongea sur son lit. Le cycle était toujours le même. Nausée, ça va mieux, nouveaux ballonnements, nouvelle nausée. Les effets du Yawar Ponga se prolongeaient. Les traits du funky-poseur s'étaient creusés, son teint devenait blafard et ses yeux tout brillants. C'est alors que dans une sorte de bouquet final, la plante décida d'évacuer aussi par son cul. Assis sur les toilettes, la tête au-dessus du seau, Jacky Lucky Joe chiait et dégoûtait.

7

Dès l'aube, les engins à moteur exécutaient le sommeil des braves gens. Avec le soleil qui se levait, un essaim de carcasses brinquebalantes claudiquaient dans les rues défoncées de Tarapoto, hurlant selon leur dimension, comme des canards ou des pachydermes enragés. Et des marchands ambulants torturaient leurs microphones qui, poussés à fond, complétaient le tumulte par des *larsens* meurtriers. Dans la fraîcheur matinale, un charivari fracassant se déversait sur la ville, impitoyable et exterminateur.

Malgré le manque de sommeil, Jacky Lucky Joe se trouvait étrangement léger, bien, alerte, en forme physiquement. À vrai dire il revenait des trente-sixième dessous, une onde d'exaltation le traversait à l'intérieur.

Après une balade au marché et un détour par le cybercafé, le funky-poseur rejoignit Isidoro pour déjeuner. Avant le soir, il était formellement interdit de manger du poisson ou de la viande. Ils se retrouvèrent donc dans le seul restaurant végétarien de la ville qui, comme dans tous les établissements végétariens du monde, arboraient des tons ternes et une déco blafarde. Sur les murs, des lignes figuratives et géométriques incas se superposaient en 2D aux aplats délavés. On aurait troqué le clergé contre la communauté végétarienne locale que personne n'y aurait vu de différence. À table, Isidoro mastiquait du seitan constitué à partir de protéines de froment, et le funky-poseur, un riz complet.

Jacky Lucky Joe vida le contenu de la cruche sur sa tête et ses épaules. Ultime moment de détente succédant à la purge au Yawar Panga et au régime végétarien, ce mélange d'eau, de feuilles et d'extraits parfumés de plantes, qui coulait sur son dos nu parachevait sa préparation au grand saut. Il remplit le récipient et s'en doucha encore une fois. Faeli de Camargue occupait ses pensées. Il devait focaliser sa concentration sur elle et uniquement sur elle pour appeler une solution au mal qui la rongait. Ce matin, au cybercafé de la Plaza de Armas, ils avaient lancé une partie de sexe virtuel, arrachant leurs vêtements, les balançant aux quatre coins du tchat. Mais dans la réalité de la vraie vie, côté tropical de l'écran, la proximité des box du cybercafé avait gâché l'étreinte.

Jacky Lucky Joe passa un pantalon de lin et une chemise blanche. Dehors il faisait noir. Du seuil de la cahute des ablutions, un garde en uniforme le précédait sur le chemin de l'Ayahuasca. Il pénétra dans la *maloka* faiblement éclairée par des bougies.

Le *French doctor* menant la cérémonie, Isidoro et le funky-poseur formaient un triangle équilatéral. Ils avaient tous avalé une dose d'Ayahuasca et demeuraient assis sur une natte, dans une obscurité presque totale. Le chant nasillard du *French doctor* remplissait l'espace. La cérémonie aurait pu paraître intime, mais à l'extérieur, dans la jungle, des conques se détachaient des arbres et heurtaient bruyamment le sol.

L'Ayahuasca agit toujours en deux temps : un alcaloïde neutralise le système de protection immunitaire puis un second principe actif en profite pour te colorier le cerveau avec de la peinture magique. Jacky Lucky Joe vit d'abord une fumée compacte se répandre au sol, des lianes et des racines prolongeaient ses membres et se perdaient dans la brume. Les chants du shamane parcouraient un monde marécageux, humide, rempli d'insectes géants. Jacky Lucky Joe devint une borne émotionnelle. Il n'était plus son corps, il n'était qu'une conscience de conscience quand la plante entra en contact avec lui.

« Ouais gros, je suis la pure inspiration, l'essence ! »

La voix rauque et miel du vieux *bluesman* caressait ses tympans, mais provenait de l'intérieur de son crâne. Cela n'avait rien à voir avec les petites voix intimes qui préviennent des catastrophes ou protègent de la folie, car

cette voix-là résonnait d'une manière tout à fait sonore, comme s'il avait eu un *ghettoblaster* enfoncé entre les tympanes. Elle ne lui appartenait pas, elle n'appartenait même pas à son imagination. Simplement il l'entendait fredonner dans une tonalité médiane entre la chaleur et la peine. Puis la Plante envoya une série de *subs* qui remontèrent à partir de ses intestins. Les boyaux de Jacky Lucky Joe vibraient comme des cordes de basse et toute sa tuyauterie recrachait une mélodie très sourde, dont la densité compacte remontait, écartait ses poumons, se métamorphosait et filait dans sa gorge avec la légèreté d'une bulle de champagne. Alors bop ! elle explosait en un coulis de notes fleuries d'une gaieté sans pareil qui décampait par ses narines, ses oreilles et sa bouche. Bientôt son corps entier jouait une musique parfaite, à la mesure de laquelle les chefs-d'œuvre les plus aboutis du talent humain composaient un brouet infâme. L'Ayahuasca avait bel et bien pris possession de lui.

« Inégalable » , voilà ce que pensait le témoin de conscience du funky-poseur, saisi par la force artistique et la virtuosité musicale que produisait l'Ayahuasca dans son corps. Il n'avait jamais rien entendu de pareil.

« Eh ouais gros ! Hin hin ! Yo ! *Check ça !* »

Et la plante jouissait d'une musique divine qui passait dans ses os et ses artères, une partition hors de portée des hommes, aussi naturellement primitive qu'ouvragée, à la fois brute de brute et magnifiquement découpée, à la texture en mille étages mais d'une telle évidente limpidité... Le funky-poseur tomba à genoux et pleura.

- 05 avant VP

Iquitos : cité de quatre cent mille âmes scellée dans la forêt amazonienne, au développement fulgurant pendant le boom du caoutchouc, au commerce des bois et des métaux précieux, trafiquante d'animaux rares, Amsterdam des pratiques divinatoires, carrefour de l'électricité et des lois ancestrales.

Deux perroquets multicolores étaient juchés sur un perchoir. Au plafond du cybercafé, les palmes des ventilateurs fendaient la glu tropicale. Faeli n'était pas connectée. Jacky Lucky Joe lui envoya un *mail*.

Ont participé à ce numéro :

Marc Dufaud

Passager des années 90, Marc Dufaud réalise des courts-métrages et un documentaire sur la génération punk rock 77, collabore à la presse underground avant de lâcher prise. On perd ensuite sa trace. On le retrouve en 1998 au sein d'un combo poetikRock Luze. À la même époque il remanie son premier roman : *Les Peaux Transparentes*, qu'il mettra 6 ans à achever.

Collaborant ici et là avec la presse (Rock & Folk, Tecknikart), rédacteur de plusieurs magazines (Civilisations Mystérieuses, Dossiers Crimes...), il poursuit son travail d'auteur : il a publié une demi-douzaine de livres, (nouvelles, études, biographies). La dernière en date parue en décembre 2010 *Une Vie Américaine Bruce Springsteen* (Camion Blanc) est à ce jour la Bible sur l'itinéraire du Boss (800 pages).

Plusieurs ouvrages à paraître en 2011 dont une histoire des rebelles du rock et un ouvrage sur *les serial killers*. Une réédition largement remaniée et complétée de son ouvrage *Les décadents français* (une étude de la fin du 19ème siècle) est également prévue pour septembre.

Trois projets à venir : le premier volume d'un travail biographique sur Elvis Presley (l'une de ses obsessions) / *Le miroir noir*, un projet bio-poétique autour du poète RL Lecomte et un ouvrage avec Daniel Darc.

Un second roman est également en cours d'écriture.

Les Peaux Transparentes est disponible à la Collection de La Contre-Allée / Éditions Trouble-Fête.

NatYot

NatYot est née à Strasbourg et vit à Montpellier.

Après des études d'architecture, elle se consacre à la musique (auteur-compositeur-interprète) puis à l'écriture poétique.

Elle publie des textes érotiques : *Erotik Mental Food* chez L'harmattan et deux nouvelles Au Diable Vauvert (prix Hemingway), puis explore d'autres thèmes. *D.I.R.E.*, son deuxième recueil, sort chez Gros Textes.

Elle travaille également sur des projets théâtraux, anime des ateliers d'écriture, publie d'avantage en revue, est invitée à dire ses textes dans divers lieux, seule ou accompagnée.

Elle est chargée de mission par la mairie de Montpellier pour le Printemps des Poètes (Festival « Les Anormales » de la poésie).

Le texte présenté ici est un extrait de *HOT DOG*, monologue écrit après un temps d'observation en foyer d'accueil pour femmes SDF toxicomanes.

Olivier BKZ

« Des lieux urbanisés, des identités usurpées, des sacrifices humains, des hallucinations collectives... dans un coin sombre un homme épie avec son alter égo fiévreux des situations frôlant le vertige paranoïaque. Des textes sans détours, écrits sur l'instant, à la fois surréalistes et réels comme dans un grand sommeil. »

Site : Egarement.com

À paraître prochainement : revue Egarement

Antonella Fiori

Vit et travaille à Marseille.

Bourse d'encouragement à l'écriture du Centre National du Livre en 2002 – Poète inédite du Centre International de Poésie de Marseille en 1998 – Lauréate du prix de poésie de la ville de Marseille en 1997.

Poésies et chansons publiées dans : Le Cahier du Refuge, Incidences, Haïku sans frontières, Poste Restante, Aléatoire, Poésie Première, La plume, La cause des causeuses, Le Chum Rose, le Port a jauni, marseille2013.org... Certains de ses textes ont été mis en scène (*Brut de coffrage, Il y a longtemps que je t'aime, Le Fil*) – Anime également des ateliers d'écriture en milieu scolaire, ainsi qu'en direction des adultes.

En 2008, elle marche dans la ville. Elle prend des photos de graffiti. Elle écrit à partir de ces graffiti : <http://plaques-sensibles.com>

Lecture hebdomadaire d'une chronique extraite de plaques-sensibles.com dans l'émission Radiodiction : <http://www.radiodiction.org>

Patrick Gómez Ruiz

Piètre lecteur, grand rêveur, vrai agoraphobe, tenta de se guérir en parcourant le monde après ses études mais se cloîtrait désespérément dans des piaules et des hôtels miteux. L'aide de son épouse, qu'il rencontra dans un avion, lui permit de sortir de la spirale des psychiatres dealers. Écrit sur la zone (<http://zone.apinc.org>) depuis 2001 et depuis peu s'expérimente à la littérature numérique alternative.

A découvrir gratuitement, toutes ses nouvelles, courts-métrages et vidéos expérimentales, entre autres : science et économie fictions, uchronies emplies de désenchantements misanthropiques, contre-pieds et comique pathétique de saturation. Quelque part entre Chuck Palahniuk, H.P Lovecraft et Chantal Goya.

Site : <http://www.facebook.com/group.php?gid=6582704603>

Le texte présenté ici est une autofiction fantasmée.

Jean-Marie Gingembre

Après quelques années passées au Venezuela, Jean-Marie Gingembre rentre en France au début des années 80. Il suit vaguement des études de ciné et de philo. Passionné par l'audiovisuel, il exercera tous les métiers : de projectionniste à assistant réalisateur, avant de se découvrir une nouvelle passion : la publicité.

Concepteur rédacteur, il deviendra un des « enfants de la pub » des années 80, les années fastes.

À la mort de sa femme, il s'éloigne du monde des « créatifs », à moins que ça ne soit l'inverse.

Aujourd'hui, Jean-Marie Gingembre rédige des textes pour une maison de disques, fait des piges pour quelques magazines, collabore à l'écriture de scénarios... et écrit un nouveau roman.

Son roman *Impairs et Manque* est disponible à la Collection de La Contre-Allée / Éditions Trouble-Fête.

Corentin V. Sonfis

Agrégé de lettres sans ambition scolaire, poète de tiroir, mystique dilettante, hippie d'appartement, révolutionnaire en chambre, guitariste pour soirées entre amis, Corentin V. Sonfis n'a rien fait encore, si ce n'est poursuivre une vérité millénaire qu'il ressent, depuis toujours, battre au cœur de chaque instant. *Les Arcs-en-Ciel* constituent son premier fait d'armes. Sa première formule magique, lancée en vue d'invoquer la lumière la plus essentielle.

Résolu, en ce début de 21^e siècle enténébré, à ne pas relâcher son effort, l'auteur travaille aujourd'hui à son deuxième opus.

Son roman *Les Arcs-en-Ciel Hiagiographie sous psilisybine*, est disponible à la Collection de La Contre-Allée / Éditions Trouble-Fête.

Stéphanie Lopez

Rock-critic, bloggeuse, technophile, folkeuse, romancière, rêveuse, parolière, danseuse... Stéphanie Lopez est un peu tout ça à la fois. Guidée par ses « amours artistiques », ses voyages et les mille et un sortilèges de la vie, elle a écrit *La Tectonique des rêves*, son premier roman, entre Paris et Bali.

Après avoir passé quinze ans dans les coulisses de la scène électro, Stéphanie Lopez poursuit son chemin mélomane à travers la presse musicale, ses activités de Dj et son émission *Electr'Ode* en webradio. Le reste n'étant que littérature, elle travaille aussi actuellement à l'écriture de son deuxième roman...

Son roman *La Tectonique des rêves* est disponible à la Collection de La Contre-Allée / Éditions Trouble-Fête.

Jean Lorrain (par Gérald Duchemin)

« Ce qui m'aide à vivre c'est de savoir que je suis odieux à tant de gens. »

Voilà ce qu'aimait à dire Jean Lorrain (1855-1906).

À l'époque, il se voit toujours escorté par toute une brocante de titres :

décadent, « enfilanthrope », journaliste le mieux payé de Paris, excentrique, langue de vipère, éthéromane, lutteur de foire, provocateur, infréquentable. Par bonheur, Lorrain n'a jamais démerité ; il encourait la réprobation avec entrain, et même quelque orgueil.

Tôt dans sa carrière, il s'adonna à l'éther. Pour des raisons de santé d'abord, pour noctambuler dans son âme ensuite.

Rappelons ici que l'éther est un liquide très volatil et inflammable. Il s'obtient par la distillation d'un acide mêlé avec de l'alcool. Alors il devient un solvant prescrit en tant qu'analgésique par la médecine. Prise à doses fortes et régulières, la morbide liqueur crée elle-même des distorsions de l'ouïe, engendre des visions frelatées. D'où, pour Lorrain, une période littéraire pleine de contes fantastiques et macabres à souhait.

Il buvait l'éther à pleine gorgée, et créa, avec un toupet incroyable, ce cocktail : « râpures de noix de coco, fraises et cerises fraîches dans un bain de champagne frappé, et là-dessus cinq cuillerées à café d'éther ». Un peu comme si Françoise Sagan avait proposé un Banana Split à base de cocaïne... Cette addiction eut raison de Lorrain, qui en mourut.

Le conte proposé ici, *Les Trous du masque*, est tiré du fameux recueil *Contes d'un buveur d'éther* (1895), désormais publié aux éditions du Chat Rouge. Site : www.lechatrouge.net

Jean-Pierre Galland

Co-fondateur d'une association militant pour la légalisation du cannabis.

Co-fondateur des éditions du Léopard.

Vaguement écrivain : *Comme un vélo rouge*... Et quelques polars.

Membre de Trouble-Fête.

A atteint l'âge de la retraite, mais jamais ne la touchera.

Isabelle Simon

Née en 1965, est animée depuis l'enfance de la passion d'écrire. Poésie, contes, nouvelles, essais, articles, paroles de chansons, pièces de théâtre, très abondante correspondance, elle s'adonne à tous les genres du texte court. Tout récemment, enfin, elle se décide à envoyer un roman (violemment contre ce monde) à quelques éditeurs...

Vous pouvez retrouver (l'acidité de) sa plume sur son blog : <http://havredexil.tumblr.com>

Orion Scohy

37 ans, un enfant, deux romans publiés chez POL (*Volume* et *Norma Ramón*). Vivote dispendieusement dans la région.

Projets en cours : la jungle !

Site : www.pol-editeur.com/index.php?spec=auteur&numauteur=5877

nihil / Nounourz

Nounourz :

Administrateur de la Zone (site internet littéraire porté sur l'ultraviolence et les ambiances dérangeantes), DJ, photo-manipulateur, auteur de nouvelles, touche-à-tout génial et multi-culturel. Aimait amuser la galerie, provoquer son auditoire et jouer avec ses sentiments.

Disparu en 2006.

nihil :

Fondateur de la Zone, photographe et photo-manipulateur. Adeptes de mutilations, de délires cauchemardesques et de transfiguration mystique. Travaille actuellement sur un roman d'anticipation et sur une série de photos pour l'illustrer.

Sites : <http://nourz.apinc.org>

<http://www.leventre.net>

<http://zone.apinc.org>

Lemon A

Né en 1973 sur Terre, diplômé mais autodidacte, directeur de publication / auteur clientéliste de Squeeze.

Autres publications : *Les disques tournent en boucle*, in Nouvelliennes, chez Prinترنت. Juin 2010 - *Kaléidoscope*, in Revue des Muses à Tremplin n°6. Juin 2010.

Avec la complicité de :

Les Editions Trouble-Fête

<http://www.trouble-fete.fr>

Les Editions Le Chat Rouge

www.lechatrouge.net

Site littéraire La Zone

<http://www.zone.apinc.org>

Boutique en ligne La Mauvaise Graine

<http://www.mauvaisegraine.org>

Artwork Mr Garcin

<http://www.mr.garcin.free.fr/index.html>

Site littéraire Fulgures

<http://www.fulgures.com>

Revue Les Muses à tremplin

<http://lesmusesatremplin.blogspot.com/>

Rendez-vous cet été pour le numéro 4



Souvenez-vous que chez Squeeze, l'**Appel à Textes** est permanent.

Les auteurs se soumettront à l'exercice de textes à contraintes.

Pour le **numéro 4**, la date limite d'envoi pour la publication est fixée au **1er juillet 2011**.

Les auteurs peuvent proposer plusieurs textes et participer à une ou plusieurs rubriques.
Un seul texte sera publié par rubrique.

Envoyez vos textes en format *word*, *openoffice* ou *rtf* à l'adresse suivante :

larevue.squeeze@gmail.com

Au plaisir de vous lire.

Quickie Squeezi



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.
Comité de lecture : Amélie D., Pascal O., Céline C., Miguel L., Renaud V.
Identité graphique : Darsanha
Maquette : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

2011 © Les auteurs et Squeeze